

Seconde Épître à TIMOTHÉE

Accès direct aux chapitres de 2 Timothée :

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[4](#)

Structure de l'épître :

[Ch.1 v.1-2](#): Introduction

[Ch.1 v.3-18](#) : Exhortations de Paul à Timothée

[Ch.2](#) : Le chemin d'un serviteur approuvé de Dieu dans les jours d'apostasie

[Ch.3](#) : Prédiction de l'apostasie, la Parole comme ressource

[Ch.4 v.1-18](#) : Un serviteur fidèle et son fidèle Seigneur.

[Ch.4 v.19-21](#) : salutations

Commentaires :

[Notes diverses](#)

[Henri Rossier](#)

[J.N. Darby](#)

[F.B. Hole](#)

Introduction :

La seconde épître à Timothée a un caractère tout particulier : elle est l'expression du coeur de celui qui, en dehors de la Palestine, avait fondé et bâti l'Assemblée de Dieu sur la terre, et qui en voyait la décadence, ainsi que l'abandon qu'elle avait fait des principes sur lesquels Lui-même l'avait fondée. Dieu reste fidèle ; son fondement demeure sûr et inébranlable, mais l'oeuvre confiée aux mains des hommes s'affaiblissait et se perdait déjà. La conscience de cet état de choses, qui, du reste, se trahit dans la manière dont l'apôtre lui-même était abandonné, opprimait le coeur de celui-ci, et il épanche ce coeur dans le sein

de son fidèle Timothée. L'Esprit nous instruit, par ce moyen, quant à cette solennelle vérité, que l'Église n'a pas gardé son premier état, et fait connaître les moyens de sûreté à ceux qui cherchent Dieu et qui désirent lui plaire au milieu d'un pareil état de choses.

L'apôtre Jean donne l'histoire de la décadence et du jugement de l'Assemblée ici-bas, et ensuite celle du monde : il nous montre une vie qui, en dehors de toute question quant à l'état de l'Assemblée, demeure

toujours la même, et nous rend capables de jouir de Dieu, étant semblables à Lui dans sa nature et dans son caractère.

Comme témoin, Jean doit demeurer jusqu'à ce que le Seigneur vienne ; mais Paul voit, pour lui-même, la ruine de ce qu'il avait bâti et soigné si fidèlement. Il s'était dépensé pour l'Assemblée en accomplissant ce qui restait à souffrir des afflictions du Christ ; et il devait voir ce qu'il avait tant aimé, ce qu'il avait soigné comme une mère chérit son nourrisson, ce qu'il avait planté comme la plante de Dieu sur la terre, s'affaiblir quant à son état et à son témoignage dans le monde, s'éloigner de la source de la force, et se corrompre. Douleuruse expérience, mais qui est celle du serviteur de Dieu dans tous les siècles et dans toutes les économies. Le serviteur de Dieu voit bien la puissance de Dieu agir pour planter le témoignage sur la terre, mais il voit les hommes manquer bientôt à ce témoignage ; il voit la maison qui forme la demeure du Saint Esprit se lézarder et se dégrader ; néanmoins — et nous

aimons à le répéter avec l'apôtre — le solide fondement de Dieu demeure à toujours. Quoi qu'il en soit de l'ensemble, l'individu doit toujours s'éloigner de toute iniquité et maintenir à lui seul, s'il est nécessaire, le véritable témoignage du nom du Seigneur. Cette position de témoignage ne peut jamais manquer à l'âme fidèle.

Les consolations de l'apôtre se fondent, en présence du mélange et de la confusion qui commençaient à se montrer dans l'Assemblée, sur ces deux principes, savoir : la fidélité de Dieu et la responsabilité de l'individu ; mais il se rappelle aussi la communion et la fidélité de quelques précieuses âmes, et en profite avec joie. Au milieu des afflictions de l'Évangile et de l'abandon de tant de personnes, l'apôtre avait ses Timothée et ses Onésiphore, qui étaient les sceaux de son ministère devant le Seigneur.

v.1-2 : Introduction

Chapitre 1 - 1 Paul, apôtre de Jésus Christ par la volonté de Dieu, selon la promesse de la vie qui est dans le christ Jésus, **2** à Timothée, [mon] enfant bien-aimé : Grâce, miséricorde, paix, de la part de Dieu le Père et du christ Jésus notre Seigneur !

v.3-18 : Exhortations de Paul à Timothée

3 Je suis reconnaissant envers Dieu, que je sers dès¹ mes ancêtres avec une conscience pure, de ce que je me souviens si constamment de toi dans mes supplications, nuit et jour **4** (désirant ardemment de te voir, me souvenant de tes larmes, afin que je sois rempli de joie,) **5** me rappelant la foi sincère qui [est]² en toi, et qui a d'abord habité dans ta grand-mère Loïs et dans ta mère Eunice, et, j'en suis persuadé, en toi aussi. **6** C'est pourquoi je te rappelle de ranimer le don de grâce de Dieu, qui est en toi par l'imposition de mes mains ; **7** car Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de puissance, et d'amour, et de conseil³. **8** N'aie donc pas honte du témoignage de notre Seigneur, ni de moi son prisonnier, mais prends part aux souffrances de l'évangile, selon la puissance de Dieu, **9** qui nous a sauvés et nous a appelés d'un saint appel, non selon nos œuvres, mais selon son propre dessein, et sa propre grâce qui nous a été donnée dans le christ Jésus avant les temps des siècles, **10** mais qui a été manifestée maintenant par l'apparition de notre Sauveur Jésus Christ, qui a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile ; **11** pour lequel moi j'ai été établi prédicateur et apôtre et docteur des nations. **12** C'est pourquoi aussi je souffre ces choses ; mais je n'ai pas de honte, car je sais qui l'ai cru, et je suis persuadé qu'il a la puissance de garder ce que je lui ai confié⁴, jusqu'à ce jour-là. **13** Aie un modèle⁵ des saines paroles que tu as entendues de moi, dans la foi et l'amour qui est dans le christ Jésus. **14** Garde le bon dépôt par l'Esprit Saint qui habite en nous. **15** Tu sais ceci, que tous ceux qui sont en Asie, du nombre desquels sont Phygelle et Hermogène, se sont détournés de moi. **16** Le Seigneur

¹ à la suite de.

² ou : [était], à cause du «ranimer» du verset 6.

³ ou : de sobre bon sens.

⁴ litt.: mon dépôt.

⁵ aussi : exposé, sommaire ; ailleurs : exemple

fasse miséricorde à la maison d'Onésiphore, car il m'a souvent consolé et n'a point eu honte de ma chaîne, **17** mais, quand il a été à Rome, il m'a cherché très-soigneusement et il m'a trouvé. **18** Le Seigneur lui fasse trouver miséricorde de la part du Seigneur dans ce jour-là ; et tu sais mieux [que personne] combien de services il a rendus dans Éphèse.

Ch.2 : Le chemin d'un serviteur approuvé de Dieu dans les jours d'apostasie

Chapitre 2 - 1 Toi donc, mon enfant, fortifie-toi¹ dans la grâce qui est dans le christ Jésus ; **2** et les choses que tu as entendues de moi devant plusieurs témoins, commets-les à des hommes fidèles qui soient capables d'instruire aussi les autres. **3** Prends ta part des souffrances² comme un bon soldat de Jésus Christ. **4** Nul homme qui va à la guerre³ ne s'embarrasse dans les affaires de la vie, afin qu'il plaise à celui qui l'a enrôlé pour la guerre ; **5** de même si quelqu'un combat dans la lice, il n'est pas couronné s'il n'a pas combattu selon les lois ; **6** il faut que le laboureur travaille premièrement, pour qu'il jouisse des fruits.

7 Considère ce que je dis ; car le Seigneur te donnera de l'intelligence en toutes choses.

8 Souviens-toi de Jésus Christ, ressuscité d'entre les morts, de la semence de David, selon mon évangile, **9** dans lequel j'endure des souffrances jusqu'à être lié de chaînes⁴ comme un malfaiteur ; toutefois la parole de Dieu n'est pas liée. **10** C'est pourquoi j'endure tout pour l'amour des élus, afin qu'eux aussi obtiennent⁵ le salut qui est dans le christ Jésus, avec la gloire éternelle. **11** Cette parole est certaine ; car si nous sommes morts avec lui, nous vivrons aussi avec lui ; **12** si nous souffrons⁶, nous régnerons aussi avec lui ; si nous le renions, lui aussi

HR

JND

FBH

¹ *ou* : sois fort.

² *voir* 1:8

³ *ou* : qui est soldat dans l'armée.

⁴ *litt.* : jusqu'aux liens.

⁵ *ici* : aient, ne soient pas privés de.

⁶ *ou* : endurons.

nous reniera ; **13** si nous sommes incrédules, lui demeure fidèle, car il ne peut se renier lui-même.

14 Remets ces choses en mémoire, protestant¹ devant le Seigneur qu'on n'ait pas de disputes de mots, [ce qui est] sans aucun profit, [et] pour la subversion des auditeurs. **15** Étudie-toi à te présenter approuvé à Dieu, ouvrier qui n'a pas à avoir honte, exposant justement² la parole de la vérité ; **16** mais évite les discours vains et profanes, car [ceux qui s'y livrent] iront plus avant dans l'impiété, **17** et leur parole rongera comme une gangrène, desquels sont Hyménée et Philète qui se sont écartés de la vérité, **18** disant que la résurrection a déjà eu lieu, et qui renversent la foi de quelques-uns. **19** Toutefois le solide fondement de Dieu demeure, ayant ce sceau : Le Seigneur connaît ceux qui sont siens, et : Qu'il se retire de l'iniquité³, quiconque prononce⁴ le nom du Seigneur. **20** Or, dans une grande maison, il n'y a pas seulement des vases d'or et d'argent, mais aussi de bois et de terre ; et les uns à honneur, les autres à déshonneur. **21** Si donc quelqu'un se purifie de ceux-ci, il sera un vase à honneur, sanctifié, utile au⁵ maître, préparé pour toute bonne œuvre. **22** Mais fuis les convoitises de la jeunesse, et poursuis la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur ; **23** mais évite les questions folles et insensées⁶, sachant qu'elles engendrent des contestations. **24** Et il ne faut pas que l'esclave du Seigneur conteste, mais qu'il soit doux envers tous, propre à enseigner, ayant du support ; **25** enseignant⁷ avec douceur les opposants, [attendant] si Dieu, peut-être⁸, ne leur donnera pas la repentance pour reconnaître la vérité, **26** et s'ils ne

Là où l'incrédulité et la corruption dominant, le chrétien fidèle se sépare. En rapport avec les individus, il se purifie; avec les convoitises, il les fuit; avec le bien, il le poursuit; avec les croyants, il les recherche, se joint à eux, et rend culte à Dieu avec eux (H.R.)

¹ ou : adjurant

² litt.: découpant droit.

³ ailleurs : injustice.

⁴ litt.: nomme.

⁵ ou : propre au service du.

⁶ litt.: indisciplinées.

⁷ ou : redressant.

⁸ ou : quelque jour.

se réveilleront pas du piège du diable, par qui ils ont été pris, pour faire sa¹ volonté.

Ch.3 : Prédiction de l'apostasie, la Parole comme ressource

HR

JND

FBH

Chapitre 3 - 1 Or sache ceci, que dans les derniers jours il surviendra des temps fâcheux ; **2** car les hommes seront égoïstes, avarés, vantards, hautains, outrageux, désobéissants à leurs parents, ingrats, sans piété, **3** sans affection naturelle, implacables², calomniateurs, incontinents³, cruels, n'aimant pas le bien⁴, **4** traîtres, téméraires, enflés d'orgueil, amis des voluptés plutôt qu'amis de Dieu, **5** ayant la forme de la piété, mais en ayant renié la puissance. Or détourne-toi de telles gens. **6** Car d'entre eux sont ceux qui s'introduisent dans les maisons et qui mènent captives des femmelettes chargées de péchés, entraînées par des convoitises diverses, **7** qui apprennent toujours et qui ne peuvent jamais parvenir à la connaissance de la vérité. **8** Or de la même manière dont Jannès et Jambres⁵ résistèrent à Moïse, ainsi aussi ceux-ci résistent à la vérité, hommes corrompus dans leur entendement, réprouvés quant à la foi : **9** mais ils n'iront pas plus avant, car leur folie sera manifeste pour tous, comme a été celle de ceux-là aussi. **10** Mais toi, tu as pleinement compris⁶ ma doctrine, ma conduite, mon but constant, ma foi, mon support, mon amour, ma patience, **11** mes persécutions, mes souffrances, telles qu'elles me sont arrivées à Antioche, à Iconium et à Lystre, quelles persécutions j'ai endurées ; — et le Seigneur m'a délivré de toutes. **12** Et tous ceux aussi qui veulent vivre pieusement dans le christ Jésus, seront persécutés ; **13** mais les hommes méchants et les imposteurs iront de mal en pis, séduisant et étant séduits. **14** Mais toi, demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu, sachant de qui tu les as apprises, **15** et que, dès l'enfance, tu connais les saintes lettres, qui peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est dans le christ Jésus. **16** Toute écriture est

¹ celle de Dieu.

² *ou* : déloyaux.

³ *ou* : intempérants.

⁴ *ou* : n'aimant pas les gens de bien.

⁵ selon la tradition juive, chefs des devins d'Exode 7 à 9.

⁶ *ou* : tu as suivi avec exactitude ; *comme* 1 Timothée 4:6.

inspirée de Dieu, et utile pour¹ enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, **17** afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre.

v.1-19 : Un serviteur fidèle et son fidèle Seigneur

[HR](#)

[JND](#)

[FBH](#)

Chapitre 4 - 1 Je t'en adjure devant Dieu et le christ Jésus, qui va juger vivants et morts, et par² son apparition et par son règne : **2** prêche la parole, insiste en temps et hors de temps, convaincs, reprends, exhorte, avec toute longanimité et doctrine ; **3** car il y aura un temps où ils ne supporteront pas le sain enseignement ; mais, ayant des oreilles qui leur démangent, ils s'amasseront des docteurs selon leurs propres convoitises, **4** et ils détourneront leurs oreilles de la vérité et se tourneront³ vers les fables. **5** Mais toi, sois sobre en toutes choses, endure les souffrances, fais l'œuvre d'un évangéliste, accomplis pleinement ton service ; **6** car, pour moi, je sers déjà de libation⁴, et le temps de mon départ⁵ est arrivé ; **7** j'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi : **8** désormais m'est réservée la couronne de justice, que le Seigneur juste juge me donnera dans ce jour-là⁶, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment⁷ son apparition.

9 Empresse-toi de venir bientôt auprès de moi, **10** car Démas m'a abandonné, ayant aimé le présent siècle ; et il s'en est allé à Thessalonique, Crescens en Galatie, Tite en Dalmatie ; **11** Luc seul est avec moi. Prends Marc et amène-le avec toi, car il m'est utile pour le service. **12** Or j'ai envoyé Tychique à Éphèse. **13** Quand tu viendras, apporte le manteau que j'ai laissé en Troade chez Carpus, et les livres, spécialement les parchemins. **14** Alexandre, l'ouvrier en cuivre, a

¹ Toute écriture divinement inspirée est aussi utile pour.

² *c. à d.* : je t'adjure par.

³ *ou* : auront été détournés.

⁴ *comme en* Philippiens 2:17, *allusion au rite* consistant à verser du vin sur un sacrifice (Nombres 15:5, etc.).

⁵ = ma mort ; *exactement* : action de lever l'ancre pour partir vers la haute mer ; *comparer* Philippiens 1:23.

⁶ le jour de l'apparition du Seigneur en gloire, qui sera aussi le jour des récompenses.

⁷ *ou* : auront aimé.

montré envers moi beaucoup de méchanceté ; le Seigneur lui rendra selon ses œuvres. **15** Garde-toi aussi de lui, car il s'est fort opposé à nos paroles. **16** Dans ma première défense, personne n'a été avec moi, mais tous m'ont abandonné : que cela ne leur soit pas imputé. **17** Mais le Seigneur s'est tenu près de moi et m'a fortifié, afin que par moi la prédication fût pleinement accomplie et que toutes les nations l'entendissent ; et j'ai été délivré de la gueule du lion. **18** Le Seigneur me délivrera de toute mauvaise œuvre et me conservera pour son royaume céleste. À lui la gloire, aux siècles des siècles ! Amen.

v.19-22 : salutations

19 Salue Prisca et Aquilas et la maison d'Onésiphore. **20** Éraste est demeuré à Corinthe, et j'ai laissé Trophime malade à Milet. **21** Empresse-toi de venir avant l'hiver. Eubulus et Pudens, et Linus et Claudia, et tous les frères, te saluent. **22** Le seigneur Jésus Christ soit avec ton esprit. Que la grâce soit avec vous !

Notes diverses

Commentaires de Henri Rossier

1234

PRÉFACE

La seconde Épître à Timothée, dernier récit de l'apôtre Paul, alors qu'emprisonné pour la seconde fois à Rome, il savait que le temps de son départ était arrivé, est, par cela même, d'une importance toute spéciale pour les jours où nous vivons. Dans quel état laissait-il l'Église, la maison de Dieu, dont il avait posé le fondement comme un sage architecte ? Ressemblait-elle, cette Église responsable, à sa première condition ? Était-elle même pareille à la description qu'il en faisait à son enfant dans la foi, dans sa première épître, lui montrant comment il devait s'y conduire ? Non ; le beau début d'autrefois avait été remplacé par une indifférence presque générale envers l'apôtre inspiré. Les fausses doctrines, l'opposition à la vérité, s'y faisaient jour de plus en plus. L'avenir était sombre, n'offrant aucun espoir d'amélioration ; bien au contraire, l'apôtre annonçait que le mal irait en s'aggravant, à mesure que l'histoire de l'Église responsable dégénérerait en celle d'un christianisme professant sans vie. Le déclin, déjà constaté au premier début de son histoire, était maintenant en voie d'aboutir à la ruine. La chrétienté ne devait pas se relever, mais, lors de l'approche des temps prophétiques à venir, son état aboutirait à la décadence morale la plus complète. Au commencement de son ministère, l'apôtre avait déjà déclaré que la dernière forme du mal serait *l'apostasie*, le reniement même du christianisme, quand, après l'enlèvement de l'Église, l'Antichrist serait révélé. (2 Thess. 2:3-12). Plus tard, avant sa première captivité, il avait annoncé aux anciens d'Éphèse qu'après son départ il entrerait parmi eux des loups redoutables qui n'épargneraient pas le troupeau (Actes

20:29). La condition morale, décrite dans l'épître que nous allons aborder, n'était donc que l'avant-goût et comme le prélude d'un état moral bien pire, à mesure qu'approcheraient les temps de la fin.

En présence de cet état de choses, quelle devait être l'attitude du chrétien appelé à le traverser ? Grave et sérieuse question que l'apôtre adresse à Timothée ainsi qu'à tout chrétien désireux de glorifier son Maître dans le temps actuel. Cette attitude devient nécessairement de plus en plus *individuelle*, quoique les fidèles soient appelés à se grouper pour servir le Seigneur au milieu d'un état de choses qui ne peut plus être réformé.

Cependant, circonstance infiniment consolante, s'il ne peut plus l'être, il y a des *ressources* pour le chrétien qui traverse des temps où il serait en danger de perdre courage, n'y trouvant pas d'issue. Ces ressources, comme nous le verrons, sont parfaites et souveraines, rendant le fidèle capable de remporter individuellement la victoire dans la lutte et de glorifier Dieu comme aux plus beaux jours de l'histoire de l'Assemblée. C'est pourquoi nous rencontrerons continuellement, dans cette épître, le remède indiqué chaque fois que le mal est mis en relief. Seulement ce dernier est si étendu, si plein de dangers, entraîne après lui tant de souffrances, que le témoin de Christ, conscient de sa faiblesse, a besoin d'être *encouragé, consolé, exhorté*, pour ne pas manquer à sa tâche, et, de cette manière, il arrivera au bout de la course recevant la couronne promise à sa fidélité, après qu'il aura remporté la victoire. C'est ce qui nous est présenté dans les exhortations continues adressées, dans cette épître, à Timothée lui-même. Quant à l'apôtre, il s'offre

en *exemple* à son cher fils, prenant lui-même exemple sur les souffrances de son Maître et Seigneur. Il se distingue, par sa forte foi personnelle, en présence de la ruine de l'Assemblée qui n'est plus qu'une «grande maison», au lieu d'être «la maison de Dieu, l'assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité» (2 Tim. 2:20 ; 1 Tim. 3:15). Cette foi, la ruine ne l'ébranle nullement, tout en lui attirant une infinité de *souffrances*.

Tel est, en quelques mots, le contenu de cette précieuse épître, dernier héritage laissé par l'apôtre à ceux qui allaient lui succéder dans la carrière, et par conséquent à nous-mêmes.

Comme toujours, les ressources qui nous sont présentées se résument finalement en un seul nom, *Jésus Christ*, tel que sa Parole nous le révèle. Avec un tel guide et une telle provision de force, le chrétien est plus que vainqueur. Au milieu des souffrances et des obstacles, il possède une espérance, une puissance, que la ruine de la maison de Dieu ne peut atteindre, parce que ces bénédictions sont basées sur la personne divine et immuable de Celui qui est ressuscité d'entre les morts ; sur ses promesses et sur la Parole qui nous le révèle.

CHAPITRE 1

Vers. 1-2. — *Paul, apôtre de Jésus Christ par la volonté de Dieu, selon la promesse de la vie qui est dans le Christ Jésus, à Timothée, mon enfant bien-aimé : Grâce, miséricorde, paix, de la part de Dieu le Père et du Christ Jésus notre Seigneur.*

Il semble que ce terme : «par la volonté de Dieu», terme que l'on retrouve dans les épîtres aux Corinthiens, aux Éphésiens et aux Colossiens, acquière ici une force particulière par les circonstances que l'apôtre traverse. Sa volonté, à lui, n'y est pour rien et il y trouve un sujet d'entière confiance dans un temps où l'on cherchait à mettre en question s'il ne s'était pas trompé sur son apostolat. Mais lui, s'appuie sur

cette certitude. Qu'il soit apôtre en liberté ou dans les chaînes, en captivité mitigée ou sévère, comme ici, il n'en est pas moins «apôtre par la volonté de Dieu». Son apostolat s'était exercé jadis en voyage ; par la prédication au milieu des populations, dans les campagnes et dans les villes ; puis en prison, soit par la parole écrite, soit en s'adressant oralement à ses compatriotes ou à ses juges ; dans un temps de prospérité spirituelle pour l'Église, ou, comme ici, dans un temps de déclin ; rien ne pouvait changer ce grand fait qu'il était apôtre par la volonté de Dieu et que Dieu dirigeait à Sa volonté toutes les circonstances de sa carrière. Or si son apostolat n'avait pas été par la volonté de Dieu, quand le témoignage, confié à l'Assemblée, était en train de disparaître, dans quel état moral ne serions-nous pas aujourd'hui, n'ayant pas la parole de cet apôtre pour nous enseigner le chemin agréable à Dieu en un temps de ruine 1 Toute la puissance de sa mission subsistait en un temps décrit dans cette seconde épître à Timothée ; à bien plus forte raison en des jours comme les nôtres où l'activité même de l'apôtre est placée sous nos yeux dans cette parole infaillible, sortie par l'Esprit de Dieu de sa plume.

D'une manière générale l'apostolat de Paul avait pour but de porter le nom de Christ «devant les nations, et les rois, et les fils d'Israël» (Actes 9:15) ; aussi Paul est-il appelé, comme en d'autres épîtres : «Apôtre de Jésus Christ». Ce seul nom caractérisait le sujet tout entier de sa mission. En rapport avec ce nom, Paul portait l'*Évangile de Dieu* devant les hommes, Évangile ayant pour contenu : la ruine irrémédiable du vieil homme ; une nouvelle nature communiquée à l'homme par la foi en Christ ; une vie nouvelle, par le Saint Esprit, en Christ ressuscité ; la justification, la paix, la liberté, la gloire — et tout cela en contraste avec Israël et la loi. Mais en outre cet apostolat, en contraste avec celui des autres apôtres, avait pour but spécial l'*Assemblée*, formée en un corps avec son Chef glorieux dans le ciel, par la descente du Saint Esprit ;

l'Assemblée bâtie par Christ ; l'Assemblée enfin, maison de Dieu confiée à la responsabilité de l'homme.

Cependant le passage que nous venons de lire ne nous parle aucunement, comme d'autres épîtres, du sujet de l'apostolat de Paul, sujet que nous venons de mentionner. Il remonte aussi loin que possible, dans l'éternité passée, pour nous en montrer *le caractère*. Cet apostolat est «selon la promesse de la vie qui est dans le Christ Jésus», vie que l'apôtre possédait. Le caractère de son apostolat n'était donc ni la puissance, ni les dons miraculeux, mais la possession d'une vie qui était dès les temps éternels, d'une vie établie pour l'éternité. Quand tout est ébranlé, ce fondement ne peut l'être ; il donnait une assurance absolue à Paul. Cette *promesse* de la vie est bien antérieure aux promesses dont Abraham était le dépositaire. Elle est dans le *Christ Jésus*, et c'est en Lui seul qu'on peut trouver cette vie. Cela signifie que tous les hommes sont sous la sentence de mort et que cette sentence est abolie en Christ. Quiconque a reçu le Christ par la foi possède cette vie, don suprême de Dieu. Aucune incertitude quant à sa possession ! C'est une promesse à laquelle Dieu ne peut être que fidèle. Mais ce mot *la promesse* ne signifie pas que ce soit une chose future. Au contraire, c'est une chose accomplie, actuelle et éternelle, comme nous le verrons au v. 10. La vie promise nous appartient. C'est Christ en nous et nous en Lui. Elle rendait le caractère de l'apôtre absolument stable et inébranlable, quelle que fût la ruine de tout ce qu'il avait édifié.

«À Timothée, mon enfant bien-aimé», est une expression particulière de tendresse, plus intime encore que : «Mon véritable enfant dans la foi» de 1 Tim. 1:2, ou que : «mon véritable enfant selon la commune foi» de Tite 1:4. Timothée, caractère tendre, mais cœur facilement ébranlé et aussi facilement découragé, avait besoin de cette marque toute particulière d'affection, mais en avait *aussi besoin* afin d'être capable de recevoir les exhortations que l'apôtre lui adressait, plus instamment encore que dans la première épître. Les dangers de la position

de Timothée (nous ne disons pas de *sa mission*, car il n'est pas prouvé que l'apôtre lui adressât cette épître à Éphèse) s'étaient considérablement accrus dans l'intervalle, car plusieurs années s'étaient écoulées entre les deux épîtres, et Paul lui-même réalisait, pendant cette seconde captivité à Rome, que le temps de son départ était arrivé. «Je sers déjà de libation», disait-il, libation pareille à celles qu'on faisait *après* le sacrifice (Ex. 29:40).

Vers. 3-4. — *Je suis reconnaissant envers Dieu, que je sers dès mes ancêtres avec une conscience pure, de ce que je me souviens si constamment de toi dans mes supplications, nuit et jour (désirant ardemment de te voir, me souvenant de tes larmes, afin que je sois rempli de joie).*

Paul dit ici : «Je suis reconnaissant envers Dieu». Il ne parle, ni du Père, ni du Fils, mais du Dieu d'Israël que ses ancêtres avaient servi. Cela va plus loin, sans doute, que le service des «douze tribus» dont il parle en Actes 26:7. Ses pensées, presque à la veille de son sacrifice, peuvent se reporter vers la foi de ses ancêtres. Lui qui avait tant dû combattre pour faire triompher l'Évangile sur le judaïsme, il peut maintenant dire ce que la religion légale avait pu présenter d'agréable à Dieu. La foi qui saisissait la révélation de *Dieu* était une foi qui sauvait : Abraham crut Dieu. Les ancêtres de Paul étaient de vrais fils d'Abraham. L'apôtre partageait leur foi, bien qu'une tout autre révélation fût venue s'y ajouter. Quant à Paul, il pouvait servir Dieu «avec une conscience pure», ce que le service de Dieu ne pouvait jamais produire sous la loi. Il fallait l'aspersion du sang de Christ pour purifier le cœur «d'une mauvaise conscience» (Hébr. 10:22). Il fallait avoir été purifié *une fois*, par un autre sacrifice que les sacrifices lévitiques, pour n'avoir plus aucune conscience de péchés (Hébr. 10:2). La loi ne pouvait le faire qu'en type (Ex. 29:21), mais jamais en réalité. Maintenant l'apôtre, au moment de quitter la scène, peut jeter les yeux en arrière et se rappeler avec joie que ses ancêtres avaient une place dans les bénédictions futures et qu'il allait les retrouver dans le repos céleste où leurs âmes l'avaient devancé.

Paul était reconnaissant envers Dieu de ce qu'il se souvenait constamment de Timothée dans ses supplications. Ainsi le souvenir lui-même était un don de la grâce de Dieu. Sans doute, la grande affection de Paul pour son enfant dans la foi l'empêchait absolument d'oublier ce dernier, mais il était affermi dans la certitude que Dieu lui-même s'intéressait à l'état de Timothée dont il connaissait les besoins, les craintes, les dangers, et qu'il présentait constamment ce sujet aux prières que son apôtre lui adressait nuit et jour.

Le désir de son coeur le portait aussi ardemment vers la possibilité de revoir Timothée. Cela faisait partie de ses supplications, mais il le demandait d'autant plus qu'il se souvenait des larmes de son enfant bien-aimé quand il s'était vu séparé de son protecteur au moment d'une seconde capture, suivie de ce second emprisonnement. En effet, quel brisement de coeur Timothée avait dû éprouver, réalisant, ou craignant seulement peut-être, que ce fidèle serviteur de Christ, son père dans la foi, allât au devant du supplice. Toutes les recommandations de Paul dans cette épître nous prouvent que Dieu lui a effectivement accordé de revoir son disciple bien-aimé. Au milieu de ces sombres et douloureuses perspectives, le Seigneur préparait à son fidèle apôtre cette réunion qui, à elle seule, devait lui apporter une plénitude de joie.

Vers. 5. — *Me rappelant la foi sincère qui est en toi, et qui a d'abord habité dans ta grand-mère Loïs et dans ta mère Eunice, et, j'en suis persuadé, en toi aussi.*

En se souvenant de Timothée, de sa tendresse, des preuves d'amour qu'il en avait reçues, l'apôtre se souvenait en même temps des femmes de foi que son disciple avait eues dans sa famille. Ce souvenir dépassait sans doute en valeur celui de ses propres ancêtres. Il avait été frappé de la foi sincère rencontrée jadis en Timothée quand il fit sa connaissance à Lystre (Actes 16:1-3), foi qui, dès lors, n'avait pas varié, mais il avait trouvé dans cette famille, du côté des femmes, mère et grand-mère, un milieu favorable au développement de la piété de Timothée,

piété qui existait chez lui, l'apôtre en était persuadé, au moment même de leur rencontre, car alors Timothée était déjà disciple. Ce souvenir était très doux à Paul, maintenant qu'il arrivait au bout de sa carrière. C'est au moment où notre service et notre témoignage sont terminés, où le présent n'a plus besoin d'exiger toute notre énergie pour nous adonner complètement à l'oeuvre, qu'il est très précieux d'arrêter nos regards sur le passé et sur les affections naturelles. Nous en trouvons l'exemple parfait sur la croix où nous entendons ces paroles de la bouche du Sauveur : «Femme, voilà ton fils» ; et encore : «Voilà ta mère» ; tandis qu'au milieu de l'exercice de son ministère le Seigneur disait : «Qu'y a-t-il entre moi et toi, femme ?» ou bien : «Qui est ma mère et qui sont mes frères ?» Jamais le service ne refroidit le coeur et les affections, mais, précisément parce qu'elles sont si douces, nous ne devons rien enlever à la tâche qui nous est assignée, pour nous laisser retenir par les délices des relations naturelles, comme il nous est dit dans les Proverbes : «Mon fils, mange du miel, car il est bon». «Manger beaucoup de miel n'est pas bon». (Prov. 24:13 ; 25:27).

Vers. 6. — *C'est pourquoi je te rappelle de ranimer le don de grâce de Dieu qui est en toi par l'imposition de mes mains.*

C'est en vertu de la «foi sincère» qui est en lui que l'apôtre exhorte Timothée à *ranimer* le don de grâce qu'il possède, c'est-à-dire à ne pas le laisser s'éteindre. Un don peut s'éteindre par manque d'usage. Le don de Timothée avait pour but l'exposition de la Parole, l'exhortation, l'enseignement (1 Tim. 4:13). Il lui était conféré afin de combattre les enseignements sataniques qui commençaient à s'introduire dans l'Église. (1 Tim. 4:1). Ce don avait d'autres faces, sans doute, mais était en somme assimilable à celui de pasteur et docteur en Éph. 4:11. Au chap. 4:14 de la première épître à Timothée, ce dernier est exhorté à ne pas le *négliger*. Il pouvait y être enclin à cause d'une certaine timidité de caractère qui l'aurait porté à céder devant ceux qui auraient pris occasion de sa jeunesse pour le mépriser et se faire valoir eux-mêmes. Nous

devons estimer comme très précieux un don que Dieu nous a départi, mais nous ne le ferons que dans la proportion où nous ne nous estimerons pas nous-mêmes. Une vraie humilité caractérisera nécessairement celui qui réalise que son don provient uniquement de Dieu. L'humilité de Timothée le portait à négliger plutôt son don qu'à s'en parer, mais cela aussi constitue un danger réel. Ainsi l'on peut trouver, d'un côté l'orgueil de la chair qui s'attribue le don, de l'autre une certaine crainte charnelle qui nous empêcherait de le faire valoir. Défiance de soi, timidité naturelle, sont encore *le moi*. Nous estimer moins que peu de chose, c'est-à-dire rien du tout, nous met en garde contre le danger de n'estimer le *don* que peu de chose, au lieu de l'estimer bien haut, comme tout ce qui vient de Christ.

Mais, dans cette épître, Timothée courait un autre danger. En présence du triste état de l'Église, du mépris auquel était exposé l'apôtre bien-aimé, du peu de résultat qu'avaient eu ses exhortations et son enseignement, d'un mal grandissant, de telle manière que les porteurs du témoignage étaient attaqués, livrés à l'opprobre et qu'avec eux le témoignage lui-même semblait près de s'éteindre, il pouvait paraître que l'exercice d'un don était désormais inutile. De là l'exhortation de l'apôtre à le *ranimer*. Quelles que soient les circonstances, notre responsabilité à l'égard de ce que Dieu nous a confié, reste pleine et entière et nous n'avons qu'à nous acquitter de notre tâche en regardant à Lui, sans tenir compte de l'état de ruine de l'Église et du témoignage. S'agit-il de l'enseignement, enseignons ; des soins du troupeau, exerçons le pastoralat sans nous préoccuper du nombre grand ou petit des brebis. L'esprit de *crainte* (v. 7) n'est pas l'Esprit saint, mais est simplement la chair ; il est dangereux, quoique moins peut-être que la confiance en soi. Il paralyse notre énergie spirituelle, tandis que la confiance en soi substitue l'énergie de la chair à celle de l'Esprit de Dieu.

Vers. 7. — *Car Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de puissance, et d'amour, et de conseil.*

Timothée devait donc ranimer son don, car Dieu, dit l'apôtre, ne nous a pas donné un esprit de crainte. La crainte (à part, cela va sans dire, la crainte de Dieu) et l'Esprit sont incompatibles. La crainte hésite devant la tâche, est timide là où il faudrait la décision, le courage, la foi, la hardiesse qui surmonte les obstacles, et qui tient la tourmente de la mer pour non avenue, parce que le Seigneur est dans la nacelle avec nous, produisant un grand calme au moment où les vagues menacent de nous engloutir.

En parlant de l'esprit de crainte, l'apôtre ramène Timothée au don du Saint Esprit, à la bénédiction initiale ayant son origine à la Pentecôte. La *puissance* de l'Esprit que nous possédons reste la même, et ne change jamais aux plus mauvais jours de l'Église. Nous pouvons lui mettre des obstacles, le contrister, en sorte qu'il soit obligé de rester inactif, mais lui n'est nullement affaibli. Il n'y a aucune raison en lui-même pour ne pas *remplir* le vase dans lequel il a été versé. Son silence provient de notre mondanité et de ce que nous maintenons dans nos coeurs des idoles auxquelles le Saint Esprit ne peut permettre d'exister à côté de lui, en nous qui sommes son temple.

Mais ce n'est pas seulement la puissance ; c'est aussi *l'amour* qui caractérise le Saint Esprit dont nous sommes les vases. Par la puissance seule les âmes ne sont pas attirées à Christ ; c'est l'amour qui les attire. La puissance peut précipiter Satan du ciel, comme un éclair, elle peut nous assujettir les mauvais esprits, convaincre les contredisants, etc., etc. L'Esprit d'amour agit comme un aimant. C'est lui qui dit : « Venez à moi, vous qui êtes travaillés et chargés » ; c'est lui qui nous ouvre le ciel et y inscrit nos noms pour toujours ; lui qui nous révèle le coeur du Père et le coeur du Fils ; lui qui dit : Aie bon courage ; ne crains pas ; ne pleure pas !

Timothée avait aussi à se souvenir que l'Esprit, donné de Dieu, est un Esprit de *conseil* ou de *sobre bon sens*. Nous avons besoin d'une direction, après être devenus les vases du Saint Esprit. Il ne s'agit plus,

dans le temps de ruine qui caractérise l'Église, de manifestations frappantes de puissance, de dons miraculeux qui caractérisaient, à son début, le ministère des apôtres et des premiers disciples. La puissance est occupée aujourd'hui à résister à l'envahissement toujours croissant du mal, à tenir ferme sur les positions acquises, à vaincre en nageant contre le courant qui emporte rapidement la chrétienté vers l'apostasie finale : Il n'est question pour nous, ni d'activité prétentieuse, ni de vanterie, ni d'exaltation mystique qui n'est au fond que l'adoration de soi-même ; non, mais il faut un Esprit qui pèse calmement les circonstances sous le regard du Seigneur, qui ne prétende pas à de grandes choses (ce serait renier l'affaissement général, la ruine humiliante à laquelle nous avons tous participé), qui juge enfin équitablement selon les circonstances et agit dans le cercle restreint qu'un sobre bon sens trace autour de nous. Cet esprit ne tremble pas, n'est pas saisi de crainte vis-à-vis des résultats de son action ; il va paisiblement en avant dans le *chemin uni* que Dieu lui a tracé, sans grande manifestation, sans grand fracas, mais développant d'autant plus ses caractères de puissance et d'amour, qu'il le fait dans les circonstances de la vie moyenne et journalière où il est appelé à agir.

Nous trouvons, comme nous l'avons remarqué autre part, ces trois caractères de l'Esprit traités tout au long dans la première épître aux Corinthiens : au chap. 12, l'Esprit de puissance, au chap. 13, l'Esprit d'amour, au chap. 14, l'Esprit de Conseil. Ce dernier a pour résultat que nous ne sommes pas des enfants, mais des *hommes faits* dans nos entendements (14:20) ; il n'expose pas les enfants de Dieu à être nommés des *fous* par le monde (v. 23). Il exige que quelqu'un interprète quand un frère parle en langue (v. 13), il assujettit les esprits des prophètes aux prophètes (v. 32) ; il s'oppose à toute action des femmes dans l'Assemblée (v. 35).

Vers. 8 — *N'aie donc pas honte du témoignage de notre Seigneur, ni de moi son prisonnier, mais prends part aux souffrances de l'Évangile, selon la puissance de Dieu.*

Cette épître contient, comme nous l'avons déjà remarqué, beaucoup de sujets dont nous aurons à nous occuper tour à tour. 1° La description du mal qui caractérise la maison de Dieu au temps de la fin. 2° Les ressources que les fidèles possèdent pour marcher d'une manière digne de Dieu en le glorifiant au milieu de ce mal. 3° Les expériences personnelles de l'apôtre dans un tel état de choses. 4° Les exhortations à Timothée pour s'y conduire personnellement d'une manière digne de Dieu. C'est de ces dernières, commencées déjà au v. 6, que nous allons continuer à nous occuper.

Le fait est que, dans les derniers jours de l'apôtre, le témoignage chrétien était en butte aux assauts victorieux de l'ennemi pour le corrompre. Or il ne l'était pas au commencement, sauf que, dès le début, il était un objet de persécution et de haine car il n'aurait pas été le témoignage de Dieu sans cela. Mais, dès lors, il a continué à être de plus en plus déprécié par l'infidélité avec laquelle l'ensemble de la famille de Dieu l'a rendu. Au temps que nous décrit la seconde épître à Timothée, ce témoignage était, *en apparence*, complètement ruiné et l'Esprit se sert de sa condition d'alors pour nous décrire prophétiquement ce qu'il est aujourd'hui et ce qu'il sera à la fin des jours. L'apôtre, placé à la tête de ce témoignage, était emprisonné ; l'Évangile était méprisé et persécuté, ce qui n'était pas, comme au début, l'inévitable et précieux résultat de la fidélité des témoins.

On comprend que, voyant, du côté des hommes, tous ses espoirs anéantis, la *honte* du témoignage chrétien pût accabler le cœur de Timothée, si fidèle à le maintenir avec son cher père dans la foi. Anéantis quant à *notre témoignage*, mais nullement anéantis quant au *témoignage de notre Seigneur* ! Telle est, en effet, la consolation et la seule ressource en un temps de ruine ; il ne s'agit plus de nous appuyer sur

notre témoignage, mais sur le témoignage infaillible du Seigneur. Jamais celui-ci ne peut sombrer, tandis que nous menons deuil avec raison sur les ruines de ce qui a été confié à notre responsabilité. Son témoignage, le Seigneur, sous une forme ou sous une autre, le conservera jusqu'à la fin. Les vérités qui le constituent aujourd'hui, il saura les maintenir jusqu'à sa venue pour enlever son Assemblée. Comment Timothée, comment nous-mêmes, en aurions-nous honte ? Mais peut-être, voyant le porteur éminent de ce témoignage en prison et chargé de chaînes, Timothée aurait-il pu avoir honte ? Non, dit l'apôtre. Paul n'était pas mis là à une place honteuse ; il n'était pas le prisonnier des hommes, mais le *prisonnier du Seigneur*. C'était précisément pour son témoignage à Lui que le Seigneur l'y gardait. Il a *complété* sa Parole par un Paul prisonnier ; dans un Paul prisonnier Il s'est glorifié devant le monde. Paul prisonnier a été *seul* quand tous l'avaient abandonné ; en cela, comme en tant d'autres points, semblable à son Maître et le représentant devant le monde. Y avait-il lieu de rougir quand, sur les ruines du témoignage des hommes, celui du Seigneur demeurait en son entier ?

Si Timothée pouvait être exhorté à ne pas avoir honte, il avait sous les yeux l'exemple de l'apôtre qui dit au v. 12 : «Je n'ai pas de honte», passage sur lequel nous reviendrons. Au v. 16, Onésiphore est cité comme un frère fidèle qui n'a pas eu honte de la chaîne de l'apôtre. Aussi cela lui sera compté au jour des récompenses. Plus tard, dans les exhortations à Timothée (2:15), l'apôtre l'exhorte encore, comme il l'avait fait au sujet de la crainte, à n'avoir pas honte dans l'exercice de son ministère, et à ne pas penser à lui-même, ni aux hommes, mais uniquement à Dieu pour être approuvé de Lui. Cela ne devait-il pas lui suffire ?

«Mais prends part aux souffrances de l'Évangile, selon la puissance de Dieu». Dans un temps de déclin, comme celui que traversaient le grand apôtre des Gentils et le fidèle Timothée, ce n'était pas seulement le témoignage de l'Église de Christ qui était tombé en discrédit par la

faute de ceux qui en étaient les porteurs, en sorte que les yeux de la foi avaient à se porter sur le témoignage du Seigneur qui, ne pouvant être anéanti, s'adaptait aux circonstances actuelles de l'Église pour atteindre son but — c'était aussi l'*Évangile*, (la bonne nouvelle présentée aux hommes comme leur apportant le salut) qui, au lieu d'être exalté, était persécuté, rejeté, emprisonné, couvert d'opprobre, dans la personne de ceux qui le portaient. Timothée ne devait pas s'en indigner, mais avoir communion avec ses souffrances, car l'Évangile est personnifié ici. N'en avait-il pas été de même de Jésus Christ ? Avait-il été reçu avec les honneurs et la reconnaissance dus au salut qu'il apportait ? Il avait été rejeté, outragé, crucifié ! Les fidèles devaient prendre part à ces souffrances, car elles étaient de tous les temps et le Seigneur les avait annoncées à ses disciples en les quittant. Sans doute il y avait eu des temps où les fidèles, bien unis et liés ensemble, avaient combattu comme une armée bien disciplinée dans un même esprit, avec une même âme et une même foi pour le triomphe de l'Évangile. Maintenant Satan semblait avoir le dessus, mais les chrétiens devaient s'adapter à ces circonstances et prendre part à ces souffrances spéciales ; or il leur fallait autant de puissance, et plus même que par le passé, pour agir ainsi, car il fallait la *puissance de Dieu* pour endurer ces souffrances et pour maintenir et faire triompher, malgré tout, l'Évangile dans le monde.

Vers. 9-10. —...*qui nous a sauvés et nous a appelés d'un saint appel, non selon nos oeuvres, mais selon son propre dessein, et sa propre grâce qui nous a été donnée dans le Christ Jésus avant les temps des siècles, mais qui a été manifestée maintenant par l'apparition de notre Sauveur Jésus Christ, qui a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'Évangile ; pour lequel moi j'ai été établi prédicateur et apôtre et docteur des nations.*

Cette puissance de Dieu était-elle diminuée par notre infidélité ? Ne s'était-elle pas affirmée dans notre salut ? Ne nous avait-elle pas appelés d'un saint appel ? Appelés à être saints et irréprochables devant

Lui, en amour ? Tel est, en effet, notre appel céleste qui sera pleinement réalisé quand nous serons avec Christ et tels que Lui dans la gloire, mais qui, maintenant déjà, nous met à part pour Dieu (Éph. 1:4). Ce salut, cet appel, la ruine ne peut les atteindre. Ce que Dieu nous a donné, il l'a donné dès l'éternité et pour l'éternité ; oui, immuable, inaltérable, éternel ! La même puissance de Dieu qui nous appelle à souffrir au milieu de la ruine, nous a établis à jamais au milieu des choses immuables.

Remarquez que, dans ce passage où, en vertu de la ruine, tout est faiblesse, même dans l'âme d'un fidèle témoin comme Timothée, où le témoignage confié aux fidèles n'est plus que décombres, l'apôtre insiste sur la puissance, sur la puissance, si j'ose parler ainsi, de la Trinité avec nous : la *puissance de l'Esprit* pour remplacer la crainte (v. 7) ; la *puissance de Dieu*, pour nous faire prendre part aux souffrances de l'Évangile (v. 8) ; la *puissance de Christ* pour garder ce que l'apôtre lui a confié (v. 12). Pas un mot de notre propre puissance, car elle n'existe pas. Au contraire, c'est dans notre infirmité qu'elle s'accomplit (2 Cor. 12:9) et c'était cette expérience que Timothée avait à faire comme déjà l'apôtre lui-même l'avait faite.

Maintenant la mention de cette puissance de Dieu amène l'apôtre à décrire ce qu'elle a fait pour nous, et entièrement en dehors de nous. Merveilleuse description ! D'abord, comme nous l'avons vu plus haut, nous avons par elle le salut et le saint appel ; le salut qui comprend toute l'oeuvre de la grâce à notre égard, depuis le pardon des péchés jusqu'à l'entrée dans la gloire ; le saint appel, qui est notre parfaite conformité avec Christ dans la gloire : saints et irréprochables devant Lui en amour. Cette grâce n'a nullement affaire avec notre activité, nos oeuvres, dont elle est absolument indépendante. Elle dépend uniquement du dessein éternel de Dieu. Elle nous a été donnée en Christ avant les temps des siècles (v. 9) ; elle a été manifestée par son apparition comme Sauveur (v. 10) ; elle est en Lui (2:1) et nous pouvons y puiser chaque jour et à chaque instant la force dont nous avons besoin, car elle est intarissable.

C'est un privilège immense, que cette grâce soit manifestée *maintenant* par la première apparition de notre Sauveur Jésus Christ, car nous en connaissons les résultats immuables dès ici-bas. Ils sont de deux sortes : 1° La mort, gage du péché, est *annulée*. Ce n'est pas seulement que celui qui avait le pouvoir de la mort, le Diable, a été rendu impuisant à la croix, mais la mort a été annulée par la résurrection de Christ. Il s'est trouvé un homme que la mort, dans laquelle il est volontairement entré et qu'il a subie dans toute son horreur, n'a pu retenir ; un homme qui est sorti en résurrection de la mort et s'est assis à la droite de Dieu. Pour lui, la mort *n'existe plus*. Mais pourquoi y est-il entré et en est-il sorti ? C'est afin que le pouvoir de la mort sur nous, fruit du péché, pût être anéanti à jamais !

2° Mais ce n'est qu'un côté de cette oeuvre, son côté négatif. Le côté positif, c'est qu'Il a fait luire *la vie et l'incorruptibilité* par l'Évangile. La vie était la lumière des hommes (Jean 1:5). C'est nous qu'elle avait en vue ! Quelle merveilleuse grâce ! Maintenant elle a lui aux yeux des hommes dans la résurrection de Christ. Sans cette résurrection, la vie demeurait cachée. Sans doute elle pouvait produire ses effets, ce qui est prouvé par toute la carrière de Christ ici-bas. Ses paroles étaient Esprit et vie quand on les recevait par la foi ; en outre, il ressuscitait les morts, leur communiquait la vie, mais une vie qui pouvait être de nouveau interrompue par la mort. Mais, dans sa personne, la vie a lui, une vie que ni la mort, ni la corruption ne pouvaient atteindre, une vie dont la qualité même était qu'elle se trouvait au-dessus et complètement indépendante de la corruption. Ainsi est maintenant accomplie la « promesse de la vie » du v. 1. Christ pouvait laisser sa vie humaine, et même c'était pour cela qu'il l'avait prise, mais en la laissant il a fait luire une vie que la corruption ne pouvait atteindre. *L'incorruptibilité* n'a été jusqu'ici manifestée que dans sa personne, selon qu'il est dit : « Tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption » (Ps. 16:10), car il faut qu'en toutes choses il ait le premier rang. Quant à nous, par son oeuvre,

nous possédons déjà la vie éternelle pour nos âmes, mais non pas l'incorruptibilité pour nos corps. Dans un temps futur, *à sa venue*, nous la revêtrons. Alors ce sera une réalité, que nous lui serons *semblables*. Le Seigneur fait luire ces choses par l'Évangile, car l'Évangile nous apporte cette vie d'un côté, cette espérance de l'autre.

«Pour lequel moi j'ai été établi prédicateur et apôtre et docteur des nations». La prison et les chaînes ne changeaient rien à cet établissement. Dans cette épître même, nous voyons Paul exercer son apostolat sans qu'aucune entrave puisse y être apportée. En outre, n'est-il pas frappant de voir ici que, dans un temps de ruine, le croyant soit reporté aux vérités immuables de l'Évangile qu'aucune ruine ne peut atteindre : à la vie éternelle, à la grâce donnée en Christ avant les temps éternels, à l'annulation de la mort, à la manifestation de la vie et de l'incorruptibilité ?

Vers. 12 — *C'est pourquoi aussi je souffre ces choses ; mais je n'ai pas de honte, car je sais qui j'ai cru, et je suis persuadé qu'il a la puissance de garder ce que je lui ai confié, jusqu'à ce jour-là.*

C'est en vue d'un tel Évangile — Évangile d'une si immense portée, annonçant hautement dans ce monde la fin des suites du péché : *la mort* ; et le règne d'une chose toute nouvelle : *la vie*, entraînant avec elle l'impossibilité de la corruption qui avait régné dans le monde depuis la chute — que l'apôtre avait reçu sa mission parmi les nations ; mission universelle, car elle n'avait pas seulement en vue le peuple juif. Il avait une telle conviction de l'importance de cette mission qu'il ne reculait pas, pour s'en acquitter, devant les souffrances à endurer, souffrances rendues mille fois plus cuisantes par l'abandon de ceux même qui avaient reçu cet heureux message. C'est pourquoi, comme nous l'avons déjà dit, il n'avait pas de honte, il levait la tête avec assurance, car, dit-il, «je sais qui j'ai cru». Il connaissait *la personne* de Celui dans lequel il avait mis sa confiance. C'est la connaissance de cette personne, d'elle-même, et non seulement de ses ressources, qui élève notre âme au-

dessus des difficultés, des dangers, des obstacles de la route. Nous trouvons une vérité semblable au Psaume 27. La contemplation de la présence ravissante de l'Éternel élève la tête du croyant au-dessus de ses ennemis. Connaissant cette personne il se sent au siège même de la puissance. Ceci est de toute importance. Si Paul avait, si nous-mêmes avions confiance dans l'oeuvre, quelque précieuse qu'elle soit, qui nous a été confiée, nous serions abattus et déçus, en la voyant perdue, ruinée, anéantie entre nos mains. Même le grand apôtre dut assister à cette ruine dans les derniers jours de sa carrière. La conséquence aurait été la honte d'une pareille faillite s'il n'avait connu la personne dans laquelle la réalité de cet Évangile de la vie et de l'incorruptibilité avait été démontrée. Cela lui donnait une pleine assurance. Christ avait la puissance de garder ce que Paul lui avait confié et Paul avait toute confiance en Lui. La sécurité de son âme et de son corps, le résultat de son oeuvre, l'avenir du témoignage, en un mot tout ce que le Seigneur avait confié à sa responsabilité, l'apôtre le remettait à Sa garde. Lui seul avait la puissance de garder intact le dépôt qui, laissé entre les mains de l'homme, aurait été irrémédiablement perdu. Il le conserverait tout entier «jusqu'à ce jour-là», jusqu'au jour de son apparition en gloire avec tous ses rachetés. Ce jour est celui des récompenses. (Voy. v. 18).

Vers. 13. — *Aie un modèle des saines paroles que tu as entendues de moi, dans la foi et l'amour qui est dans le christ Jésus.*

Après l'exposé de son Évangile et de sa doctrine, l'apôtre revient aux instructions et aux exhortations qu'il adresse à son cher Timothée. La première était d'avoir «un modèle» (*) des saines paroles qu'il avait entendues de l'apôtre. En un temps où la parole inspirée n'était pas encore complétée et où tous ceux qui en étaient les porteurs n'avaient pas disparu de la scène, l'enseignement divin, donné par cet homme de Dieu, devait être gardé intact par son disciple. Ce dernier devait avoir *pour lui* un résumé des vérités qu'il avait entendues, car il y a plus de

sûreté à retenir la vérité *dans les termes* dans lesquels elle a été communiquée. *Ces saines paroles* étaient la parole de Dieu, car Timothée devait en garder la forme, en faire, à son usage, l'exposé. Elles étaient des paroles inspirées, communiquées oralement, comme on le voit en 1 Thess. 2:13. La «saine doctrine», le «sain enseignement» ne sont jamais autre chose que la *parole inspirée* (voyez 1 Tim. 1:10 ; 2 Tim. 4:3 ; Tite 1:9 ; 2:1). Or Timothée qui avait à les communiquer à d'autres, était moins en danger de les altérer en se les remémorant à lui-même. C'était aussi ce que personnellement faisait l'apôtre (1 Cor. 2:12-13). Ce n'étaient pas des paroles sèches, des vérités théologiques, car Timothée devait garder ce modèle «dans la foi et dans l'amour qui est dans le christ Jésus». C'est ainsi que ces choses avaient été communiquées par l'apôtre et devaient être conservées. L'intelligence naturelle n'y était pour rien ; la foi et l'amour qui est en Christ les communiquaient au coeur et à l'âme et leur donnaient leur réalité divine.

(*) Hupotupôsis. En 1 Tim. 1:16, ce même mot est traduit par exemple.

Vers. 14. — *Garde le bon dépôt par l'Esprit Saint qui habite en nous.*

C'était ce que l'apôtre avait déjà recommandé à Timothée dans sa première épître (6:20). Un dépôt lui avait été confié, il devait le garder fidèlement. Ce dépôt était *le bon dépôt*, les saines paroles ; il n'y en avait pas un autre qui eût une pareille valeur, pas un autre qui méritât ce nom. La responsabilité de le garder incombe au fidèle.

Mon lecteur a-t-il jamais pensé à ce que cela signifie ? Ne négliger aucune de ces «saines paroles», n'en perdre, n'en laisser tomber aucune à terre comme inutile ; n'y introduire aucun élément étranger qui pourrait altérer son aspect ou diminuer son prix ; être convaincu de la perfection divine de ce que Dieu nous a confié ; être occupé, comme Timothée, à en faire ressortir à d'autres la valeur (et je ne parle pas ici de l'exercice d'un don à cet effet) ; estimer ce dépôt comme le plus pré-

cieux trésor, parmi tous ceux que nous pourrions posséder... mais comment énumérerais-je jamais ses perfections quand je le contemple et m'en nourris ?

Ceux qui laissent dormir ce dépôt dans la poussière, qui préfèrent se nourrir de la parole humaine, plutôt que de ces «saines paroles», peuvent-ils prétendre le garder parce qu'ils en ont un exemplaire quelque part dans leur maison et le parcourent ici et là d'un oeil distrait ? Ah ! combien de chrétiens sont coupables, comme le paresseux esclave, d'enfouir ce trésor ! Ils diront peut-être : J'ai beau m'efforcer de comprendre ces choses ; elles sont pour moi lettre morte. Un sermon, bien composé, m'édifie davantage... Un sermon, soit dit en passant, est souvent un fort mauvais dépôt. Vous dirai-je ce qui vous manque ? Il vous manque de savoir comment vous pouvez garder ce dépôt. L'apôtre vous le dit ici : «par l'Esprit saint qui habite en nous». Il ne dit pas à Timothée : Par l'Esprit Saint qui habite *en toi*, mais en nous. On pourrait croire que Timothée, ce compagnon de l'apôtre, cet homme de Dieu, était, en vertu de sa position ecclésiastique, plus qualifié que d'autres pour garder le bon dépôt. Nullement ! Le Saint Esprit habitait en lui comme en tout chrétien et chacun, du plus humble au plus intelligent, est tenu de le garder par l'Esprit. C'est lui seul qui enseigne la Parole, l'applique, la fait comprendre et mettre en pratique. Et remarquez que ce sont souvent les plus intelligents qui gardent *le moins* ce bon dépôt, car leur piège est précisément l'intelligence humaine se substituant à l'Esprit de Dieu qui seul peut faire comprendre et retenir les «saines paroles» dans la foi et dans l'amour. Oui certes, cette parole, la parole de la grâce «a la puissance d'édifier et de nous donner un héritage avec tous les sanctifiés !» (Actes 20:32).

Nous retrouverons au chapitre suivant les exhortations à Timothée, car cette épître en est pleine, nous montrant ainsi qu'à mesure que la ruine s'accroît, Dieu fait davantage appel à l'activité individuelle. Mais

les derniers versets de notre chapitre vont d'abord nous présenter une nouvelle forme du mal qui caractérise la ruine de l'Assemblée.

Vers. 15-18. — *Tu sais ceci, que tous ceux qui sont en Asie, du nombre desquels sont Phygelle et Hermogène, se sont détournés de moi. Le Seigneur fasse miséricorde à la maison d'Onésiphore, car il m'a souvent consolé et n'a point eu honte de ma chaîne, mais, quand il a été à Rome, il m'a cherché très soigneusement et il m'a trouvé. Le Seigneur lui fasse trouver miséricorde de la part du Seigneur dans ce jour-là ; et tu sais mieux que personne combien de services il a rendus dans Éphèse.*

Le fait mentionné par l'apôtre dans ces versets et dont il avait amèrement souffert, lui qui se savait établi pour la défense de l'Évangile, c'était l'abandon qu'il avait subi de la part de tous ceux qui étaient occupés de l'oeuvre en Asie, au moment où il fut appréhendé pour sa seconde captivité (*). C'est ainsi, du moins, que je comprends le mot «tous ceux». Ils craignaient sans doute d'être compromis en se tenant à son côté (**). Timothée le *savait* ; nous verrons plus tard (3:1) qu'il avait encore à savoir que le développement du mal, dans l'Église, ne s'arrêterait pas là. Ce qui arrivait en Asie montrait que, de plus en plus, «tous cherchaient leurs intérêts particuliers, non pas ceux de Jésus Christ ? ? (Phil. 2:21). D'entre ceux qui s'étaient détournés de l'apôtre étaient Phygelle et Hermogène. Nous verrons, dans le courant de cette épître quelle extension avait prise ensuite l'abandon dans lequel l'apôtre était laissé. C'était donc à ce point qu'était arrivé le témoignage aux derniers jours de Paul. Dans cette assemblée d'Éphèse où la position céleste de l'Église, corps de Christ, avait été enseignée, comprise, réalisée en pratique, comme dans tout le territoire dépendant de cette capitale ; dans le lieu même où l'apôtre prisonnier leur avait envoyé son épître aux Éphésiens, il ne trouvait plus personne qui sympathisât avec lui ! Mais que dis-je, personne ? Au milieu de cet abandon général, un homme avait fait exception. Loin de se détourner de l'apôtre dans sa seconde captivité, ce qui, par parenthèse, explique qu'il ait dû le chercher *très*

soigneusement à Rome pour le trouver, car il n'était plus «sans empêchement» comme lors de sa première captivité, Onésiphore avait eu la joie de pouvoir «souvent le consoler». Ce que Dieu lui-même avait si souvent fait directement envers son fidèle serviteur (voy. 2 Cor. 1), il le faisait maintenant par le moyen d'Onésiphore. Immense privilège pour ce dernier ! Et plus que cela, Onésiphore était du bon côté, du côté de Dieu : il n'avait pas eu honte de voir l'apôtre traité comme un malfaiteur vulgaire. Sa chaîne était, pour Onésiphore, le titre de noblesse de l'apôtre bien-aimé. Certes, il n'en avait pas honte, ni l'apôtre, car si elle mettait le témoignage à l'épreuve et faisait ressortir ce qu'il était devenu, elle était en même temps la preuve de la toute-puissance de Dieu qui s'en servait pour répandre son Évangile dans le monde entier.

(*) L'Asie proconsulaire était une province romaine située en Asie mineure. Éphèse en était la capitale ; les sept églises de l'Apocalypse en faisaient partie. On ne peut définir exactement ses limites au temps de l'apôtre Paul mais l'on peut dire qu'elle comprenait d'une manière approximative l'ensemble partiel des territoires indiqués sur nos cartes bibliques par les provinces de Mysie, Lydie, Bitynie, Phrygie et Galatie. Passages où l'on rencontre le mot Asie : Actes 2:9 ; 6:9 ; 16:6 ; 19:10, 22, 26, 27 ; 20:4, 16, 18 ; 21:27 ; 27:2 ; Rom. 16:5 ; 1 Cor. 16:19 ; 2 Cor. 1:8 ; 2 Tim. 1:15 ; 1 Pierre 1:1 ; Apoc. 1:4.

(**) Ce passage semblerait indiquer que c'est en Asie que Paul a été saisi de nouveau après la mise en liberté provisoire qui suivit sa première captivité.

Quand Onésiphore était venu à Rome, il n'avait épargné aucune peine pour chercher l'apôtre et l'avait trouvé. Combien souvent, peut-être, d'autres avaient entrepris cette recherche sans arriver au but ; satisfaits de montrer ainsi aux yeux des églises ou de l'apôtre qu'ils avaient rempli leur devoir. Ils n'avaient pas poussé plus loin leur recherche parce qu'ils se contentaient, à leurs propres yeux ou aux yeux des autres, d'avoir fait, comme on dit, «leur possible» sans résultat. Le fait que l'apôtre n'était pas facile à trouver dans cette grande ville et dans la froide prison où il était gardé (voy. 4:13), et les résultats fâcheux que cette démarche pouvait avoir pour celui qui le cherchait, étaient autant de motifs que la conscience pouvait se donner pour interrompre ces investigations. Seulement, il y avait, au-dessus des motifs invoqués, Dieu

qui voyait et savait ce qui se passait dans les cœurs. Aussi l'apôtre implore la miséricorde du Seigneur sur *la maison* d'Onésiphore (cf. 4:19) dans le temps actuel, et sur Onésiphore *lui-même* dans le temps futur, au jour où les récompenses seront distribuées. Onésiphore trouvera alors miséricorde de la part du souverain donateur, duquel dépend toute grâce ; selon qu'il est dit : «Bienheureux les miséricordieux, car c'est à eux que miséricorde sera faite» (Matth. 5:7), et encore : «Attendant la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ, pour la vie éternelle» (Jude 21). C'est à «ce jour-là» que l'apôtre regarde pour lui-même au v. 12. En ce jour ce qu'il a confié au Seigneur, et ce que Celui-ci a gardé pour son cher apôtre, sera rendu à ce dernier. Au chap. 4:8 on voit que c'est bien du jour de son *apparition* qu'il est question, du jour où le sujet de notre responsabilité comme témoins de Christ sera considéré. C'est en ce jour-là que la couronne de justice (4:8), la récompense décernée au juste, sera décernée, comme, parmi les hommes, les médailles d'honneur, de courage, de sauvetage, sont distribuées. Le nom des diverses couronnes n'est-il pas d'un côté ce qui caractérise les actes accomplis par ceux qui reçoivent les récompenses, de l'autre, le caractère de Celui qui les donne. Ceux qui «aiment son apparition» sont ceux qui agissent et se conduisent à son honneur, en vue du jour où ils seront placés dans la pleine lumière de sa présence et où tout sera manifesté sans que rien ne puisse rester caché. Alors chacun des siens recevra selon ce qu'il aura fait.

Timothée lui-même pouvait rendre témoignage à Onésiphore des services qu'il avait rendus dans l'assemblée d'Éphèse où Timothée avait agi si longtemps pour maintenir l'ordre dans la maison de Dieu. Ainsi les services d'Onésiphore n'auraient pas à attendre «ce jour-là» pour être reconnus ; ils l'étaient déjà pour toute âme fidèle et préoccupée du service et du témoignage de Christ. Il en est de même aujourd'hui.

Ces versets 16 à 18 nous montrent l'aide et les secours que le Seigneur place sur le chemin de ses serviteurs dans une carrière hérissée

de tant de dangers et de souffrances. N'en fut-il pas de même du Serviteur parfait ? Il but du torrent dans le chemin. Ah ! comme, pour y boire, il a su baisser la tête ! Et n'en fut-il pas de même de son fidèle serviteur ? Il profitait avec joie de la consolation et du rafraîchissement qui lui venaient au sein de son humiliante condition, mais il savait que le jour arriverait où il «lèverait haut la tête» !

CHAPITRE 2

Vers. 1-2. — *Toi donc, mon enfant, fortifie-toi dans la grâce qui est dans le christ Jésus ; et les choses que tu as entendues de moi devant plusieurs témoins, commets-les à des hommes fidèles qui soient capables d'instruire aussi les autres.*

À mesure que nous avançons dans cette étude nous constatons toujours plus que, dans l'état de ruine de l'Église responsable, le témoignage est *surtout individuel*. De là découle l'exhortation, plus souvent répétée que partout ailleurs, de se fortifier et de prendre courage. L'activité dans le service ne pouvait s'exercer efficacement que si Timothée «se fortifiait dans la grâce», c'est-à-dire s'il y croissait en y puisant des forces. Cette grâce «étant dans le Christ Jésus», il ne pouvait y croître qu'en connaissant toujours mieux sa personne adorable. Or cette connaissance de Sa personne était elle-même à la base de l'activité de Timothée pour former des serviteurs utiles dans l'oeuvre. Son devoir n'était pas la surveillance de l'ordre dans la maison de Dieu, comme dans la première épître. L'histoire de l'Église nous apprend que la ruine s'étant précipitée de plus en plus, après le départ du dernier apôtre, on crut remédier par des défenses légales au relâchement général ; mais ici rien de semblable : il fallait se fortifier dans la grâce. Elle est le plus sûr moyen de résister à l'envahissement du mal, car, pour la connaître, il faut connaître Christ qui en est la source et la plus parfaite expression. «La *grâce* et la *vérité*», est-il dit en Jean 1, «vinrent par Jésus Christ». Or nous verrons, dans le courant de ces chapitres, qu'il est tout aussi important, en un temps de déclin, de maintenir la vérité, que de s'appuyer

sur la grâce (voy. 2:16, 18, 25), car c'est à la «vérité» que l'Adversaire s'attaquera toujours (3:7, 8 ; 4:4).

Une ressource capitale est ainsi indiquée au serviteur de Christ pour le temps de la fin. Ce ne sont plus des *charges* dans l'Église, que seuls les apôtres et leurs délégués étaient en droit et tenus d'établir afin de maintenir l'ordre, mais la parole de Dieu se trouve être pleinement suffisante pour atteindre ce but. Les choses que Timothée avait entendues de l'apôtre, il devait les commettre à des hommes fidèles ; ceux-là, bien instruits dans la Parole, seraient capables d'instruire aussi les autres. Timothée lui-même, comme intermédiaire, n'étant pas inspiré pour les communiquer, avait besoin de contrôle dans son enseignement, aussi est-il dit : «Les choses que tu as entendues de moi *devant plusieurs témoins*». C'était une garantie qu'il n'altérerait en rien les paroles de l'apôtre. Ces choses nous les avons maintenant dans la Parole écrite qui, comme nous l'avons vu plus haut, n'était pas encore complétée et avait besoin d'une transmission orale pour être communiquée. Cette nécessité, pour le serviteur de Dieu, de transmettre à d'autres l'enseignement divin subsiste encore aujourd'hui quoique les conditions où ce ministère s'exerce soient différentes ; mais, nous le demandons, y a-t-il là la moindre analogie avec un clergé officiel et des écoles de théologie ?

Vers. 3-6. — *Prends ta part des souffrances comme un bon soldat de Jésus Christ. Nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse dans les affaires de la vie, afin qu'il plaise à celui qui l'a enrôlé pour la guerre ; de même si quelqu'un combat dans la lice, il n'est pas couronné s'il n'a pas combattu selon les lois ; il faut que le laboureur travaille premièrement, pour qu'il jouisse des fruits.*

L'activité à laquelle le fidèle disciple était appelé n'était pas exempte de souffrance. De là cette exhortation nouvelle. Timothée devait prendre sa part des souffrances. Il devait les considérer non seule-

ment comme une nécessité, mais comme un privilège. Déjà mentionnées deux fois au chapitre précédent, les souffrances le sont encore trois fois dans notre chapitre. Timothée avait un motif d'y participer volontairement s'il voulait être «un bon soldat de Jésus Christ». Un tel soldat qui entre au service du chef d'armée et a été enrôlé par lui, ne s'embarrassera jamais dans les affaires de la vie. Il ne traînera pas après lui un bagage inutile et ne se laissera pas arrêter par les obstacles en apparence les plus légitimes. Il appartient désormais à son chef et n'a qu'une pensée : de «plaire à celui qui l'a enrôlé». Tel doit être, en effet, notre premier but : *lui plaire*, à Lui qui a acquis tout droit sur nous en nous prenant à son service. Ce dernier n'est pas l'accomplissement d'un devoir légal, mais un service de dépendance et d'affection. Le *bon* soldat est représenté ici comme n'ayant d'autre but que l'approbation du chef vénéré qu'il désire satisfaire et dont il reconnaît les droits sur lui. Ce n'est pas encore le combat, car c'est au capitaine seul d'en déterminer le moment, mais il s'agit des relations de dépendance et d'amour entre le soldat et son chef, sans lesquelles il n'y a pas de victoire possible et qui doivent céder la place à toute autre affection. C'est là ce que la Parole appelle un *bon soldat*.

L'apôtre donne à Timothée un autre exemple de ce que doit être l'activité dans le service. C'est *le combat dans la lice*, dont nous avons déjà parlé en 1 Tim. 6:12. Qu'il s'agisse de la course ou de la lutte, il faut que les pensées soient fixées sur un seul objet, le but à atteindre, le prix à remporter. Ce n'est pas la récompense proprement dite, mais la *victoire* qui est l'objet de l'effort. Ce but à atteindre c'est un Christ céleste (Phil. 3:12-14). Il s'agit d'être couronné. Mais cela ne peut avoir lieu que si toute propre volonté est exclue. Il y a des lois, des règlements à observer, et nous ne devons pas nous en écarter, ni fixer nous-mêmes la forme et la manière de notre lutte. Tout ce qui s'écarte de ces lois nous disqualifie pour obtenir le prix. Nous perdriions ainsi la proclamation publique d'avoir atteint le but.

L'apôtre nous donne ensuite comme troisième exemple celui du laboureur. La première condition pour ce dernier est le travail ; il ne cherche pas à s'épargner les efforts ou la peine. La jouissance des fruits n'aura jamais lieu pour ceux qui se sont adonnés à la paresse spirituelle. Christ lui-même, notre modèle, sera rassasié du fruit du travail de son âme.

Nous avons ainsi trois puissants motifs pour prendre notre part des souffrances comme serviteurs de Christ : le désir de lui être agréable, dépendant d'une vraie et profonde affection pour lui ; le but à atteindre, et la jouissance éternelle des fruits de notre travail. Puissions-nous jusqu'au bout faire preuve d'un coeur libre de toute entrave dans un joyeux service, dans l'obéissance aux règles que le Seigneur nous a prescrites, dans la patience à obtenir enfin le fruit de notre travail !

Vers. 7. — *Considère ce que je dis ; car le Seigneur te donnera de l'intelligence en toutes choses.*

Timothée devait considérer toutes ces choses pour lui-même, après les avoir enseignées à d'autres, et Paul exprime sa confiance dans le Seigneur qui lui donnera de l'intelligence sur toutes les choses qui lui sont présentées. Cette intelligence est donnée, comme nous allons le voir, à celui qui a le Seigneur pour objet. Quelque confiance qu'il ait dans son disciple, l'apôtre n'a pas confiance dans l'intelligence de celui-ci, mais dans le Seigneur qui la donne. Il dit : «En toutes choses», car tout se tient dans la marche et le témoignage chrétiens. Il faut l'intelligence de la Parole pour honorer le Seigneur dans la vie pratique ; il faut la réalisation de la vie pratique pour comprendre les enseignements de la parole de Dieu.

Vers. 8-10. — *Souviens-toi de Jésus Christ, ressuscité d'entre les morts, de la semence de David, selon mon évangile, dans lequel j'endure des souffrances jusqu'à être lié de chaînes comme un malfaiteur ; toutefois la parole de Dieu n'est pas liée. C'est pourquoi j'endure tout pour*

l'amour des élus, afin qu'eux aussi obtiennent le salut qui est dans le christ Jésus, avec la gloire éternelle.

L'apôtre vient d'affirmer que le Seigneur donnera à Timothée de l'intelligence en toutes choses. Il montre ici ce qui est à la base de toute intelligence. C'est de «se souvenir de Jésus Christ». En Lui se concentrent toutes les pensées, toute la sagesse de Dieu. Les deux caractères de Christ, mentionnés ici, et dont Timothée doit se souvenir, sont un Christ ressuscité d'entre les morts et un Christ de la semence de David. Ces deux caractères étaient le sujet de l'Évangile de Paul et résumaient, de fait, la Bible tout entière.

Comme Fils de David, le Seigneur accomplit les promesses de Dieu, premièrement à son peuple, ensuite aux nations, enfin à l'Église en ce qui concerne sa part au règne de Christ sur la terre, car c'est à l'Église qu'il dit : «Moi, je suis la racine et la postérité de David» (Apoc. 22). C'est dans le vrai Isaac, la racine de David, que les nations seront bénies, et dans le vrai Salomon, la postérité de David, que sera établi le règne de sagesse, de justice et de paix, le règne millénaire de Christ. La racine de David, remontant à Abraham, nous parle de la *grâce*. David lui-même, sorti de cette racine, est le roi de grâce. La postérité de David, représentée par Salomon, nous parle de *justice*, de paix, de puissance et de gloire, en rapport avec l'établissement du royaume de Christ et avec le règne de son Épouse, la nouvelle Jérusalem, sur la terre. Ainsi l'Évangile de l'apôtre n'était pas étranger à toutes les promesses de Dieu quant à l'établissement futur du règne de Christ ici-bas.

Mais il est un caractère de Christ plus important que celui-là, dont Timothée devait se souvenir tout d'abord : aussi est-il placé au premier rang devant ses yeux. L'Évangile de Paul était basé sur un Christ *ressuscité d'entre les morts*. La résurrection, vérité capitale du christianisme, était le point de départ de tout le ministère de l'apôtre. Comme la semence de David ouvrait une perspective sur toutes les bénédictions terrestres, la résurrection l'ouvrait sur le ciel, les relations célestes avec le

Père et avec le Fils, la jouissance éternelle de la gloire. Mais l'apôtre ajoute : «ressuscité d'entre les morts». La résurrection ne pouvait avoir lieu sans la mort qui a mis fin à tout l'ancien état de choses introduit par le péché. Sans la mort, aucun salut, aucune délivrance ne sont possibles, mais, d'autre part, sans la résurrection, Christ serait mort en vain. C'est la résurrection qui a introduit le glorieux état de choses nouveau. C'est par la résurrection, comme nous l'avons vu au chap. 1:10, que Christ a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'Évangile. La résurrection est la grande, l'incommensurable vérité de l'Évangile, si grande, que Paul était prêt à tout endurer pour annoncer cet Évangile au monde entier, à être considéré et traité comme un malfaiteur, pourvu qu'il en fût le messager.

Or Satan avait déployé toutes ses ruses et toute sa puissance pour entraver cette bonne nouvelle et la rendre inefficace. Quel meilleur moyen pouvait-il avoir, que d'en annuler le porteur ? Il pouvait réussir à lier ce dernier, mais la Parole, sortant de sa prison, ne pouvait être liée comme lui. La chaîne de l'apôtre était le moyen merveilleux entre les mains de Dieu pour répandre sa Parole dans le monde entier et depuis lors elle a continué à obéir à l'impulsion que Dieu lui a donnée.

Pour faire connaître cet Évangile et manifester les élus de Dieu, l'apôtre endurait tout. Aucune souffrance n'était trop grande à son estimation, pour que les élus fussent participants du *salut* qui est dans le Christ Jésus, c'est-à-dire de la délivrance du joug de Satan, de la justification par la foi, de l'introduction dans la faveur de Dieu comme ses enfants bien-aimés, et enfin de la gloire ! Avec quel sentiment de la valeur de celle-ci, l'apôtre s'écrie : *la gloire éternelle* ! Rien de passer dans ces bénédictions que la grâce nous a acquises. Elles sont établies pour l'éternité !

Vers. 11-13. — *Cette parole est certaine ; car si nous sommes morts avec lui, nous vivrons aussi avec lui ; si nous souffrons, nous régnerons*

aussi avec lui ; si nous le renions, lui aussi nous reniera ; si nous sommes incrédules, lui demeure fidèle, car il ne peut se renier lui-même.

«Cette parole est certaine». Combien de fois ne la rencontrons-nous pas dans la première épître à Timothée et dans celle à Tite ? «Cette parole est certaine et *véritable*» affirme les *vérités évangéliques* ; la phrase que nous avons ici, affirme la *vérité chrétienne*. Elle est l'affirmation d'un avenir parfaitement assuré pour le chrétien, par le fait de son association avec Christ dans sa mort et dans la participation à ses souffrances ici-bas. D'un côté, les choses annoncées dans l'Évangile nous sont aussi entièrement assurées qu'à Christ lui-même. Il est mort et ressuscité (v. 8) ; si nous sommes morts avec lui, ayant accepté par la foi le jugement exécuté sur nous en un Christ mort, nous partageons aussi sa vie puisque ce même Christ est ressuscité. C'est ce qui fait dire à l'apôtre : «Je suis crucifié avec Christ ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi». (Gal. 2:20). Mais le passage que nous considérons va plus loin que cela ; il considère notre vie avec lui, notre gloire avec lui, notre règne avec lui, comme une chose *future*, mais aussi certaine, aussi immuable pour nous, qu'elle l'est pour lui.

«Si nous souffrons» (ou endurons), et l'on voit au v. 10 pour qui l'apôtre souffrait : Il endurait pour Christ, pour l'Évangile, pour les élus — il y aura une réponse pour tous ceux qui suivront le même chemin de dévouement ; ils régneront avec Lui.

Au vers. 13 l'apôtre présente la contrepartie de cette glorieuse perspective : «Si nous le renions», dit-il, «lui aussi nous reniera». S'il ne faisait pas cela il renierait son caractère de justice et l'immutabilité de sa propre nature. Il est de toute importance de maintenir ce principe dans toute sa rigueur. Il est énoncé dans cette épître où, comme nous le verrons, la maison de Dieu a pris l'aspect d'une grande maison, composée d'éléments vivants et d'éléments qui n'ont que l'apparence de vivre. Ces éléments forment un tout, *extérieurement* reconnu de Dieu, ce qui oblige l'apôtre à dire : «Si nous le renions, lui aussi *nous* reniera».

Le renier, c'est déclarer expressément ne pas le connaître, et c'est vers quoi tend rapidement la chrétienté actuelle. Ce sont ceux-là que le Seigneur reniera. «En vérité», dira-t-il, «je ne vous connais pas». (Matt. 25:12). Il les reniera ; leur sort sera fixé pour toujours ; il appartient à l'immutabilité de sa nature qu'il en soit ainsi.

Mais n'oublions pas que cette formule absolue n'épargne nullement un enfant de Dieu, comme le cas de l'apôtre Pierre nous l'enseigne. Le Seigneur avait dit : «Celui qui m'aura renié devant les hommes sera renié devant les anges de Dieu» (Luc 12:9). Pierre le renie trois fois, et certes c'est un reniement absolu. Il avait été averti et désormais il n'y a plus de remède pour lui... et cependant il en reste encore un : la grâce souveraine qui avait choisi ce pauvre disciple et qui s'élève au-dessus du jugement. Comment y faire appel ? Les pleurs amers de la repentance y ont fait appel chez Pierre quand déjà l'intercession de l'Avocat l'avait devancé. Dès lors la restauration était possible et nous savons comment elle eut lieu. Combien de tels faits doivent nous rendre sérieux et nous faire marcher dans la crainte continuelle de Lui déplaire !

Ensuite nous trouvons encore une affirmation. «Si nous sommes incrédules (ou plutôt *infidèles*), lui demeure fidèle, car il ne peut se renier lui-même». Christ est aussi immuablement fidèle qu'il est immuablement juste. S'il a affaire à l'infidélité, au manque de foi chez ceux qui font profession de lui appartenir, reniera-t-il son propre caractère en les rejetant ? Non, lui demeure fidèle, sa promesse, basée sur la grâce, ne peut nous faire défaut. Sans doute, elle ne traite pas légèrement nos infidélités. Nous nous sommes souillés en les commettant et nous avons à être purifiés par la confession. Alors nous trouvons le Dieu des promesses qui ne peut rien changer à sa fidélité envers nous puisque c'est à Christ qu'Il a fait ces promesses pour nous. Bien plus, s'il était juste envers nous il nous condamnerait, mais il est juste envers Christ, et par là même sa fidélité et sa justice s'accordent pour nous pardonner nos

péchés et nous purifier de toute iniquité, afin que notre communion avec lui soit rétablie (1 Jean 1:9). Seulement notre infidélité amène nécessairement la confession et qui dit confession dit humiliation pour retrouver la précieuse communion perdue. Ainsi, d'un côté Christ est conséquent avec lui-même en reniant celui qui le renie et, de l'autre, en demeurant fidèle à son caractère de grâce.

Vers. 14-18. — *Remets ces choses en mémoire, protestant devant le Seigneur qu'on n'ait pas de disputes de mots, ce qui est sans aucun profit, et pour la subversion des auditeurs. Étudie-toi à te présenter approuvé à Dieu, ouvrier qui n'a pas à avoir honte, exposant justement la parole de la vérité ; mais évite les discours vains et profanes, car ceux qui s'y livrent iront plus avant dans l'impiété, et leur parole rongera comme une gangrène, desquels sont Hyménée et Philète qui se sont écartés de la vérité, disant que la résurrection a déjà eu lieu, et qui renversent la foi de quelques-uns.*

«Remets ces choses en mémoire». C'est la seconde recommandation de l'apôtre à Timothée au sujet de sa mission. Nous trouvons la première au commencement de ce chapitre. Il fallait d'abord que Timothée s'appliquât à ce que la Parole pût être communiquée à d'autres et tout serviteur de Dieu, appelé à enseigner, doit aussi avoir à coeur cela. Ensuite il devait «remettre en mémoire» ce dont lui-même avait à se souvenir (v. 8), c'est-à-dire toute l'étendue de l'Évangile, édifié sur la mort et la résurrection de Christ, et tout l'accomplissement des promesses de Dieu en Lui. S'il était exhorté à sonder ces choses pour lui-même, et à endurer les souffrances de l'Évangile qu'il prêchait, comme l'apôtre les endurait lui-même, il lui fallait rappeler ces choses à ceux qui les avaient reçues une fois, mais étaient en danger de les perdre dans des disputes stériles. Timothée avait à protester contre ces résultats d'une période de décadence où les vérités salutaires étaient abandonnées pour des disputes de mots, telles qu'elles ont eu lieu dans le monde chrétien après le départ des apôtres. Hélas ! aujourd'hui le mal

a terriblement empiré et tout nous annonce que la venue de l'homme de péché et l'apostasie finale ne tarderont pas à se produire. Cependant, actuellement encore, les disputes de mots sont fréquentes chez des chrétiens qui se sont laissé gagner par la mondanité, et manquant de la piété et du ressort moral nécessaires pour tenir tête et protester contre cette tournure donnée au christianisme et à son enseignement, non seulement ils exercent un ministère qui est *sans aucun profit* pour les âmes mises en rapport avec lui, mais ils vont plus loin et renversent moralement ceux qui les écoutent.

L'activité de Timothée devait offrir un contraste absolu avec celle de ces soi-disant docteurs et nous avons ici un beau tableau du ministère chrétien dans une période de déclin. Grâce à Dieu, s'il est rare de le rencontrer, il n'en existe pas moins. Le premier caractère auquel on peut le reconnaître, c'est le soin qu'il a de chercher *l'approbation de Dieu*, l'approbation des hommes ne jouant aucun rôle dans l'activité d'un vrai serviteur. Sachant qu'il a l'approbation de son Maître, un tel serviteur marche indépendant des hommes, ne pensant pas à lui-même, mais, conscient que son Dieu est avec lui, il n'a d'autre arme entre les mains que *la parole de la vérité*. Mais encore cette parole doit-elle être « exposée justement », ou, plus littéralement, « découpée droit ». Souvent les pires hérésies sont tirées de quelque doctrine scripturaire *sortie de sa place*, de quelque vérité qui n'est pas présentée *dans son équilibre avec d'autres* et l'on peut même dire que toutes les sectes de la chrétienté ont ce faux principe pour origine.

Les versets 16 à 18 vont nous le prouver. Timothée devait éviter les discours vains et profanes. Il ne devait pas entrer en contact avec eux, car lui n'était nullement en danger de les partager ; mais il avait à avertir ceux qui s'y livraient et qui, au lieu de se laisser ramener de leur mauvaise voie, se plongeraient plus avant dans l'impiété et seraient par leur parole une gangrène rongeante, une cause de mort pour l'âme de ceux

auxquels ils s'adressaient. Hyménée et Philète (souvent les faux docteurs vont deux à deux : 1 Tim. 1:20 ; 2 Tim. 3:8, se soutiennent l'un l'autre dans l'impiété et se rendent ainsi d'autant plus dangereux) étaient dans ce cas. S'appuyant, sans doute, sur la vérité que nous sommes ressuscités avec Christ, ils enseignaient que la résurrection avait eu lieu. Le chrétien n'avait pas, en conséquence, à attendre une résurrection de son corps qui l'introduirait dans le ciel. Il était appelé à trouver son Paradis ici-bas. De plus, par le fait de sa résurrection, il était introduit dans un état de perfection sur la terre. Beaucoup de fausses doctrines étaient comprises dans celle-là et nous les voyons pulluler de nos jours. La foi de quelques-uns était renversée et la gangrène menaçait de s'étendre d'une manière générale. Par ces fausses doctrines Satan cherche à ravir aux enfants de Dieu leur caractère céleste. C'est ainsi qu'en 1 Cor. 15:12, la doctrine qu'il n'y a pas de résurrection des morts nous garde sur la terre et a pour conséquence que Christ n'est pas ressuscité. La vérité fondamentale du christianisme est ainsi attaquée et réduite à néant. C'est ainsi encore que Satan, qui n'avait pas réussi à lier la parole, cherchait à la détruire par les faux docteurs. De nos jours, ce mal mortel s'étend de plus en plus, ajoutant aux sectes de nouvelles sectes, corrompant toujours plus ce qui est déjà si fortement ébranlé. Heureux ceux qui, au milieu de ce désordre, évitent d'écouter de tels discours et restent dans la simplicité de la foi et d'une doctrine saine enseignée par l'Esprit de Dieu ! (*)

(*) On a supposé que l'Hyménée dont il est ici question est le même que celui de 1 Tim. 1:20 et que, livré à Satan, au lieu de se repentir, il serait allé plus avant dans l'impiété, mais cette supposition est sans fondement certain.

Vers. 19. — *Toutefois le solide fondement de Dieu demeure, ayant ce sceau : Le Seigneur connaît ceux qui sont siens, et : Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur.*

Ces doctrines qui renversent la foi n'atteignent encore, dans cette épître, que *quelques-uns*. Le temps viendra, comme nous le verrons au

chap. 3, où la chrétienté professante tout entière sera entraînée par ce courant et il semble que nous approchons de cette dernière période qui sera établie et régnera pour un temps dès que le Seigneur aura enlevé son Église. En attendant, le chrétien a des ressources parfaitement suffisantes à mesure que le mal grandit et s'étend, et il a en outre le moyen d'échapper à son influence tout en maintenant intact le témoignage du Seigneur.

«Toutefois le solide fondement de Dieu demeure». Oui, il demeure vis-à-vis de la puissance du mal, déchaîné par Satan pour renverser la foi. Rien ne peut renverser, ni même ébranler ce fondement. Il est muni d'un sceau, qui, semblable à une médaille, a son endroit et son revers. Sur l'endroit est reproduite la pensée de Dieu et comme son image ; sur le revers la responsabilité de l'homme, tenu de correspondre à cette pensée.

Le «solide fondement» est en contraste avec l'édifice confié à la responsabilité de l'homme et dont l'apôtre avait mis tant de sagesse à poser la base. De son vivant même, cet édifice se lézardait et menaçait ruine. C'était déjà la même vérité que David proclamait quant à l'avenir de la maison d'Israël. «Si les fondements sont détruits», dit-il, «que fera le juste ?» La réponse est la même qu'ici : «L'Éternel est dans le palais de sa sainteté, l'Éternel a son trône dans les cieux ; ses yeux voient, ses paupières sondent les fils des hommes. L'Éternel sonde le juste et le méchant» (Ps. 11:3-5). Dieu distingue entre les justes et les méchants ; son oeil repose sur les premiers. «Sa face regarde l'homme droit» (v. 7). «Le Seigneur connaît ceux qui sont siens». Pas un ne sera perdu ; ses desseins sont garantis sûrement ; rien ne pourra les changer ni les altérer. Ce qui trouble notre vue c'est la profession chrétienne, donnant l'illusion de la vie, mais peut-elle troubler la vue de Celui qui sonde les coeurs et les reins ? Nous pouvons nous y laisser tromper, Dieu pas. Il sait même découvrir l'or parmi les scories ou le faire sortir dans son éclat en le mettant au creuset. Jamais ce que Dieu a fondé ne peut être

renversé ! Assurance heureuse pour nos âmes, quand, devant l'ébranlement graduel mais rapide de l'édifice, même un Timothée serait en danger de perdre courage et de se demander : Que restera-t-il, à la fin, de la maison de Dieu ? Ce qui restera, c'est tout ce que Dieu lui-même a fondé ! Lui ne change pas ; le palais de sa sainteté où il habite, ne peut être détruit. Ce fondement demeure, parce qu'étant divin il est immuable et que Celui qui l'a posé, Dieu, est immuable lui-même. Dieu a scellé ce fondement, personne ne pourra jamais l'ébranler. Sur ce sceau vous voyez d'un côté ce que Dieu est à l'égard des siens : Il les connaît car ils sont édifiés par Lui. Dans ce que les hommes ont bâti, *tout* peut être renversé ou brûlé ; mais ce que Dieu a bâti demeure. Ici nous nous trouvons donc à la fois devant l'Assemblée telle que Dieu la bâtit et devant l'Assemblée responsable et ébranlable en tant que confiée à l'homme. Combien il est important, en présence de la confusion que les hommes ont faite entre ces deux choses, d'en comprendre la différence et de s'attacher à ce que Dieu a établi, à ce que Dieu reconnaît, à ce qu'aucune force humaine ou satanique ne peut réussir à détruire !

Mais cela n'annule en rien la responsabilité de l'homme, ni de ceux qui ont été édifiés sur le fondement divin. Voici ce qu'on trouve au revers du sceau : «Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur». Les professants peuvent être de deux sortes. Ils peuvent appartenir au cortège des vierges sages ou à celui des vierges folles. Pour appartenir au Seigneur, la profession est aussi indispensable que la foi : «Si tu *confesses* de ta bouche Jésus comme Seigneur et que tu *croies* dans ton coeur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé». (Rom. 10:9). Mais, pour faire partie du solide fondement, cette profession doit avoir un caractère que la profession sans vie n'a jamais : *Se retirer du mal*, quand on prononce le nom du Seigneur comme lui appartenant, quand on déclare le reconnaître et porter son nom dans ce monde. Il y a une séparation qui distingue la profession vivante de la profession extérieure et vaine. Il faut SE RETIRER. Il n'est question en

cela, ni de ne pas tenir compte du mal, ni de l'excuser, et encore moins de le corriger. C'est ce dernier parti qu'adoptent des chrétiens, dépourvus d'une vraie conscience, qui restent liés aux doctrines corrompues de la chrétienté, sentant fort bien que c'est un terrain souillé, mais qui voudraient (du moins les plus consciencieux d'entre eux) garder au moins, comme Lot, quelque poussière de cette terre réprouvée à la semelle de leurs chaussures. Mais, se retirer de l'iniquité, c'est n'en rien emporter avec soi ; c'est la laisser entièrement derrière soi. Le cas d'Abram avec son père a montré que même les liens les plus approuvés sont une entrave, quand Dieu a dit : Retire-toi.

Le croyant a là un devoir *individuel* qui restera toujours tel. La responsabilité de la séparation de l'iniquité n'est pas collective ; chaque conscience individuelle doit être d'abord à l'oeuvre et c'est alors qu'un témoignage collectif peut se former. Mais, direz-vous, qu'est-ce donc que l'iniquité (*idakia*) dont il faut se retirer ? C'est tout ce qui s'écarte de la vérité (v. 18) et se met en contradiction avec le caractère de notre Dieu. La sainteté et la justice pratiques, consistent à n'avoir aucune communion avec ces choses. Au revers du sceau, la responsabilité chrétienne est donc laissée en son entier. Nous devons nous *retirer* de tout mal, mais en particulier dans ce passage, des fausses doctrines reçues dans la profession chrétienne, et qui caractérisent aujourd'hui la maison de Dieu, devenue une grande maison.

Au milieu de la confusion qui existe, le croyant est heureux de tout laisser entre les mains du Seigneur. Il n'a ni à s'angoisser, ni à vouloir modifier l'état de choses existant dans la chrétienté, car la ruine est irrémédiable, mais chacun est tenu individuellement de se retirer de l'iniquité. Seulement il faut prendre garde que l'on peut se retirer de deux manières ; soit de l'iniquité, soit du terrain de Dieu. La mondanité conduit à la seconde possibilité et cette séparation ne peut être que la non-séparation de l'iniquité, car à ceux-là, Dieu déclare : «Si quelqu'un se retire, mon âme ne prend pas plaisir en lui» (Hébr. 10:38).

Vers. 20-21. — *Or, dans une grande maison, il n'y a pas seulement des vases d'or et d'argent, mais aussi de bois et de terre ; et les uns à honneur, les autres à déshonneur. Si donc quelqu'un se purifie de ceux-ci, il sera un vase à honneur, sanctifié, utile au maître, préparé pour toute bonne oeuvre.*

L'apôtre ne se borne pas à engager ceux dont la profession se joint à la foi à marcher individuellement dans un chemin de séparation du mal ; il exhorte les croyants à se purifier des vases à déshonneur qui se trouvent, hélas ! dans la maison même où Dieu habite par son Esprit. Cette maison de Dieu, primitivement édifiée comme l'Assemblée du Dieu vivant, colonne et soutien de la vérité, était devenue dès lors une *grande maison*. Primitivement restreinte, elle ne contenait d'abord que des vases précieux, mais à mesure qu'elle s'agrandit elle contint côte à côte des vases d'or et d'argent, des vases de bois et de terre. Telle est actuellement la condition de la maison de Dieu : à côté de vases à honneur, elle en contient à déshonneur. Ce triste changement consiste avant tout en ce qu'elle s'est mise en opposition avec le caractère de Dieu qu'elle était appelée à maintenir ; c'est pourquoi il est tant insisté dans ces chapitres sur l'abandon de la vérité. En effet, dans les versets précédents, nous avons vu que ces vases à déshonneur sont avant tout de faux docteurs. *Chacun doit* se purifier de ceux-ci, car il s'agit en tout cela, et aussi au chap. 3:5, de l'activité individuelle et de la purification du croyant.

Remarquez que l'apôtre ne dit pas de se retirer de la maison, mais de l'iniquité ; qu'ensuite il ne dit pas de se purifier de la maison en en sortant, mais de se purifier des vases à déshonneur en n'ayant aucune communion avec eux. Ce n'est qu'en se séparant de ceux qui souillent la maison par un enseignement antiscripturaire, que nous serons approuvés de Dieu et capables de le servir. C'est ainsi que Paul agit à Éphèse en séparant les disciples (Actes 19:9). Cet acte de se purifier des vases à déshonneur rend ceux qui l'accomplissent capables d'être des

vases à honneur, car la valeur du vase aux yeux de Dieu consiste en ces deux choses : «se retirer» et «se purifier» pour Lui. En agissant ainsi on est un vase à honneur, sanctifié, mis à part pour Dieu ; utile au Maître, propre à son service, car c'est par la purification que doit commencer la carrière d'un serviteur utile ; préparé pour *toute* bonne oeuvre. En effet, le terrain où les bonnes oeuvres peuvent fleurir pour Dieu est un terrain de séparation. Ceci est de toute importance : il n'y a de puissance dans le service, il n'y a d'oeuvres agréées de Dieu, qu'en conséquence du fait que l'on se purifie en refusant toute communion avec les vases à déshonneur qui souillent la maison de Dieu.

Tout ce que nous venons de voir est la conséquence de la recommandation adressée à Timothée au v. 15. Il devait s'étudier à se présenter dans son ouvrage comme approuvé de Dieu et défenseur de la vérité. Ce que Dieu avait fondé demeurerait à toujours, mais aussi la responsabilité du serviteur demeurerait invariable ; il devait se purifier des mauvais ouvriers.

Vers. 22-23. — *Mais fuis les convoitises de la jeunesse, et poursuis la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur ; mais évite les questions folles et insensées, sachant qu'elles engendrent des contestations.*

Les choses énumérées plus haut ne suffisaient pas. Timothée devait exercer une surveillance rigoureuse sur toutes les tendances de son propre coeur. Il s'agit ici de les *fuir*. Le coeur des jeunes gens est enclin aux convoitises de leur âge ; mais ici l'apôtre parle, me semble-t-il, de cette partie de la famille de Dieu à laquelle appartenait Timothée et qui n'est ni les pères, ni les petits enfants, mais les jeunes gens appelés à entrer, avec la puissance de la parole de Dieu dans le combat contre Satan (1 Jean 2:14-17).

Or ce combat et cette victoire peuvent être compromis et même réduits à néant par les convoitises, appelées ici les convoitises de la jeunesse, qui nous ramènent au monde. Ce sont «la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie». Or le chrétien ne doit *fuir* le mal que pour être à même de *poursuivre* le bien. Quel beau tableau d'un croyant, en chemin pour atteindre à la stature de l'homme fait ! Ayant fui le mal qui le sollicite, il peut s'occuper tout entier à poursuivre des choses excellentes : la *justice pratique* qui renie le péché, la *foi* qui s'attache à la personne de Christ ; *l'amour* embrassant tous ceux qui sont nés de Dieu ; *la paix*, c'est-à-dire un coeur qui s'est approprié l'oeuvre de Christ de manière à n'avoir plus aucune question entre Dieu et lui, un coeur qui apporte la paix et la répand autour de lui.

Dans ce chemin le croyant ne se trouvera jamais seul ; il ne tardera pas à rencontrer, dans cette «grande maison» dont il n'est pas appelé à sortir, environné de vases à déshonneur dont il est appelé à se purifier — car le chrétien ne peut, en même temps, honorer le Seigneur dans sa marche et marcher avec ceux qui le déshonorent — il rencontrera, dis-je, des âmes qui poursuivent les mêmes objets que lui et avec lesquelles il pourra se réunir pour invoquer ensemble le Seigneur d'un coeur pur. Nous trouvons au Ps. 51, vers. 7 et 10, ce qu'est un coeur pur et comment un coeur le devient ; au Ps. 32, vers. 2, 5, ce qu'est une conscience pure et comment on l'acquiert. Or avec ceux qui n'invoquent pas le Seigneur par les lèvres d'une vaine profession, mais que leur foi met en rapport avec les réalités éternelles ; avec ceux qui ont le Seigneur seul et sa gloire pour but et pour motif, le croyant trouvera des bénédictions compensant toutes les souffrances que lui occasionnent les ruines dont il est témoin. Ses ressources seront tout aussi précieuses que si la ruine n'existait pas ; son témoignage, tout aussi agréable à Dieu qu'aux temps les plus bénis de l'Église. C'est pourquoi la Parole a soin de nous montrer à quels signes un chrétien fidèle peut être reconnu, dans un temps comme celui que nous traversons et que cette épître nous décrit : Là où

l'incrédulité et la corruption dominant, il se *sépare*. En rapport avec les individus, il se *purifie* ; avec les convoitises, il les fuit ; avec le bien, il le *poursuit* ; avec les croyants, il les *recherche*, se *joint à eux*, et rend *culte à Dieu avec eux*. Au commencement il n'était point besoin de recommander cela ; c'était ainsi que tous les croyants invoquaient ensemble le Seigneur. Maintenant tout était changé ; pour réaliser le culte, le croyant était obligé de se purifier des vases à déshonneur et de se retirer de l'iniquité.

Vers. 23-26. — *Mais évite les questions folles et insensées, sachant qu'elles engendrent des contestations. Et il ne faut pas que l'esclave du Seigneur conteste, mais qu'il soit doux envers tous, propre à enseigner, ayant du support ; enseignant avec douceur les opposants, attendant si Dieu, peut-être, ne leur donnera pas la repentance pour reconnaître la vérité, et s'ils ne se réveilleront pas du piège du diable, par qui ils ont été pris, pour faire Sa volonté.*

Au v. 16, Timothée devait éviter dans son ministère les discours vains et profanes qui caractérisent les temps de déclin dans la maison de Dieu, car c'est par eux que Satan réussit à renverser la foi. Nous trouvons ici un second danger par lequel l'Ennemi réussit à introduire le désordre dans la maison de Dieu. Ce n'est pas que Timothée risquât de s'y laisser entraîner lui-même, mais il devait éviter de se trouver sur leur chemin et d'avoir aucun contact avec ceux qui soulevaient des «questions folles et insensées», lesquelles n'étaient pas autre chose que le produit d'esprits adonnés à leur propre sens et suivant, dans leurs opinions, leur propre volonté, au lieu d'être soumis à celle de Dieu. De tels discours sont non seulement stériles, mais engendrent des contestations dans lesquelles le caractère de l'esclave de Dieu est compromis et c'est un des résultats auxquels tend l'effort de l'ennemi pour jeter du discrédit sur la vérité. Or l'esclave du Seigneur doit se garder de ce piège et il ne le pourra qu'en suivant journallement le modèle d'un vrai servi-

teur dont son Maître lui a donné l'exemple. Ce service se montre ici surtout dans *l'enseignement*, caractère spécial du don de Timothée. Sans ces traits moraux, l'enseignement ne sera d'aucun effet. Ils sont avant tout la douceur envers tous, même envers les opposants, vis-à-vis desquels il pourrait être tenté d'user de son autorité. Il faut en même temps que sa capacité d'enseigner s'affirme par son enseignement même, car l'Ennemi triompherait s'il réussissait à lui fermer la bouche. Il doit avoir du support. Un docteur selon Dieu sortirait facilement des bornes quand il se trouve devant une opposition qu'il sait injustifiée et contraire à la volonté de Dieu. Il doit encore profiter de l'opposition même pour redresser avec douceur les vues erronées des opposants. Quel beau tableau et qu'il est difficile de le réaliser quand on est appelé du Seigneur à l'enseignement de la Parole ! Mais, en suivant ce chemin, toute contestation pourra être évitée.

«Attendant..». Nous gâtons souvent notre oeuvre auprès des âmes, parce que, ayant la conscience que nous présentons la vérité, nous voulons les *obliger* à la recevoir, ce qui n'est en somme qu'un acte de propre volonté. Ces fonctions exigent beaucoup de patience, de dépendance. Il faut laisser Dieu agir. Nous ne savons ni si, ni quand (de là l'expression : «peut-être») il agira dans le coeur des adversaires pour y produire la repentance, car alors leur volonté soumise ne s'opposera plus à la vérité. Avec la repentance on se réveille, on ouvre les yeux pour voir le piège du diable dans lequel on était pris, et l'on rentre dans le chemin de Dieu et dans l'obéissance à Sa volonté. En 1 Tim. 3:7, le chrétien lui-même, s'il est nouveau converti, est en danger de tomber dans ce piège ; ici, il y est tombé et s'y est endormi de telle manière qu'il s'est opposé à la vérité et à la volonté de Dieu présentée par un de ses serviteurs.

CHAPITRE 3

Vers. 1-5. — *Or sache ceci, que dans les derniers jours il surviendra des temps fâcheux ; car les hommes seront égoïstes, avarés, vantards,*

hautains, outrageux, désobéissants à leurs parents, ingrats, sans piété, sans affection naturelle, implacables, calomniateurs, incontinentes, cruels, n'aimant pas le bien, traîtres, téméraires, enflés d'orgueil, amis des voluptés plutôt qu'amis de Dieu, ayant la forme de la piété, mais en ayant renié la puissance. Or détourne-toi de telles gens.

Comme Timothée avait été averti prophétiquement, dans la première épître (4:1), de l'apostasie des derniers temps, il l'est, prophétiquement aussi, dans ce chapitre, de la ruine morale qui caractérise les jours de la fin. Ces *temps fâcheux* ne sont pas encore le bouleversement et l'ébranlement final dont parlent les prophètes et qui précédera le règne de justice et de paix du Christ, mais *l'état moral* qu'auront à la fin ceux qui portent le nom de Christ et professent maintenant lui appartenir. Aujourd'hui nous devons, plus encore que Timothée, ne pas fermer les yeux sur le bouleversement moral qui se prépare, car des siècles ont passé dès lors. Si nous fermons les yeux nous sommes en danger de dire : Paix et sûreté, et de porter, comme Lot, ne fût-ce que dans une mesure, les conséquences de l'infidélité générale.

La profession du christianisme dégénérera de plus en plus, de manière à reproduire l'affreux tableau de *l'état moral* du paganisme d'autrefois d'où l'Assemblée chrétienne était sortie. (Voyez Rom. 1). N'est-il pas frappant que l'apôtre n'appelle pas les gens dont il parle : «la profession chrétienne», mais : «les hommes» ?

Chose terrible, quand c'est Dieu qui se met à dresser la liste de ce que contient le cœur de l'homme et de ce qui en sort ! Nous rencontrons fréquemment des listes diverses dans l'Écriture (voyez, par exemple, Matt. 15:19 ; Marc 7:21 ; Gal. 5:19 ; Col. 3:5-9 ; 1 Tim. 1:9 ; Tite 3:3), mais combien est-il comparativement rare d'en rencontrer quand il s'agit des manifestations de l'Esprit dans le cœur des chrétiens ! (voyez Gal. 5:22-23 ; Col. 3:12-15). Ici, nous avons surtout le pendant de Rom. 1:24-31, passage où la condition morale du paganisme est décrite de manière à faire rougir les plus endurcis. Mais dans notre passage où

l'apôtre décrit l'état des hommes professant le christianisme en des temps fâcheux, il se trouve, chose effrayante, que cet état est plutôt pire que l'état païen, et voici pourquoi : «Ils ont la forme de la piété, mais en ont renié la puissance». Ce terme : «forme» (*morphôsis*) ne se retrouve qu'en Rom. 2:20 où il est traduit par «formule». C'est plutôt «le *pouvoir formatif* de la piété». Ces gens possèdent la vérité, puissance par laquelle la piété est formée.

Quand la maison qui est l'assemblée du Dieu vivant est en ordre on y trouve un secret pour produire la piété (1 Tim. 3:15-16). Ce secret, c'est la connaissance de la vérité, de la vérité qui se trouve tout entière dans la révélation de la personne de Christ, et c'est la *puissance* de la piété. Or dans la grande maison ces personnes possèdent «la forme de la piété» ou plutôt sa formule. La vérité est dans leurs mains ; elles portent le nom de Christ. Qu'en font-elles ? Se servent-elles de cette connaissance pour vivre. dans la séparation du mal et rendre à Christ un témoignage fidèle ? Non seulement ces gens ignorent la puissance de la vérité, non seulement ils n'en font aucun usage, mais ils ont *renié sa puissance* ; ils nient qu'elle puisse produire la séparation du mal. Il en était de même, mais à un degré infiniment moindre, des païens en Rom. 1:18-20 ; ils possédaient *la vérité du Dieu créateur*, «tout en vivant dans l'iniquité». Mais ici, ce qui est bien pire, c'est que, dans le christianisme, ces hommes ont la formule par laquelle toute piété peut être produite. Dans la maison de Dieu le secret de la piété était professé, connu et réalisé ; ici, il est connu, ce secret qui se résume dans la révélation de la personne de Christ, et ces gens-là le renient, en ne lui accordant pas la puissance de produire la piété !

En reprenant toute cette liste qui n'a d'égale en nombre que celle de Rom. 1, on est frappé de l'aggravation produite par le fait que le christianisme, y étant connu et extérieurement pratiqué, laisse les âmes sans aucune excuse. En Rom. 1 les païens, avec leur conscience naturelle, connaissaient le bien et le mal. La juste sentence de Dieu ne leur

était donc pas étrangère : «ils savaient que ceux qui commettent de telles choses sont dignes de mort» et leurs propres lois témoignaient contre eux, puisqu'elles prononçaient un jugement, au moins partiel, sur ceux qui faisaient ces choses. Mais, dans notre passage, il y a bien plus pour condamner le professant du christianisme, que la voix de la conscience ; il y a la connaissance extérieure de tout ce que comportent des rapports établis par la grâce entre Dieu et l'homme ; il y a le mépris des rapports connus avec le Père et le Fils dont on porte le nom ; il y a l'abandon de toute pensée de maintenir ces relations par la condamnation du vieil homme et de ce qui provient de lui ; il y a une existence volontairement asservie à tous les éléments de la vieille nature pécheresse et s'y abandonnant, complètement indifférente au jugement de Dieu que ces hommes réaliseront quand il sera trop tard !

En considérant cette liste nous y trouvons un certain groupement des traits du professant, revenu à tout ce qui constitue le vieil homme, tandis que le chrétien le considère comme crucifié avec Christ. En premier lieu *l'égoïsme*, vice capital de l'homme naturel, qui, au lieu d'avoir trouvé, comme le chrétien, un centre en dehors de lui, se fait et s'est toujours fait *centre à lui-même*. De là sort l'avarice qui accumule des biens pour soi-même — la vanterie qui exalte le moi aux dépens des autres — l'orgueil qui s'élève au-dessus du prochain. De là l'insoumission et la désobéissance envers ceux que Dieu a établis pour être honorés, commandement auquel est adjointe la promesse pour en souligner l'importance ; l'ingratitude envers ceux auxquels nous devons un tribut de reconnaissance ; le mépris du maintien des relations de famille ; le rejet, enfin, des affections naturelles rencontrées même chez des brutes sans intelligence, mais absentes chez ces hommes. De là l'esprit de vengeance, poursuivant le prochain, sans tenir compte d'engagements par lesquels on devrait être lié ; la calomnie qu'on appelle à son aide pour ruiner plus complètement son prochain ; le refus d'exercer

aucune restriction sur ses passions. De là la cruauté qui bannit tout sentiment de compassion et aime, sans motif, à faire souffrir, produit de coeurs auxquels toute inclination vers le bien est étrangère. De là l'esprit de trahison se donnant des apparences d'aménité afin de tromper plus aisément la victime pour la livrer à ses ennemis ; la témérité n'ayant pour motif que l'orgueil d'affronter des dangers inutiles pour être exalté aux yeux des autres. De là enfin les voluptés s'emparant de tout l'être de celui qui s'y adonne et lui faisant abandonner même la faveur de Dieu afin de jouir momentanément des délices du péché. Tout se résume enfin, comme nous l'avons vu, dans cette chose affreuse : «la forme de la piété».

Timothée est exhorté à «se détourner de telles gens». Il n'y avait rien chez eux qui pût être une attraction pour le fidèle ; rien à quoi il pût s'associer pour plaire à Dieu ; rien non plus à améliorer dans leur condition morale ; le mal était définitif. Ces gens ne sont pas à moitié corrompus, mais chez eux tout est du vieil homme ; tout est déjà jugé et condamné sans retour. N'est-ce pas le christianisme renversé ? En 1:15, l'apôtre est *seul* ; tous l'abandonnent ; ici, Timothée *seul* doit se détourner d'eux tous. Mais, quoique seul, Dieu lui fait trouver des compagnons avec qui invoquer le Seigneur. Cela ne veut pas dire que le chrétien doive vivre en ermite dans la chrétienté professante, mais qu'il doit se tenir entièrement à part de ceux qui mettent de pareils principes en pratique et les enseignent.

Ayons cela nous-mêmes à coeur. Non pas, comme nous venons de le voir, que nous devions nous isoler au milieu d'une profession qui aboutit à l'apostasie finale. Non certes ; car nous trouverons jusqu'à la venue du Seigneur ceux qui l'invoquent d'un coeur pur ; mais, pour nous associer à ces derniers, ils nous faut avoir rompu avec une profession sans vie, avec l'esprit qui, de fait, renie la vérité chrétienne.

Vers. 6-7. — *Car d'entre eux sont ceux qui s'introduisent dans les maisons et qui mènent captives des femmelettes chargées de péché, entraînées par des convoitises diverses, qui apprennent toujours et qui ne peuvent jamais parvenir à la connaissance de la vérité.*

L'apôtre note ici une classe spéciale de professants dont il faut se détourner. Ce sont ceux qui exercent des fonctions ecclésiastiques dans cette maison corrompue. Leur immunité cléricale leur permet de s'introduire dans les maisons, de «changer la grâce de Dieu en dissolution» (Jude 4), de s'adresser, pour en faire leurs créatures, à des femmes sans caractère, sans développement moral, chargées de péché, et entraînées loin du chemin de Dieu par des convoitises diverses, dont ces gens se servent comme d'appât pour s'emparer d'elles. Nous voyons ici où l'état charnel et sans crainte de Dieu qui vient d'être décrit, conduit ceux qui en sont les représentants : à la *corruption morale*. C'est à elle qu'aboutit l'état du cœur qui croit pouvoir se passer de Dieu. L'apôtre ajoute à la description de ces femmes impures, qu'elles «apprennent toujours et ne peuvent jamais parvenir à la connaissance de la vérité». Ce qui est encore pire que la corruption, c'est de prétendre s'intéresser aux choses de Dieu et s'y faire instruire par de tels conducteurs ! Jamais la connaissance de la vérité ne peut sortir de cet enseignement suspect. L'âme reste stérile en apprenant toujours et il ne sort de tout cela que le néant ; la vérité reste entièrement cachée. Croyant apprendre quelque chose, ces femmes ignorent absolument leur état devant Dieu et courent, les yeux fermés, à l'abîme. Elles ignorent de même en quoi consiste la vie de Dieu. Elles ignorent enfin Dieu lui-même, tout en prétendant apprendre à le connaître.

Vers. 8-9. — *Or de la même manière dont Jannès et Jambres résistèrent à Moïse, ainsi aussi ceux-ci résistent à la vérité, hommes corrompus dans leur entendement, réprouvés quant à la foi : mais ils n'iront pas plus avant, car leur folie sera manifeste pour tous, comme a été celle de ceux-là aussi.*

La Parole, en décrivant ces hommes corrompus de la fin, ne se borne pas à nous présenter des docteurs se servant de leur enseignement pour favoriser la corruption morale chez le sexe féminin et satisfaire ainsi leurs propres passions charnelles ; il est une autre corruption qui les caractérise : ce sont des hommes corrompus dans leur *entendement*. Leur intelligence est pervertie ; ils ne sont pas seulement des docteurs immoraux, mais aussi des ennemis de la vérité, à laquelle ils résistent quand elle se présente devant eux pour être acceptée ; mais ils lui résistent en *la copiant*, ce qui est le comble de l'iniquité. Ils se posent en prophètes et en conducteurs comme Moïse, prétendant à la même puissance miraculeuse que lui, usant, pour se faire valoir, d'une puissance occulte de mensonge qui en impose aux personnes étrangères à la vie de Dieu. Ils se revêtent ainsi de la robe du prophète pour «résister à la vérité» et la rendre de nul effet sur les âmes. C'est, quant à l'enseignement, la seconde grande ruse de Satan dans cette épître. Au chap. 2:18, il s'agissait de doctrines qui renversaient la foi en dépouillant le chrétien du ciel et en le rabaissant à la jouissance perpétuelle de la vie terrestre. Ici nous rencontrons une opposition ouverte à la vérité, par l'assimilation de la puissance mensongère de Satan à la puissance de Dieu. L'adversaire imite la *forme extérieure* de la chose divine, tout en cachant sous des dehors mensongers un manque absolu de réalité. Dans l'oeuvre des magiciens la puissance manque complètement. C'est ainsi qu'ils peuvent changer leurs verges en serpents, mais celle de Moïse les engloutit ; c'est ainsi qu'ils changent l'eau en sang, et font monter des grenouilles sur le pays d'Égypte, sans avoir ensuite la puissance de les supprimer. En outre ils ne peuvent produire ni moustiques, ni mouches venimeuses. La moindre création les trouve absolument impuissants. Alors ils disent : «c'est le doigt de Dieu» (8:19) et toute leur action s'arrête. Ces hommes sont «réprouvés quant à la foi» ; il n'y a aucun espoir pour eux. Dieu les rejette ; ils sont perdus : corrompus de moeurs, corrompus d'entendement, adversaires de la vérité.

Mais, dit l'apôtre : «ils n'iront pas plus avant». C'est ce qui eut lieu pour les devins. Ils durent reconnaître le doigt de Dieu, mais trop tard, et comme leur folie fut manifeste pour tous, par leur incapacité à créer ou à faire cesser aucune plaie, il en sera de même de ces faux docteurs corrompus. Il arrivera un temps où leur imposture sera connue et manifeste aux yeux de tous.

Vers. 10-13. — *Mais toi, tu as pleinement compris ma doctrine, ma conduite, mon but constant, ma foi, mon support, mon amour, ma patience, mes persécutions, mes souffrances, telles qu'elles me sont arrivées à Antioche, à Iconium et à Lystre, quelles persécutions j'ai endurées ; — et le Seigneur m'a délivré de toutes. Et tous ceux aussi qui veulent vivre pieusement dans le christ Jésus seront persécutés, mais les hommes méchants et les imposteurs iront de mal en pis, séduisant et étant séduits.*

Après avoir fait ce sombre tableau du mal, l'apôtre s'adresse au fidèle Timothée. Mais toi, lui dit-il ; il répète ce mot trois fois (3:10, 14 ; 4:5). L'apôtre fait ainsi ressortir le contraste entre la part du vrai disciple et celle de ces réprouvés. Quelle heureuse condition que celle de ce fidèle témoin ! Dieu lui-même lui rend témoignage, par la bouche de l'apôtre, qu'il a pleinement compris ce qui lui a été enseigné et a suivi l'exemple donné par Paul. Nous voici de nouveau en présence d'une liste, liste d'une vie selon Dieu, d'un service et d'un témoignage qui Lui sont agréables. Nous parcourons la liste précédente pour nous en détourner avec horreur et celle-ci, pour l'imiter fidèlement : «Tu as *pleinement compris* !» (voyez 1 Tim. 4:6, où le même mot est traduit : *comprise*). Quel beau et encourageant témoignage rendu à Timothée ! Non seulement il avait *compris*, mais, tel est le sens : *pleinement compris et suivi* ce que l'apôtre avait enseigné, et la conduite de Paul en rapport avec son enseignement.

Et d'abord, quelle était sa *doctrine* ? Comme en Gal. 2:20, la fin du vieil homme et une vie nouvelle en Christ. C'est particulièrement de

cette doctrine qu'il parle ici, comme offrant le contraste le plus absolu avec tout ce qui précède dans ce chapitre. Aussi sa *conduite* en découlait entièrement. Il marchait dans le jugement complet du vieil homme et dans la puissance du nouvel homme. Son *but constant* était de vivre Christ et de l'atteindre, comme but céleste. Sa *foi* s'élevait au-dessus des difficultés, son *support* ou sa constance (Col. 1:11) les lui faisait traverser et endurer, son *amour* dominait tout le reste et l'étreignait dans le service de l'Évangile parce que c'était l'amour de Christ. — Mais il y avait encore autre chose, dont toute cette épître nous rend témoignage. L'apôtre avait traversé des *persécutions* et des *souffrances* de toute espèce et dans ces souffrances pour l'Évangile il avait montré la *patience* qui endure tout. À Antioche de Pisidie, lui et Barnabas avaient subi la persécution (Actes 13:50) : À Iconium, ils avaient manqué d'être lapidés, ayant Juifs et nations contre eux (Actes 14) ; à Lystre, Paul avait été positivement lapidé (Actes 14:19). Chose frappante ! À la fin de sa carrière il revoit ses premières étapes, tristes souvenirs pour d'autres, bienheureux souvenirs pour lui, parce que, dès les premiers pas de son ministère auprès des nations, il avait souffert pour Christ et n'avait jamais interrompu cette carrière, — mais, dit-il, «*le Seigneur m'a délivré de toutes*» ces épreuves. S'il ne lui avait jamais manqué au début, lui manquerait-il à la fin ? Telle était, par excellence, la ressource de l'apôtre. Dans ce mot *trionphant* se trouve le secret de sa force. Il n'attend rien de lui-même, rien des circonstances, rien des hommes. La Toute-Puissance du Seigneur, en grâce, lui suffit. Au reste, «tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le christ Jésus, seront persécutés».

La vraie piété, en contraste avec la forme de piété du vers. 5, s'attache au Seigneur Jésus qui en est le seul ressort et le seul objet. Or il est impossible que cette vraie piété évite le mépris et la haine du monde et nous pouvons souvent nous demander avec humiliation si c'est à cela que nous expose habituellement notre témoignage.

Les hommes décrits au commencement de ce chapitre : «les méchants et les imposteurs» iront de mal en pis. L'apôtre les a montrés comme séduisant les femmes, comme séduits eux-mêmes par elles, comme résistant au bien et croissant dans cette opposition mêlée de tromperies. Le mal croîtra de plus en plus dans ces deux sens, et cela à la veille même du jugement. Il en est de même au chap. 2:16 : les discours vains et profanes conduisent toujours plus avant dans l'impiété. Tel est le rôle que joue l'absence de piété dans toute la vie de l'homme ; on y progresse de plus en plus ; tandis que la vraie piété qui a trouvé son centre, son bonheur et sa joie dans le Seigneur, ne rencontre ici-bas que persécutions, mais reçoit ici-bas aussi cent fois autant que tout ce qu'elle a perdu pour Lui, et, dans le siècle qui vient, la vie éternelle (Marc 10:28-30).

Vers. 14-15. — *Mais toi, demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu, sachant de qui tu les as apprises, et que, dès l'enfance, tu connais les saintes lettres, qui peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est dans le christ Jésus.*

Au v. 10, Paul encourageait Timothée en lui exprimant sa satisfaction de voir qu'il avait compris et suivi exactement l'exemple que l'apôtre lui avait donné. Quelle joie et quelle consolation pour celui-ci de voir son cher enfant suivre le même chemin de fidélité, d'abnégation, de souffrances, de témoignage que son père dans la foi. Ici, au v. 14, l'apôtre exhorte Timothée à *demeurer* dans les choses qu'il a apprises, en opposition directe avec les méchants qui ne restent pas stationnaires, mais vont de mal en pis. Quand il s'agit de la vérité divine, il n'y a aucun développement à atteindre ; elle reste *immuable*. Nous pouvons y croître en connaissance, mais elle-même a son caractère absolu d'éternité ; il nous suffit d'y demeurer. C'est une position acquise. Ces choses, Timothée les avait jadis apprises devant plusieurs témoins et était capable de les présenter à d'autres. Il était en opposition absolue

avec ceux qui «apprennent toujours», car il avait été «pleinement convaincu» de ces choses. Il savait «de qui il les avait apprises». Ces mots sont de toute importance. Timothée les avait reçues directement de la bouche de l'apôtre inspiré. De même nous les recevons directement des écrits inspirés de ce même apôtre. Ce n'est pas que Dieu ne nous enseigne pas par ses serviteurs non inspirés, mais nous sommes tenus de contrôler leur enseignement par la Parole elle-même et, si nous ne le faisons pas, nous devenons facilement la proie de doctrines erronées que nous aurions évitées si, au lieu de mettre notre confiance dans l'homme qui nous les présente, nous les avions passées au crible de la Parole.

Mais Dieu n'avait pas seulement eu soin de mettre Timothée en rapport avec le porteur inspiré de sa parole ; il l'avait, dès l'enfance, nourri des «saintes lettres» (Jean 7:15). Ces saintes lettres sont tout le contenu de l'Ancien Testament. Comme cela nous est montré dans les Proverbes (4:1-9), il pouvait y puiser la sagesse à salut, c'est-à-dire être préservé, sauvé des innombrables pièges placés sur les pas du croyant, dans ces temps périlleux de la fin. Dans ce but il faut que les choses apprises dans la Parole aient été reçues par *la foi*. Christ est l'objet de la piété (v. 12) comme il est l'objet de la foi (v. 15). Ce dernier verset s'appuie sur l'Ancien Testament tel qu'un enfant peut le lire et affirme qu'il est suffisant pour rendre sage à salut celui qui entre en contact avec lui par la foi qui est dans le christ Jésus.

Vers. 16-17. — *Toute Écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre.*

Mais, s'il y a ces moyens employés et ordonnés de Dieu, tels que l'éducation chrétienne, le contact avec les serviteurs de Dieu, la connaissance des saintes lettres, c'est-à-dire de la Bible, pour préparer dès l'enfance l'homme de Dieu à son service, la ressource suprême pour

toute sa vie et toujours plus urgente, à mesure que se dessine davantage la décadence et la ruine, c'est l'Écriture, toute l'Écriture. Timothée avait saisi par la foi la vérité qui a Christ pour objet. Les Écritures qui contiennent cette vérité pouvaient lui fournir tous les éléments de son ministère en le rendant accompli pour toute bonne oeuvre.

Notez que le terme employé ici n'est pas «la Parole», mais *l'Écriture*. Cette remarque réduit à néant la subtilité rationaliste, que la Parole est contenue dans les Écritures, et que c'est la Parole et non pas l'Écriture qui est inspirée. Or, dans la Parole elle-même ce terme l'Écriture ou les Écritures a la même portée, la même valeur, le même sens, la même puissance, la même inspiration divine que cet autre terme : la Parole, ou la parole de Dieu. Citons Rom. 3:10 ; 4:3 ; 10:11 ; Luc 24:27, 45, 46 ; Jean 5:47 ; 6:45 ; 10:35 ; enfin 2 Pierre 3:16. Ce dernier passage, comme celui que nous considérons en ce moment, envisage spécialement les Écritures au point de vue de la pleine révélation du *Nouveau Testament*. Paul lui-même qualifie ses propres écrits *d'écrits prophétiques* (Rom. 16:26).

Au v. 16, l'apôtre commence donc par établir l'inspiration divine de *toute Écriture* (*), et nous avons vu ce que la Parole elle-même entend par ce mot. L'apôtre ne nous présente pas ici le rôle de l'Écriture inspirée pour apporter la lumière divine dans l'âme, pour convaincre de péché, pour faire connaître le salut à des pécheurs perdus ; — il fait ressortir la *Ressource suprême* et absolue que l'Écriture offre à «l'homme de Dieu» — en un temps où l'Assemblée, maison de Dieu, est en ruine — pour être parfaitement accompli, en sorte qu'il glorifie Dieu dans toute sa marche.

(*) Nous ne tenons aucun compte de l'effort des rationalistes pour prouver que ce passage qui les condamne d'une manière si absolue ne signifie pas que toute l'Écriture soit inspirée parce que le mot «est» manque dans le premier membre de la phrase et qu'il faut traduire «Toute écriture inspirée de Dieu est utile». Or il n'y a pas plus de «est» dans le second membre de la phrase que dans le premier.

Détaillons maintenant ce qui nous est présenté dans ce passage. D'abord il n'y a pas une seule partie de l'Écriture (*toute*) qui ne soit utile. Ensuite elle est utile pour quoi ? 1° Pour *enseigner*, c'est-à-dire pour établir la doctrine dans l'esprit de celui qui est mis en rapport avec la Parole. 2° Pour *convaincre*, c'est-à-dire pour parler à la conscience et l'atteindre, en sorte que le croyant ait une base ferme pour ses rapports avec Dieu. 3° Pour *corriger* : l'Écriture exerce une discipline éducatrice comme cela nous est montré d'une manière si frappante dans les Proverbes. 4° Pour *instruire dans la justice*. Nous retrouvons ici de nouveau le grand sujet des Proverbes. Il s'agit de nous faire connaître et suivre un chemin dont le péché soit exclu, une marche à l'abri de chutes, et caractérisée par la justice pratique ici-bas.

Dans le dernier verset nous trouvons les conséquences de l'enseignement des Écritures pour l'homme de Dieu, c'est-à-dire pour le croyant appelé à représenter Dieu dans ce monde (*). Ces conséquences sont qu'il sera «accompli et entièrement accompli (ou formé) pour toute bonne oeuvre». Avant de les appliquer aux autres, l'homme de Dieu commence par s'appliquer à lui-même les enseignements de la Parole ; or c'est une vérité capitale pour l'exercice de son ministère. Sans cette application individuelle aucun effet ne peut être produit. La Parole nous forme pour que nous soyons le modèle et la présentation vivante (1 Tim. 1:16) de ses résultats, quand nous sommes appelés à en exercer le ministère.

(*) Voyez : Étude sur 1 Timothée, chap. 6:11.

Telle est la *suprême ressource* en des temps fâcheux, et remarquons-le bien, c'est avec elle que proprement cette épître se termine. Le dernier chapitre développera encore les formes du mal chez ceux qui auraient dû assister l'apôtre, les exhortations à Timothée de se maintenir comme témoin fidèle, la manière dont l'apôtre envisage la fin de son propre témoignage, mais il ne nous parle plus de Ressources depuis qu'il a établi la *Ressource suprême* dans les versets 16 à 17 de ce chapitre.

CHAPITRE 4

Vers. 1-2. — *Je t'en adjure devant Dieu et le christ Jésus, qui va juger vivants et morts, et par son apparition et par son règne : prêche la Parole, insiste en temps et hors de temps, convaincs, reprends, exhorte, avec toute longanimité et doctrine.*

Cette adjuration nous montre combien le sujet dont il va être question importe au coeur de l'apôtre. C'est la partie culminante des exhortations adressées à Timothée ; aucune n'est aussi imposante que celle-ci. L'adjuration est faite en présence de Dieu et de Jésus Christ et contient la pensée de l'immense solennité de cette présence. Le Seigneur nous est présenté ici sous deux aspects

1° *Comme Juge*, il va juger vivants et morts. Ce jugement prochain est la raison *urgente* de l'adjuration. En effet, dès la formation de l'Église, le Seigneur a commandé à ses disciples de «prêcher au peuple et d'attester que c'est Lui qui est établi de Dieu juge des vivants et des morts» (Actes 10:42).

2° *Comme dispensateur des récompenses* à ses serviteurs, l'apôtre nous le montre ici (il y reviendra plus tard au v. 8) lors de Son apparition et de Son règne. C'est surtout la récompense de ses serviteurs à son *apparition*, qui occupe ici la pensée de Paul. Quand il *régnera*, tous ses ennemis auront été mis sous ses pieds et il ne sera plus nécessaire de tenir ferme pour l'Évangile, la victoire ayant été remportée par Christ sur tout ce qui s'est opposé à ses desseins de grâce (1 Cor. 15:25).

À quoi Timothée est-il adjuré ? Tandis que, au chap. 3:14 il était exhorté à demeurer dans les choses qu'il avait apprises, il est adjuré ici à les *prêcher*, à les annoncer au-dehors. Timothée avait commencé par recevoir ces vérités pour lui-même et, d'une manière générale, toute la Parole inspirée de Dieu. Maintenant, le vase étant rempli, et c'est pour cela qu'il l'avait été, il devait se vider au profit des autres. Le temps pressait, la venue du Seigneur était proche. Il fallait *insister, même hors de*

temps, sans attendre, comme en Éph. 5:16 et Col. 4:5, l'occasion, pour la saisir. Il fallait *convaincre* (1 Tim. 5:20), atteindre la conscience, provoquer la repentance chez ceux qui, jusqu'ici, avaient été indifférents. Il fallait *reprendre* ceux qui s'étaient laissés entraîner dans le courant du monde. Il fallait *exhorter* ceux qui perdaient courage ou devenaient timides en présence du débordement du mal. Ce travail exigeait toute *longanimité*, de la patience, de la douceur en même temps que de la fermeté, seul moyen de convaincre sans soulever de l'opposition. Timothée devait en outre s'appuyer exclusivement sur la *doctrine*, contenue dans cette Écriture inspirée dont l'apôtre venait de parler.

Vers. 3-4. — *Car il y aura un temps où ils ne supporteront pas le sain enseignement ; mais, ayant des oreilles qui leur démangent, ils s'amasseront des docteurs selon leurs propres convoitises, et ils détourneront leurs oreilles de la vérité et se tourneront vers les fables.*

L'heure était solennelle, le temps pressait, car un temps allait venir où les âmes ne supporteraient pas le sain enseignement de la parole de Dieu (voyez 1:13) ; où toute prédication serait vaine et de nul effet. Ces gens s'amasseraient des docteurs selon leurs propres convoitises et courraient après les imaginations de leurs coeurs. Au chap. 2:18, c'étaient les faux docteurs qui les entraînaient vers leurs erreurs mortelles ; ici, ce sont eux-mêmes qui, faisant un pas de plus dans le mal, veulent ces docteurs, les choisissent, se les établissent comme conducteurs, afin qu'ils répondent, en les encourageant et en les approuvant, aux convoitises de leurs propres coeurs. La conséquence était que leurs oreilles ne pourraient plus supporter la *vérité*, celle-ci n'ayant désormais aucun goût, aucun sel pour eux, et qu'ils se tourneraient vers des *fables* d'invention humaine (car il faut bien croire à quelque chose), lesquelles remplaceraient l'Écriture. Pourrions-nous nous cacher qu'aujourd'hui ce temps-là n'est plus à venir, mais est *venu* ?

Vers. 5. — *Mais toi, sois sobre en toutes choses, endure les souffrances, fais l'oeuvre d'un évangéliste, accomplis pleinement ton service.*

En contraste avec ces gens, Timothée avait à déployer tous les caractères d'un vrai témoin, d'où les mots : «Mais toi», que nous avons déjà rencontrés avec la même intention au chap. 3:10 et 14.

«Sois sobre en toutes choses». Son caractère devait être complètement opposé à ceux qui, sous l'influence des faux docteurs qu'ils s'étaient choisis, s'enivraient des doctrines fatales qui leur étaient servies. Nourri de la Parole, Timothée pouvait garder son coeur et ses pensées éloignés de tous les principes par lesquels le monde enivre les âmes.

«Endure les souffrances». Cette épître nous a déjà montré maintes fois que telle est la part d'un chrétien fidèle, en un temps où la maison de Dieu est devenue une grande maison, contenant les éléments les plus disparates. Les dangers des enfants de Dieu au milieu de cet état de choses, l'indifférence croissante à la vérité, la défection de ceux sur la fidélité desquels on avait cru pouvoir compter, les calomnies destinées à ruiner moralement les vrais témoins, les assauts contre la parole de Dieu, l'état des assemblées entraînées dans le courant du monde, étaient autant de causes de souffrance pour l'apôtre et devraient l'être pour nous que la fin des siècles a atteints. Timothée est exhorté à endurer ces souffrances. Le Seigneur ne l'avait-il pas fait et l'apôtre n'avait-il pas fidèlement suivi ce divin modèle ? (1:8, 12 ; 2:2, 9, 12 ; 3:11 ; 4:5).

«Fais l'oeuvre d'un évangéliste». Nous ne devons pas en conclure que ce ne fût pas proprement le don de Timothée, mais l'évangélisation devait être mentionnée, parce que la fonction assignée à Timothée était la conduite de la maison de Dieu et cette seconde épître nous montre que la grâce l'avait placé là comme témoin d'un chemin selon Dieu au milieu de la ruine. Or l'état de cette maison exigeait que la prédication revêtît le caractère de l'évangélisation. Il y avait dans ce milieu un grand nombre d'âmes, aujourd'hui la plupart, entièrement étrangères à la grâce et qui devaient être amenées à Christ par l'Évangile. C'était là qu'il

fallait convaincre ceux qui ne tenaient au christianisme que par une profession sans vie.

«Accomplis pleinement ton service». Nous allons voir (v. 7) que l'apôtre l'avait accompli ; il désirait que son enfant dans la foi fit de même. Ne devons-nous pas aussi prendre à coeur cette exhortation, nous qui sommes si près du temps où il ne sera plus possible à ces professants de revenir en arrière, car un aveuglement judiciaire les empêchera de prévoir la ruine subite qui viendra sur eux. En ce temps-là, il sera dit : «Que celui qui est injuste commette encore l'injustice !» (Apoc. 22:11).

Vers. 6-8. — *Car, pour moi, je sers déjà de libation, et le temps de mon départ est arrivé ; j'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi : désormais m'est réservée la couronne de justice, que le Seigneur juste juge me donnera dans ce jour-là, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition.*

Au moment de son départ, l'apôtre passe en revue toute sa carrière. Il la résume en trois points : 1° «J'ai combattu le bon combat». Il ne s'agit pas ici de la victoire remportée sur l'Ennemi comme cela a lieu en Éph. 6 et en tant d'autres passages, mais du combat où l'on est donné en spectacle, les anges et les hommes en étant spectateurs. C'est le «combat dans la lice» du chap. 2:5 ; le bon combat de la foi et pour la foi, dont il est question en 1 Tim. 1:18 ; 6:12 ; Jude 3 ; 1 Cor. 9:25. En effet, il s'agissait de démontrer à tous les yeux ce que c'est que la foi qui nous amène à la victoire finale sur le monde, en surmontant tous les obstacles. C'est le même combat dont il est parlé en Phil. 1:16, 30, la défense de l'Évangile que les Philippiens avaient soutenue.

2° «J'ai achevé la course». Notre course a une grande nuée de témoins ; ils nous entourent et l'ont eux-mêmes achevée (Héb. 12:1). C'était ce que l'apôtre désirait pour lui-même en parlant aux anciens d'Éphèse (Actes 20:24) et ce qu'il réalise ici. Il était arrivé au bout de la

carrière touchant déjà (comme il est dit en 1 Tim. 6:12) de la main la vie éternelle.

3° «J'ai gardé la foi» ; c'était le bon dépôt qui avait été confié à Timothée (1 Tim. 6:20), que l'apôtre l'exhorte à garder et dont il pouvait dire que lui-même l'avait gardé. «La foi» est l'ensemble des vérités béniées confiées au fidèle et dont aucune ne devait être abandonnée ni négligée. Combien il est important aujourd'hui de «garder la foi» !

Ainsi toute la vie chrétienne, dont les jeux olympiques étaient le symbole, la lutte pour la foi, la course de la foi, la défense de la foi, voilà ce que l'apôtre avait accompli fidèlement jusqu'au bout de sa carrière.

Tout cela étant achevé, il y avait encore devant lui la couronne de justice, réservée à tous ceux qui, comme lui, auront gardé la foi. Cette couronne est incorruptible (1 Cor. 9:24-26). C'est le juste juge, c'est-à-dire Celui dont la justice est le caractère, qui la donne. Il présidera à la solennité et distribuera les récompenses «dans ce jour-là», jour de l'apparition du Seigneur que l'apôtre attendait (2 Tim. 1:12, 18 ; 2 Thess. 1:10). La venue (Parousie) du Seigneur en pure grâce pour enlever les siens ne manifestera pas la fidélité des serviteurs ; c'est à Son apparition que ce qu'ils auront fait et souffert pour Lui sera mis en pleine lumière et récompensé. Alors l'apôtre ne sera pas seul. Tous ceux qui désirent être approuvés de Lui, après la victoire remportée, tous ceux qui ne craignent pas d'affronter les difficultés, pourvu qu'à la distribution des prix le Seigneur leur exprime sa satisfaction, tous ceux-là aiment Son apparition. Cependant, pour eux, le but du combat et le motif de la course n'est pas la récompense, mais la gloire et la satisfaction de Celui qui a ordonné ce spectacle et le préside.

C'est ici que se termine le sujet capital de cette épître que l'on pourrait intituler ainsi : Les diverses responsabilités et les ressources du fidèle au milieu des ruines de la chrétienté professante.

Vers. 9-13. — *Empresse-toi de venir bientôt auprès de moi, car Démas m'a abandonné, ayant aimé le présent siècle ; et il s'en est allé à Thessalonique, Crescens en Galatie, Tite en Dalmatie ; Luc seul est avec moi. Prends Marc et amène-le avec toi, car il m'est utile pour le service. Or j'ai envoyé Tychique à Éphèse. Quand tu viendras, apporte le manteau que j'ai laissé en Troade chez Carpus, et les livres, spécialement les parchemins.*

Nous revenons maintenant aux circonstances de l'apôtre qui nous représentent clairement la dernière phase de l'Église responsable, montrée en abrégé et vue par anticipation, et comme prophétiquement, dans les derniers événements de la vie de Paul.

Si tous ceux qui étaient en Asie s'étaient détournés de lui au moment de sa capture et de son second emprisonnement, combien il lui était plus douloureux encore de voir un Démas, son collaborateur dans l'oeuvre (Col. 4:14 ; Philém. 24). associé jusque-là avec Luc qui maintenant reste seul compagnon de l'apôtre, de voir, dis-je, Démas l'abandonner. Hélas ! la cause de cet abandon nous est donnée : Démas avait aimé le présent siècle. Peut-être ambitionnait-il dans le monde quelque position que ses relations avec Paul auraient pu compromettre. Nous ne le savons pas, mais ce qui est certain, c'est qu'en abandonnant l'apôtre il était en contradiction absolue avec le but de l'oeuvre de Christ pour les siens. (Gal. 1:4). Démas avait quitté Rome dans ce dernier emprisonnement de Paul et s'en était allé à Thessalonique. La persécution mentionnée en 2 Thessaloniens avait sans doute cessé alors. Quels étaient les motifs de Crescens et de Tite ? Une chose semble certaine, c'est que l'apôtre ne les avait pas envoyés comme Tychique (v. 12). Ces motifs nous sont inconnus. Peut-être étaient-ils en rapport avec l'oeuvre du Seigneur. C'est ce qu'on peut inférer du silence de Paul ; mais, pour nous, une sérieuse leçon s'en dégage. Nous pouvons avoir plus d'un motif sérieux qui nous sollicite quant à notre activité chré-

tienne. Défions-nous du motif qui nous fait éviter un danger et des difficultés quand il s'agit de l'oeuvre. N'était-il pas de première nécessité, et comme un motif primant tous les autres, de se tenir aux côtés de l'apôtre devant le tribunal ? N'en était-il pas de même pour les disciples lors du jugement de leur Seigneur ? On peut avoir des motifs très plausibles d'activité dans l'oeuvre et cependant n'être pas à la hauteur d'un réel dévouement pour Christ. L'attitude de Marie qui ne la mettait aucunement en relief n'était-elle pas mille fois supérieure à celle de Marthe, et cependant, qui aurait pu dire que Marthe ne devait pas servir ? «Luc seul est avec moi». Depuis le jour où il avait associé son sort à celui de l'apôtre (Actes 16:10), Luc semble ne plus l'avoir quitté ; service désintéressé, prouvé par le fait que Luc ne parle jamais de lui-même, tandis que c'est l'apôtre qui parle de lui (Col. 4:14 ; Philém. 24). Combien la défection de Démas dut être douloureuse à Luc lui-même ! Mais de quel honneur la fidélité de ce dernier ne fut-elle pas récompensée quand, à lui qui n'était pas apôtre, fut confiée la rédaction inspirée de deux des livres principaux du Nouveau Testament ! «Prends Marc et amène-le avec toi, car il m'est utile pour le service». Touchante recommandation ! C'est Marc, autrefois entraîné loin de l'apôtre par Barnabas, qui est de nouveau ramené par l'apôtre lui-même. Le voilà réhabilité et restauré, retrouvant publiquement la communion avec Paul et par conséquent avec le Seigneur. (voyez Actes 15:35-38). Mais déjà les Colossiens avaient précédemment reçu des ordres à son sujet qui le réhabilitaient auprès de l'Assemblée (Col. 4:10). Ce fait aussi nous donne une instruction très utile. Un acte, jugé de tous, et jetant un jour défavorable sur un frère (nous ne parlons pas, cela va sans dire, d'un cas de retranchement) ne doit pas amener un jugement durable sur son caractère. Paul nous en fournit la preuve dans la manière dont il apprécie Marc. Son aptitude au service n'avait pas été mise en question par le fait que ce service avait été, pour ainsi dire, dévoyé.

Il y avait néanmoins des départs qui ne pouvaient encourir aucune désapprobation : celui de Tychique, par exemple. Si l'apôtre l'avait *envoyé* à Éphèse, c'était pour les besoins d'un service approuvé du Seigneur. Tychique entre en scène après le tumulte d'Éphèse (Actes 20:4). Il est de la province d'Asie, frère bien-aimé, fidèle serviteur, envoyé par l'apôtre pour reconforter l'assemblée d'Éphèse où Paul avait tant souffert (Éph. 6:21-22) ; envoyé de même auprès des Colossiens (Col. 4:7-9) pour consoler leurs coeurs ; toujours envoyé par l'apôtre en Tite 3:12. Tychique était donc un frère particulièrement doué pour porter de fidèles messages, pour encourager, pour affermir. Nous pourrions l'appeler *le consolateur* des assemblées. Précieuse fonction, surtout dans un temps de déclin !

Comme dans toutes les autres «Écritures», l'apôtre était inspiré, ne fût-ce que pour parler de son manteau, des livres, des parchemins. Cette simplicité est très remarquable dans un pareil écrit. Comme son Maître, l'apôtre ne planait pas au-dessus des têtes des hommes. Il partageait les mêmes circonstances ; il avait besoin de se garantir du froid, ce qui, en passant, nous initie à la rigueur de sa seconde captivité ; il lui fallait un matériel durable pour écrire ; «les livres» étaient des portions de la Parole (Dan. 9:2). Les circonstances de sa vie de chaque jour étaient ainsi amenées, conduites ou supprimées sous la direction du Saint Esprit.

Vers. 14-18. — *Alexandre, l'ouvrier en cuivre, a montré envers moi beaucoup de méchanceté ; le Seigneur lui rendra selon ses œuvres. Garde-toi aussi de lui, car il s'est fort opposé à nos paroles. Dans ma première défense, personne n'a été avec moi, mais tous m'ont abandonné : que cela ne leur soit pas imputé. Mais le Seigneur s'est tenu près de moi et m'a fortifié, afin que par moi la prédication fût pleinement accomplie et que toutes les nations l'entendissent ; et j'ai été délivré de la gueule du lion. Le Seigneur me délivrera de toute mauvaise œuvre, et*

me conservera pour son royaume céleste. À lui la gloire, aux siècles des siècles ! Amen.

Il est possible, mais nullement prouvé, que cet Alexandre, l'ouvrier en cuivre, soit celui qui est mentionné en 1 Tim. 1:20 comme associé à Hyménée pour avoir prononcé des blasphèmes. On pourrait avoir quelque raison de le penser, parce que sa grande méchanceté envers l'apôtre pourrait provenir de ce que celui-ci l'avait livré à Satan, enfin à cause de la sentence finale, prononcée sans appel, et terrible dans la bouche d'un apôtre : «Le Seigneur lui rendra selon ses oeuvres». Cette sentence s'expliquerait du fait que cet homme ne s'était pas repenti. Timothée est aussi exhorté à se garder de lui parce qu'il s'est fort opposé aux paroles de Paul. Or ces paroles étaient la parole de la prédication dont l'apôtre dit qu'elle est véritablement la parole de Dieu (1 Thess. 2:13). Si ces deux Alexandre sont un seul personnage cela donnerait à ce passage une solennité particulière. D'autres font avec moins de raison de cet Alexandre celui d'Actes 19:33.

Paul, libéré d'abord de sa première captivité, puis repris, reconduit à Rome et emprisonné, avait comparu devant le tribunal pour une première défense où personne ne s'était tenu à son côté, où *tous* l'avaient abandonné. N'en avait-il pas été de même pour son Seigneur et Maître ? (Matt. 26:56 ; Marc 14:50). Et quel contraste avec le commencement de la carrière de Celui-ci, où ses disciples avaient tout quitté pour le suivre ! (Luc 5:11).

L'abandon où l'apôtre était laissé peut, à bon droit, fendre le coeur, mais je me demande si celui du Seigneur nous affecte de la même manière. Tel sera le cas si nous réalisons la perfection de son humanité, de sa sainteté et de son amour divin. Quant à Paul, si semblable à son Sauveur, personne ne s'était tenu près de lui pour plaider en sa faveur, pour se porter garant de son caractère, de ses intentions, de sa conduite. Mais quel contraste entre ce qu'il demande pour ses frères, si lâches dans leur conduite, et ce qu'il a proféré contre Alexandre ! «Que cela,

dit-il, ne leur soit *pas imputé* !» Il intercède pour eux, comme fit le Seigneur pour le peuple, comme fit Étienne pour ceux qui le lapidaient. N'est-ce pas le triomphe de la grâce ?

Dans cette première défense, néanmoins, Paul n'était pas seul. «Le Seigneur», dit-il, «s'est tenu près de moi et m'a fortifié». Si son coeur souffrait de cet abandon, sa force allait en augmentant, parce que le Seigneur, source de toute miséricorde et de toute force, était avec lui. «Bienheureux l'homme dont la force est en toi... il marche de force en force» (Ps. 84). Le Seigneur accomplissait ses desseins de grâce jusqu'au bout et honorait son apôtre en faisant de lui l'agent de ces desseins. «La prédication était pleinement accomplie» par lui. Il était en exemple à son cher Timothée, auquel il avait dit : «Accomplis pleinement ton service» (v. 5). Il ne restait désormais plus rien à ajouter à sa prédication. D'autres la reprendraient par milliers, après l'apôtre, mais il n'y avait plus de sujet *nouveau* à présenter ; tout cela avait été fait par l'apôtre ; en sorte que tout ce qu'on chercherait à y ajouter plus tard, non seulement n'avait aucune valeur, mais était en pure et simple opposition avec la pensée de Dieu (*). Il fallait en outre, comme le Seigneur l'avait dit à son cher serviteur, que toutes les nations entendissent la prédication de l'Évangile (Actes 26:17-18).

L'apôtre ajoute : «J'ai été délivré de la gueule du lion». Le lion rugissant qui rôdait autour de lui fut cette fois réduit au silence, pour revenir bientôt accomplir son oeuvre meurtrière sur le corps de l'apôtre bien-aimé, qui suivait ainsi jusqu'au bout les traces de son Maître (Ps. 22:21) ; mais Satan ne put empêcher, non, pas même un seul instant, que la prédication fût pleinement accomplie.

(*) Il va sans dire que nous ne faisons pas allusion ici aux écrits composant «l'Écriture» dont la liste n'était pas close lors de la seconde épître à Timothée.

Ce retour de l'Ennemi dont la Parole ne nous entretient pas, sauf pour nous dire que le temps du départ était arrivé pour Paul, n'avait aucune influence sur la confiance et sur la joie triomphante de l'apôtre.

Il savait que si le Seigneur ne le délivrait pas du martyre, il le délivrerait, jusqu'au bout, «de toute mauvaise oeuvre» et le conserverait pour son royaume céleste. Ainsi son activité pourrait glorifier Dieu jusqu'au dernier moment et s'il était retranché de ce monde, c'était pour jouir éternellement du royaume céleste que le Seigneur établirait à son apparition avec tous les saints. «À Lui soit la gloire aux siècles des siècles. Amen !» dit l'apôtre en pensant à la gloire future de Christ pour le royaume duquel il sera *conservé*.

V. 19-22. — *Salue Prisca et Aquilas et la maison d'Onésiphore. Éraste est demeuré à Corinthe, et j'ai laissé Trophyme malade à Milet. Empresse-toi de venir avant l'hiver. Eubulus et Pudens, et Linus et Claudia, et tous les frères, te saluent. Le Seigneur Jésus Christ soit avec ton esprit. Que la grâce soit avec vous !*

Timothée devait saluer Prisca et Aquilas. Ces chers compagnons de l'apôtre étaient retournés à Éphèse où Timothée pouvait les voir, quelque nouvel édit les ayant chassés de Rome (Actes 18:1-3, 26 ; 1 Cor. 16:19 ; Rom. 16:3 ; 2 Tim. 4:19). Il semblerait qu'Onésiphore n'était pas rentré dans sa famille. Éraste, quand Paul fut de nouveau saisi, était resté à Corinthe, ce qui n'implique pas un blâme. Paul avait laissé Trophyme (Actes 20:4 ; 21:29) malade à Milet, ce qui prouve que 2 Timothée a été écrit après la première et lors d'une seconde captivité de Paul. Ce fait montre encore que la puissance miraculeuse des apôtres était exercée au service du Seigneur et non pour leurs intérêts particuliers. La recommandation de venir avant l'hiver est touchante et fait penser au manteau laissé en Troade. — Eubulus, Pudens, Linus, Claudia, ne sont pas nommés autre part dans la Parole. Tout ce qui a été dit sur leur compte par les commentateurs ne mérite aucune créance.

Commentaires de J.N. Darby

1234

Introduction

La seconde épître à Timothée a un caractère tout particulier : elle est l'expression du coeur de celui qui, en dehors de la Palestine, avait fondé et bâti l'Assemblée de Dieu sur la terre, et qui en voyait la décadence, ainsi que l'abandon qu'elle avait fait des principes sur lesquels Lui-même l'avait fondée. Dieu reste fidèle ; son fondement demeure sûr et inébranlable, mais l'oeuvre confiée aux mains des hommes s'affaiblissait et se perdait déjà. La conscience de cet état de choses, qui, du reste, se trahit dans la manière dont l'apôtre lui-même était abandonné, opprimait le coeur de celui-ci, et il épanche ce coeur dans le sein de son fidèle Timothée. L'Esprit nous instruit, par ce moyen, quant à cette solennelle vérité, que l'Église n'a pas gardé son premier état, et fait connaître les moyens de sûreté à ceux qui cherchent Dieu et qui désirent lui plaire au milieu d'un pareil état de choses.

L'apôtre Jean donne l'histoire de la décadence et du jugement de l'Assemblée ici-bas, et ensuite celle du monde : il nous montre une vie qui, en dehors de toute question quant à l'état de l'Assemblée, demeure toujours la même, et nous rend capables de jouir de Dieu, étant semblables à Lui dans sa nature et dans son caractère.

Comme témoin, Jean doit demeurer jusqu'à ce que le Seigneur vienne ; mais Paul voit, pour lui-même, la ruine de ce qu'il avait bâti et soigné si fidèlement. Il s'était dépensé pour l'Assemblée en accomplissant ce qui restait à souffrir des afflictions du Christ ; et il devait voir ce qu'il avait tant aimé, ce qu'il avait soigné comme une mère chérit son nourrisson, ce qu'il avait planté comme la plante de Dieu sur la terre,

s'affaiblir quant à son état et à son témoignage dans le monde, s'éloigner de la source de la force, et se corrompre. Douleuruse expérience, mais qui est celle du serviteur de Dieu dans tous les siècles et dans toutes les économies. Le serviteur de Dieu voit bien la puissance de Dieu agir pour planter le témoignage sur la terre, mais il voit les hommes manquer bientôt à ce témoignage ; il voit la maison qui forme la demeure du Saint Esprit se lézarder et se dégrader ; néanmoins — et nous aimons à le répéter avec l'apôtre — le solide fondement de Dieu demeure à toujours. Quoi qu'il en soit de l'ensemble, l'individu doit toujours s'éloigner de toute iniquité et maintenir à lui seul, s'il est nécessaire, le véritable témoignage du nom du Seigneur. Cette position de témoignage ne peut jamais manquer à l'âme fidèle.

Les consolations de l'apôtre se fondent, en présence du mélange et de la confusion qui commençaient à se montrer dans l'Assemblée, sur ces deux principes, savoir : la fidélité de Dieu et la responsabilité de l'individu ; mais il se rappelle aussi la communion et la fidélité de quelques précieuses âmes, et en profite avec joie. Au milieu des afflictions de l'Évangile et de l'abandon de tant de personnes, l'apôtre avait ses Timothée et ses Onésiphore, qui étaient les sceaux de son ministère devant le Seigneur.

CHAPITRE 1

L'apôtre se place, d'emblée, sur le terrain de la grâce, de la vie individuelle qui ne change pas dans son caractère essentiel, et en dehors des privilèges de l'Assemblée : non pas que ceux-ci eussent changé, mais l'apôtre ne pouvait plus les rattacher à l'ensemble du corps sur la

terre. Ici, Paul est apôtre, selon la promesse de la vie éternelle qui est dans le christ Jésus. Il ne parle pas de Christ seulement sous le caractère de Messie, ou comme Tête du corps, mais de la *promesse de la vie* en Lui.

Il s'adresse à son bien-aimé fils Timothée ; il se souvient de son affection ; il désire beaucoup le voir, se souvenant de ses larmes (répan- dues probablement quand Paul avait été fait prisonnier ou lorsque, à cette occasion, Timothée s'était séparé de lui ou avait appris sa capti- vité). Ce qui est exprimé ici, c'est la confiance d'un ami parlant à un coeur qu'il connaît. Nous voyons quelque chose de cette confiance, mais dans la perfection qui était propre au Sauveur, en Jésus sur la croix, dans ce qu'il dit à Jean et à sa mère. Une pareille forme d'expression ne conviendrait pas à Paul. Les affections des hommes se montrent par et dans leurs besoins, les besoins de leurs coeurs ; l'affection du Seigneur, par sa condescendance. En Christ tout est parfait en soi ; en nous, c'est seulement par la grâce que tout est à sa place. Mais, lorsqu'il n'y a plus la séparation pour le service en puissance, ne connaissant autre chose que le service, alors la nature selon Dieu reprend sa vraie place. Le miel était interdit dans l'offrande de gâteau consacrée, qui devait être faite par le feu.

L'apôtre ne parle plus ici (v. 3) du caractère élevé de son oeuvre, mais de sa position personnelle, justement sentie selon l'Esprit. Il avait servi Dieu, suivant en cela ses ancêtres avec une conscience pure. De toute manière, il était un vase à honneur ; il était revêtu du lustre d'une bonne conscience depuis plus d'une génération, et sa piété personnelle, fondée sur la vérité, se traduisait en service rendu à Dieu. Il ne s'agit pas ici d'un jugement porté par l'apôtre sur l'état intérieur de chaque géné- ration de ses ancêtres, mais de leur caractère. Paul rappelle un fait sem- blable dans le cas de Timothée, mais sa foi personnelle, connue de l'apôtre lui-même, est mentionnée, en sorte que le lien était chrétien bien qu'il se joignît à un sentiment personnel (*). Le judaïsme, quant à

ses obligations extérieures, est entièrement négligé ici ; car le père de Timothée était grec, et le mariage de sa mère juive était impur selon la loi, rendant aussi Timothée impur selon la loi et le privant des droits judaïques : aussi, de fait, il n'avait pas été circoncis comme enfant. Paul l'avait fait circoncire, ce qui n'était de nouveau pas selon la loi, à moins que Timothée ne se fût fait prosélyte. Les païens et leurs enfants étaient exclus d'Israël, comme nous le voyons dans Néhémie. Ce que Paul avait fait à l'égard de Timothée était au-dessus de la loi : il n'en parle pas ici — il laisse le père païen hors de vue, et s'occupe seulement de la foi sincère de la mère et de la grand-mère de Timothée, de leur foi person- nelle et de celle de son cher disciple lui-même.

(*) C'est en réalité le fondement de l'exhortation du verset 6. Lorsque l'apôtre voit la foi d'un si grand nombre renversée, il reporte ses pensées sur la confiance personnelle de son coeur en Timothée, que la grâce avait fortifié par l'atmos- phère où il avait vécu.

L'état de l'Assemblée n'est qu'une occasion de plus pour l'exercice de la foi de l'apôtre et pour son activité zélée, pleine de coeur et de courage. Les difficultés et les dangers se multipliaient de toutes ma- nières, l'infidélité des chrétiens s'ajoutant à toutes les autres, mais Dieu n'en était pas moins avec les siens. Dieu ne nous a pas donné un Esprit de crainte, mais de puissance, d'amour et de conseil, de sorte que l'ou- vrier du Seigneur, l'homme de Dieu, celui qui se tient en communion avec Dieu pour le représenter sur la terre, doit ranimer le don qui est en lui, et, comme l'apôtre l'exprime avec une force et une clarté admi- rables et touchantes, endurer les souffrances de l'Évangile selon la puis- sance de Dieu (vers. 7, 8). Ici, l'apôtre pouvait en appeler à un don spé- cial de l'Esprit qui avait été conféré à Timothée par l'imposition de ses mains. Dans la première épître, il avait parlé de la prophétie qui avait appelé ou désigné Timothée pour la possession de ce don, et nous avait dit que ce témoignage de la prophétie avait été accompagné de l'impo- sition des mains des anciens ; ici il nous dit que l'imposition de ses propres mains avait été le moyen de conférer ce don à Timothée.

L'apôtre rappelle ce don à Timothée, cette preuve de la puissance et de la réalité de son ministère (et de celui de l'apôtre lui-même), en vue du temps actuel où son exercice était plus difficile. Quand tout fleurit et que le progrès de l'Évangile est remarquable, quand le monde même est frappé de ce progrès, on trouve l'oeuvre facile malgré les difficultés et l'opposition ; et — tel est l'homme — à la suite de cette opposition, on est hardi et persévérant ; mais quand les autres, des chrétiens même, abandonnent l'ouvrier, quand le mal et la déception produits par l'Ennemi entrent au milieu du témoignage, quand l'amour s'est refroidi, et que, parce qu'on est fidèle, la prudence s'effraie et veut ralentir notre allure, en de pareilles circonstances, garder sa fermeté, persévérer dans l'oeuvre, ne pas perdre courage, n'est pas chose facile. Il faut posséder le christianisme avec Dieu, en sorte qu'on sache pourquoi l'on est ferme ; et il faut être soi-même en communion avec Dieu, afin de posséder la force nécessaire pour continuer à travailler en son nom, et d'avoir l'appui de sa grâce en tout temps.

Dieu nous a donc donné l'Esprit de puissance, d'amour et de conseil : l'apôtre avait une telle position de la part de Dieu qu'il avait pu conférer à Timothée le don nécessaire pour son service ; mais l'état d'esprit et d'âme pour employer ce don faisait partie de l'héritage de tout chrétien qui s'appuie réellement sur Dieu. Timothée ne devait non plus avoir honte, ni du témoignage qui, extérieurement, n'avait plus son premier élan dans le monde, ni de Paul qui était maintenant prisonnier. Qu'il est précieux de posséder ce qui est éternel, ce qui est basé sur la puissance et sur l'oeuvre de Dieu Lui-même ! Les souffrances de l'Évangile étaient là, mais Timothée devait y prendre part et ne point reculer, mais les endurer selon la puissance de Dieu. Dieu nous a sauvés, nous a appelés d'un saint appel, non selon nos oeuvres, comme si quelque chose dépendait de l'homme, mais selon son propos arrêté, et selon sa grâce qui nous a été donnée dans le christ Jésus, avant les temps des

siècles (vers. 9). C'est là pour nos âmes le fondement sûr et inébranlable, un rocher contre lequel les flots des difficultés se brisent en vain, faisant preuve d'une force à laquelle nous ne pourrions résister un instant ; mais montrant en même temps leur impuissance totale contre les conseils et l'oeuvre de Dieu. Les efforts de l'Ennemi ne font que montrer qu'il est sans force en présence de ce que Dieu est, et de ce que Dieu a fait pour nous. L'apôtre lie à cela son ministère et les souffrances qu'il endurait, mais il savait qu'il avait cru ; il savait que son bonheur était assuré et réservé auprès de Dieu.

Ce que nous avons à chercher, c'est la puissance de l'Esprit, afin que nous réalisions, par la foi, ce que Dieu nous a donné, et que nous restions, quant à nos coeurs, quant à notre foi pratique, dans la conscience de notre union avec Christ, sur ce fondement inébranlable qui n'est rien moins que la fermeté et la gloire de Dieu Lui-même, car son propos arrêté, qui nous donne une place et une portion en Christ Lui-même, a été maintenant manifesté par l'apparition de ce même Christ.

Il ne s'agit plus d'une nation choisie dans le monde pour y déployer les principes du gouvernement de Dieu tels qu'ils sont manifestés dans ses voies en justice, en patience, en bonté et en puissance sur la terre (quelque inébranlables d'ailleurs que soient les conseils de Dieu, quelque sûr que soit son appel), à l'égard du peuple qu'il a appelé.

Il s'agit du conseil de Dieu, formé et établi en Christ avant que le monde existe, d'un conseil qui a sa place dans les voies de Dieu, en dehors et au-dessus du monde, en rapport avec la personne du Fils de Dieu et pour manifester un peuple uni avec Lui dans la gloire. C'est donc une grâce qui nous a été donnée en Lui avant les temps des siècles. Caché dans les conseils de Dieu, ce dessein de Dieu a été manifesté avec la manifestation de Christ, en qui il avait son accomplissement. Ce n'étaient pas seulement des bénédictions et des voies de Dieu à l'égard des hommes ; c'était *la vie*, la vie éternelle pour l'âme, et l'incorruptibilité pour le corps. Ainsi Paul était apôtre selon la promesse de la vie.

Tant que Christ Lui-même était en vie, quoique la vie se trouvât en Lui, ce dessein de Dieu ne pouvait être accompli à notre égard. La puissance de la vie, la puissance divine dans la vie devait se manifester par la destruction de la puissance de la mort introduite par le péché, au moyen de laquelle Satan règne sur les pécheurs. Christ donc a annulé la mort dans sa résurrection, et, par l'Évangile, a mis en évidence la vie et l'incorruptibilité, c'est-à-dire, cet état de la vie éternelle, qui place l'âme et le corps au-delà de la mort et de sa puissance. Ainsi l'Évangile, c'est-à-dire la bonne nouvelle de cette oeuvre, s'adresse à tous les hommes. Fondé sur les conseils éternels de Dieu, établi dans la personne de Christ, l'oeuvre nécessaire à son accomplissement étant accomplie par Christ Lui-même, possédant un caractère tout à fait en dehors du judaïsme et du simple gouvernement de Dieu sur la terre, l'évangile de Paul était adressé à tous les hommes. Étant la manifestation des conseils éternels et de la puissance de Dieu, ayant affaire avec l'homme captif et accablé sous la puissance de la mort, mais aussi avec l'accomplissement d'une victoire qui place l'homme en dehors de cette puissance et dans un état tout nouveau qui dépend de la puissance de Dieu et de ses conseils, l'Évangile s'adresse à l'homme, à tous les hommes, juifs ou gentils, sans distinction. Paul voyait Adam mort par le péché, Christ vivant dans la puissance de la vie divine ; il annonçait cette bonne nouvelle à l'homme : la délivrance et un état de choses tout nouveau.

C'est à annoncer cet Évangile que l'apôtre avait été appelé comme héraut ; pour cela qu'il souffrait ; et dans la conscience de ce qui en était la cause, il n'avait pas honte de souffrir ; car il savait qui il avait cru et il connaissait Sa puissance. Paul croyait à l'Évangile qu'il prêchait et ainsi à la puissance victorieuse de Celui en qui il croyait ; il pouvait mourir, pour ce qui regardait la vie qu'il avait reçue du premier Adam, il pouvait être déshonoré et honni dans le monde et par le monde ; mais la vie en Christ, la puissance par laquelle Christ avait acquis une place pour l'homme en dehors de la condition du premier Adam, la vie comme

Christ la possède maintenant, n'était pas atteinte. Non que la vie ne fût pas là auparavant ; mais la mort et celui qui avait le pouvoir de la mort n'étaient pas vaincus, et, au-delà de la tombe fermée, tout était ténébreux : parfois un éclair pouvait briller à travers la nuit, une base vraie pouvait être posée pour les justes conclusions d'un pharisien ; mais la vie et l'incorruptibilité n'ont brillé qu'en Christ et dans sa résurrection.

Toutefois ce n'est pas là tout ce qui est exprimé ici. L'apôtre ne dit pas : « en *quoi* j'ai cru » ; mais « *qui* j'ai cru » : différence importante, qui place le chrétien, quant à sa confiance, en relation avec la personne de Christ Lui-même. Paul avait parlé de la vérité, mais la vérité se lie à la personne de Christ : Lui est la vérité ; et en Lui la vérité a de la vie, de la force, se lie à l'amour qui applique cette vérité à l'âme, qui la soutient dans le coeur, et le coeur par elle : « Je sais, dit l'apôtre, *qui* j'ai cru ». Il avait confié son bonheur à Christ : en Lui était cette vie à laquelle l'apôtre avait part ; en Lui la force qui la soutenait et gardait dans le ciel l'héritage de gloire réservé à cette vie, là où elle se déployait.

Encouragé par cette espérance et se confiant en Jésus, l'apôtre avait tout supporté pour Lui et pour les siens ; il avait accepté toute souffrance ici-bas, il était content de mourir tous les jours. Il avait remis à Jésus le dépôt de son bonheur dans la gloire de cette vie nouvelle ; en attendant, il travaillait dans l'affliction, sûr de retrouver, au jour où il verrait Jésus et où toutes ses peines seraient terminées, ce qu'il avait confié à un fidèle Maître et Sauveur. C'était en vue de ce jour-là, et pour retrouver alors son bonheur et sa joie, qu'il les Lui avait confiés.

Bientôt, du reste, Paul devait avoir fourni sa carrière. Ses yeux se dirigent donc sur Timothée pour le bien de l'Assemblée ici-bas : il exhorte celui-ci à retenir ferme la vérité telle qu'il la lui avait enseignée (elle était le témoignage du Seigneur), mais la vérité dans sa réalisation par la foi en Christ et selon la puissance de l'amour que l'on trouve dans la communion avec Lui. L'apôtre lui-même l'avait réalisée, ainsi que nous l'avons vu. La vérité et la grâce vivante en Jésus, en foi et en amour,

amour qui donne à la vérité sa force et sa valeur, ce sont là, pour ainsi dire, les pivots de la force et de la fidélité en tout temps, et en particulier pour l'homme de Dieu quand l'Assemblée en général est infidèle.

La vérité, telle qu'elle a été enseignée par les apôtres et exprimée par eux-mêmes, la manière dont ils l'ont présentée, le «modèle des saines paroles», est l'expression, par inspiration, de ce que Dieu a voulu révéler, et cela dans toutes les relations dans lesquelles la vérité est liée ensemble dans toutes ses parties diverses, selon la nature vivante et la puissance de Dieu, qui en est le centre nécessaire comme il en est la source. Rien autre que la révélation ne saurait être cette expression. Dieu exprime tout ce qu'il veut communiquer, selon la vérité exacte des choses et d'une manière vivante. C'est par sa parole même que tout existe ; il est la source et le centre de tout ; tout découle de lui, tout se rapporte à une personne vivante, savoir à Lui-même, qui est la source de tout, de qui tout tire son existence. Cette existence n'a lieu qu'en relation avec Lui, et les relations de toutes choses avec Lui et entre elles-mêmes se trouvent dans l'expression de sa pensée, du moins selon la mesure dans laquelle il se met en relation avec l'homme dans toutes ces choses. Si le mal entre, pour ce qui regarde la volonté ou ses conséquences en jugement, c'est que la relation avec Dieu est rompue ; et la relation qui est rompue est la mesure du mal.

On voit ainsi l'immense importance de la parole de Dieu. Elle est l'expression de la relation de toutes choses avec Dieu, soit quant à leur existence où il s'agit de la création, soit quant à ses conseils, soit même quant à sa nature à Lui, à la communication de la vie reçue de Lui et au maintien de son vrai caractère. Elle procède du ciel, comme en procédait la Parole vivante ; elle révèle ce qui est au ciel, mais, ainsi que le faisait la Parole vivante, s'adapte à l'homme ici-bas, le dirige là où il y a de la foi, mais le conduit là-haut où la Parole vivante s'en est allée comme homme.

Plus nous étudierons la Parole, plus nous verrons son importance. De même que Christ, la Parole vivante, elle a sa source en haut, et révèle ce qui est en haut ; elle est aussi parfaitement adaptée à l'homme ici-bas : elle nous donne une règle parfaite selon ce qui est là-haut, et si nous sommes spirituels, elle nous y conduit : notre bourgeoisie est dans les cieux. Il faut distinguer entre la relation dans laquelle était l'homme comme enfant d'Adam, et celle où il est comme enfant de Dieu. La loi est la parfaite expression des exigences de la première ; elle est la règle de vie pour l'homme en Adam ; mais elle se trouve être la mort. Une fois que nous sommes fils de Dieu, la vie du Fils de Dieu comme homme ici-bas devient notre règle de vie. «Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés».

Dans sa nature, comme source de toute existence et centre de toute autorité et de ce qui subsiste en dehors de Lui, Dieu est le centre de tout et soutient tout. Quant à ses conseils, Christ en est le centre ; et ici l'homme a une place spéciale ; le bon plaisir de la sagesse était éternellement en Christ, et tout doit être sous ses pieds. Afin que la nature et les conseils de Dieu ne fussent pas séparés (ce qui du reste est impossible, mais cela était dans ses conseils, afin que cette séparation n'eût pas lieu), Dieu est devenu homme. Christ est Dieu manifesté en chair, la Parole faite chair. Ainsi la nature divine, l'expression de cette nature se trouvent dans Celui qui est l'objet de ses conseils, et qui en forme le centre. Ainsi Christ est la vérité et le centre de toutes les relations qui existent ; tout se rapporte à Lui ; on est par Lui, pour Lui ou contre Lui ; tout subsiste par Lui ; si l'on est jugé, c'est comme ennemi de Christ ; il est la vie (spirituellement) de tout ce qui jouit de la communication de la nature divine ; comme aussi il soutient tout ce qui existe ; sa manifestation met au clair la vraie position de toutes choses : ainsi il est la vérité. Tout ce qu'il dit, étant «les paroles de Dieu», est

esprit et vie : vivifie, en agissant selon la grâce, et juge, eu égard à la responsabilité de ses créatures.

Mais il y a plus encore : Christ est la révélation de l'amour. Dieu est amour, et en Jésus l'amour est en activité et connu du coeur qui le connaît, *Lui*. Le coeur qui connaît Dieu vit dans l'amour, et connaît l'amour en Dieu. Mais Christ est aussi l'objet en qui Dieu nous est révélé et est devenu l'objet de notre entière confiance. La foi est née par sa manifestation. La foi existait bien en vertu des révélations partielles de ce même objet par lequel Dieu se faisait connaître ; mais ce n'étaient que des anticipations partielles de ce qui a été pleinement accompli dans la manifestation de Christ, du Fils de Dieu. L'objet de la foi est toujours le même : autrefois, sujet de la promesse et de la prophétie, maintenant la révélation personnelle de tout ce que Dieu est, «l'image du Dieu invisible», Celui en qui le Père aussi est connu.

Ainsi la foi et l'amour prennent naissance, ont leur source dans l'objet qui, par la grâce, les a créés dans l'âme, objet dans lequel on a appris ce que c'est que l'amour, et à l'égard duquel la foi s'exerce. Par lui nous croyons en Dieu. Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique qui est dans le sein du Père, Lui, l'a fait connaître.

Ainsi la vérité est révélée, car Jésus est la Vérité, l'expression de ce que Dieu est, de manière à mettre toutes choses parfaitement à leur place dans leurs vraies relations avec Dieu et entre elles. La foi et l'amour trouvent l'occasion de leur existence dans la révélation du Fils de Dieu, de Dieu comme Sauveur en Christ.

Mais il reste encore un aspect de l'accomplissement de l'oeuvre et des conseils de Dieu, que nous n'avons pas encore touché : c'est la *communication* de la vérité et de la connaissance de Dieu. Cette communication est l'oeuvre du Saint Esprit dans laquelle la vérité et la vie se réunissent, car nous sommes engendrés par la Parole. C'est l'énergie divine dans la déité, active en tout ce qui met Dieu en rapport avec la

créature ou la créature avec Dieu. Agissant selon la perfection divine comme Dieu, en union avec le Père et le Fils, le Saint Esprit révèle les conseils dont nous avons parlé et les rend efficaces dans les coeurs, selon le propos arrêté du Père et par la révélation de la personne et de l'oeuvre du Fils. J'ai dit «l'énergie divine», non pas comme définition théologique, dont je ne m'occupe pas ici, mais comme vérité pratique ; car, bien que tout ce qui regarde la création soit attribué au Père (à part le jugement qui est confié tout entier au Fils, parce qu'il est Fils de l'homme) et au Fils, l'action immédiate sur la créature et dans la création, là où cela a lieu, est attribuée à l'Esprit.

L'Esprit de Dieu planait sur la surface des eaux, quand cette terre a été formée par Dieu ; par son Esprit le ciel est peuplé d'astres ; nous sommes nés de l'Esprit, scellés par l'Esprit ; par l'Esprit les saints hommes de Dieu ont parlé ; l'Esprit opère dans les dons, distribuant à chacun comme il Lui plaît ; il rend témoignage avec notre esprit ; il soupire en nous ; nous prions par l'Esprit, si la grâce de prier ainsi nous est faite. Le Seigneur Lui-même, né comme homme dans ce monde, a été conçu du Saint Esprit ; par l'Esprit de Dieu il chassait les démons. L'Esprit rend témoignage de tout, c'est-à-dire de toute vérité dans la Parole : l'amour du Père, la nature et la gloire de Dieu Lui-même, le caractère de Dieu ; la personne, la gloire et l'amour du Fils, l'oeuvre du Fils forment le sujet du témoignage de l'Esprit, avec tout ce qui regarde l'homme en rapport avec ces vérités. Le témoignage de l'Esprit quant à ces choses est la Parole ; et, produit par le moyen des hommes, il prend la forme de la vérité formellement présentée par révélation. Christ est la vérité, ainsi que nous l'avons vu, il est le centre de toutes les voies de Dieu ; mais ce dont nous parlons maintenant c'est de la divine communication de cette vérité ; et ainsi il peut être dit que la *Parole* est la vérité (*). Mais bien que la vérité révélée soit communiquée par le moyen des hommes, de sorte qu'elle prend une forme adaptée à l'homme, sa source est divine, et Celui qui l'a communiquée est divin, l'Esprit duquel

il est dit : «Il ne parlera pas de par lui-même» (Jean 16: 13), c'est-à-dire à part du Père et du Fils. Par conséquent la révélation de la vérité a toute la profondeur, l'universalité de relations, la liaison inséparable avec Dieu (sans laquelle elle ne serait pas la vérité, car tout ce qui est séparé de Dieu est mensonge), que la vérité elle-même possède, et possède nécessairement, parce qu'elle est l'expression des relations de toutes choses avec Dieu en Christ, c'est-à-dire des pensées de Dieu Lui-même, dont toutes ces relations ne sont que l'expression. La Parole juge aussi, il est vrai, tout ce qui n'est pas en accord avec ces relations et juge selon la valeur de la relation qui a été rompue, en rapport avec Dieu Lui-même, et avec la place que cette relation a dans ses pensées (**). Lorsque cette Parole est reçue par l'opération vivifiante du Saint Esprit dans le coeur, elle est efficace ; il y a la foi ; l'âme est en relation vivante, réelle, pratique avec Dieu, selon ce qui est exprimé dans la révélation qu'elle a reçue. La vérité, qui parle de l'amour de Dieu, de la sainteté, de la purification de tout péché, de la vie éternelle, de la relation d'enfant, nous place, lorsqu'elle est reçue dans le coeur, en relation vivante, réelle, actuelle, avec Dieu, selon la force de toutes ces vérités, comme Dieu les conçoit et les a révélées à l'âme. Ainsi elles sont vitales et efficaces par le Saint Esprit ; et la conscience de cette révélation de la vérité, comme aussi de la vérité de ce qui est révélé, et de l'ouïe réelle de la voix de Dieu dans sa Parole, est la foi.

(*) C'est pourquoi il est aussi dit (1 Jean 5) : «L'Esprit est la vérité».

(**) Ceci est vrai quant à la culpabilité. Mais Dieu étant parfaitement révélé, et cela en grâce, comme le Père et le Fils, notre conception de la ruine dans laquelle nous sommes a bien plus de profondeur que le sentiment de notre culpabilité qui a interrompu les relations précédentes. Nous étions coupables selon notre responsabilité comme hommes ; mais nous étions $\alpha\theta\epsilon\omicron\iota$, sans Dieu dans le monde, et (lorsqu'on connaît Dieu) c'est là une chose terrible. Le commencement de l'épître aux Romains traite de la question de notre culpabilité ; Éphésiens 2, de l'état où nous étions ; Jean 5: 24 est un bref résumé de la grâce quant à ces deux choses. La relation est maintenant entièrement nouvelle, étant basée sur le dessein de Dieu, sur la rédemption et sur notre adoption comme enfants de Dieu.

Mais tout ceci est vrai dans la Parole révélée, avant qu'on y croie, et afin qu'on y croie — qu'on croie à la vérité ; quoique le Saint Esprit seul y fasse entendre la voix de Dieu et produise ainsi la foi : et ce qui y est révélé, est, d'un côté la divine expression de ce qui tient à l'infini, et de l'autre, s'exprime dans le fini. Ainsi la Parole est la divine expression de ce qui a la profondeur de la nature de Dieu — duquel tout vient, avec les droits duquel tout est en relation — mais de ce qui est développé (puisque cette Parole s'occupe de ce qui est en dehors de Dieu) dans la création et dans le fini.

L'union de Dieu et de l'homme dans la personne de Christ est le centre — le centre nécessaire, peut-on dire (maintenant que nous en avons connaissance) — de tout cela, ainsi que nous l'avons vu : la Parole inspirée en est l'expression selon la perfection de Dieu et (Dieu en soit béni, car le Sauveur est le grand sujet des Écritures, «car», dit-il : «elles... rendent témoignage de moi») dans des formes humaines.

Mais cette Parole, étant divine, inspirée, est la divine expression de la nature, des personnes et des conseils divins. Rien que ce qui n'est pas inspiré de cette manière ne peut avoir cette place, car nul, sinon Dieu, ne peut parfaitement exprimer ou révéler ce que Dieu est : la Parole est, par conséquent, infinie dans ce qui coule en elle, parce qu'elle est l'expression des profondeurs de la nature divine et qu'elle est liée à ces profondeurs ; c'est pourquoi, y étant ainsi liée, elle est infinie, bien qu'exprimée dans un sens fini, et, pour autant, elle est finie dans son expression et par là adaptée à l'homme fini. Rien d'autre, même coulant et jaillissant de la même source, n'est l'expression divine des pensées et de la vérité divines ; rien d'autre n'est en union directe avec la source sans mélange. La liaison immédiate est rompue : ce qui est dit n'est plus divin. Ce qui est dit peut contenir bien des vérités : mais la dérivation vivante, l'infini, la liaison avec Dieu, ce qui dérive immédiatement et d'une manière non interrompue de Dieu, manquent ; l'infini n'y est plus. L'arbre croît par sa racine, et toutes ses parties, de la racine jusqu'aux

feuilles, forment un ensemble ; l'énergie de la vie y coule, une sève qui vient de la racine. On peut considérer une partie de l'arbre comme Dieu l'a placée, comme partie de l'arbre : on peut voir l'importance du tronc, la beauté du développement dans les moindres détails, l'imposante grandeur de l'ensemble où l'énergie vitale réunit la liberté et l'harmonie des formes ; on sent que c'est un tout, uni par la même vie, comme ce tout est produit par elle. Les feuilles, les fleurs, les fruits, tout nous parle de la chaleur de ce soleil divin qui les a développés, de la source inépuisable et jaillissante qui les nourrit ; mais on ne peut pas séparer une partie de l'arbre, quelque belle qu'elle soit, sans lui ôter l'énergie de la vie et sa relation avec le tout.

Quand la puissance de l'Esprit de Dieu produit la vérité, elle se développe en union avec sa source, soit dans la révélation, soit même dans la vie et dans le service de l'individu, bien que, dans les deux derniers cas, il y ait, par la faiblesse de l'homme, un mélange d'autres éléments. Quand l'esprit de l'homme saisit et veut formuler la vérité, il le fait selon la capacité de l'homme, qui n'en est pas la source ; la vérité, telle qu'il l'exprime, fût-elle même pure, est séparée en lui de sa source et de son ensemble ; mais, en outre, la formule porte toujours l'empreinte de la faiblesse de l'homme ; l'homme ne saisit la vérité que partiellement ; il n'en expose qu'une partie : dès lors elle n'est plus *la* vérité. De plus, il faut, quand l'homme la sépare de l'ensemble de la vérité où Dieu l'a placée, il faut nécessairement qu'il la revête d'une nouvelle forme, d'une enveloppe qui vient de l'homme ; aussitôt l'erreur se mêle avec elle ! Ainsi la vérité qu'il reproduit n'est plus partie vitale de l'ensemble ; elle est partielle, et partant pas *la* vérité ; elle est, de fait, mêlée avec l'erreur. C'est de la théologie.

Dans la vérité, il y a, quand Dieu l'exprime, l'amour, la sainteté, l'autorité qui sont en Lui, l'expression des propres relations de Dieu avec l'homme et de la gloire de sa personne. Quand l'homme formule la vérité, tout cela manque et ne saurait se retrouver dans son expression de

la vérité, parce que c'est l'*homme* qui la formule : ce n'est plus Dieu qui parle. Dieu formule bien la vérité, c'est-à-dire il exprime la vérité dans des paroles certaines. Si l'homme se met à formuler la vérité, sa formule n'est plus la vérité donnée de Dieu. Ainsi, retenir ferme la vérité comme Dieu l'a formulée, retenir le type, la forme ou modèle de son expression est de toute importance ; en la gardant, on est en relation avec Dieu, selon la certitude de ce qu'il a révélé. Cette révélation divine de la vérité est la sûre ressource de l'âme quand l'Assemblée a perdu sa force et son énergie, n'est plus un soutien pour les faibles, et quand ce qui porte le nom d'Assemblée ne répond plus à ce caractère de « colonne et... soutien de la vérité » qui lui est donné dans la première épître (*).

(*) Les doctrines ou dogmes de l'Écriture ont leur importance et s'adaptent à l'âme la plus simple en ceci, que ce sont des faits et ainsi des objets de *foi*, non point des notions. Ainsi, que Christ soit Dieu, que Christ soit homme, que le Saint Esprit soit une Personne, et autres déclarations semblables, ce sont des faits saisis par la foi dans l'âme la plus simple.

La vérité, la vérité claire, positive, donnée comme révélation de Dieu en des paroles revêtues de son autorité, dans lesquelles il a Lui-même formulé cette vérité, en communiquant les faits et les pensées divines nécessaires pour le salut des hommes et pour leur participation à la vie divine, voilà ce qu'il faut retenir ferme.

On n'est sûr de la vérité que lorsqu'on retient les expressions mêmes de Dieu qui la renferment. Je puis, par la grâce, parler de la vérité en toute liberté, chercher à l'expliquer, à la communiquer, à la faire peser sur la conscience selon la mesure de la lumière et de la puissance spirituelle qui m'ont été accordées ; je puis chercher à démontrer sa beauté, les relations de ses différentes parties entre elles ; tout chrétien, et en particulier ceux qui ont un don de Dieu, conféré dans ce but, peuvent le faire ; mais la vérité que j'explique et que je propose est la vérité telle que Dieu l'a donnée avec ses propres paroles dans la révéla-

tion qu'il en a faite : je retiens le modèle des saines paroles que j'ai reçues d'une source divine et par une autorité divine ; il me donne une certitude quant à la vérité.

Ici le rôle de l'Assemblée, si elle est fidèle, est important à remarquer. Elle reçoit, elle maintient la vérité dans sa propre foi ; elle la garde, elle lui est fidèle, elle lui est assujettie comme à une vérité, à une révélation qui vient de Dieu Lui-même. Elle n'est pas la source de la vérité. En tant qu'Assemblée, elle ne la propage, elle ne l'enseigne pas. Elle dit : «Je crois» — non pas : «Croyez». Dire : «Croyez» est la fonction du ministère, dans lequel l'homme est toujours individuellement en relation avec Dieu par un don qu'il tient de Lui et pour l'exercice duquel il Lui est responsable. Ceci est de toute importance. Ceux qui ont ces dons sont membres du corps. L'Assemblée exerce sa discipline à l'égard de tout ce qui est chair en eux, dans l'exercice réel ou apparent du don, comme partout ailleurs. Elle se conserve dans la pureté, sans avoir égard à l'apparence des personnes, étant dirigée dans cette discipline par la Parole, car c'est sa responsabilité ; mais *elle* n'enseigne pas, *elle* ne prêche pas.

La Parole est avant l'Assemblée, car celle-ci a été rassemblée par la Parole : les apôtres, un Paul, ceux qui furent dispersés par la persécution, mille autres âmes fidèles ont annoncé la Parole ; et ainsi l'Assemblée a été formée. On a dit que l'Assemblée a été avant les Écritures : pour ce qui regarde le contenu écrit du Nouveau Testament, cela est vrai ; mais la Parole prêchée a été avant l'Assemblée ; l'Assemblée n'en est jamais la source, mais le fruit l'édification même de l'Assemblée réunie vient directement de Dieu, par les dons qu'il a accordés, le Saint Esprit distribuant à chacun comme il lui plaît.

Les Écritures sont le moyen que Dieu a employé pour conserver la vérité, pour nous en donner la certitude, vu la faillibilité des instruments de sa propagation depuis que la révélation a cessé.

Si, au commencement, il a tellement rempli quelques hommes de son Esprit que l'erreur était exclue de leur prédication ; si, outre cela, il a alors donné des révélations dans lesquelles il n'y avait que sa propre Parole, il n'en est pas moins vrai que, en thèse générale, la prédication est le fruit de l'oeuvre du Saint Esprit dans le coeur ; il y a seulement mesure de spiritualité et par conséquent possibilité d'erreur. À l'égard de ces communications, quelle que soit la puissance de l'oeuvre de l'Esprit, nous avons à nous juger (voyez Actes 17: 11 ; 1 Cor. 14: 29). Nous verrons plus loin que les Écritures sont ce qui donne de la sûreté, dans ce jugement, à ceux qui sont conduits de Dieu.

Nous trouvons ainsi, dans les voies de Dieu à l'égard du sujet qui nous occupe maintenant, trois choses étroitement unies, mais différentes : le ministère, l'Assemblée, et la parole de Dieu, c'est-à-dire la Parole écrite ; quand elle n'est pas écrite, elle rentre dans la catégorie du ministère.

Le ministère — pour ce qui regarde la Parole, car le ministère de la Parole n'est pas le seul service — prêche au monde, et enseigne ou exhorte les membres de l'Assemblée.

L'Assemblée jouit de la communion de Dieu, elle est nourrie et croît par le moyen de ce que les divers membres lui fournissent. Elle conserve la vérité ; elle en est le témoin dans sa confession. Elle maintient la sainteté par la grâce et par la présence du Saint Esprit, elle jouit de la communion mutuelle et, en amour, elle prend soin des besoins temporels de tous ses membres.

La Parole écrite est la règle donnée de Dieu, qui contient tout ce qu'il a révélé. Elle est complète (Col. 1: 25) : elle peut, puisqu'elle est la vérité, être le moyen de communiquer la vérité à l'âme ; le Saint Esprit peut l'employer comme moyen ; mais, en tout cas, elle est la règle parfaite, elle est la communication, qui fait autorité, de la volonté et des pensées de Dieu pour l'Assemblée.

L'Assemblée est soumise, elle doit être fidèle, n'avoir pas de volonté. Elle ne révèle pas ; elle maintient la vérité dans sa confession ; elle veille sur ce qu'elle a ; elle ne communique pas — elle a reçu, elle doit garder fidèlement. L'homme dirige : c'est Christ ; la femme obéit et est fidèle aux pensées de son mari, au moins elle doit l'être (1 Cor. 11) : c'est l'Assemblée. Les oracles de Dieu lui sont *confiés* elle ne les donne pas, elle leur obéit.

Le ministère est tenu individuellement à cette fidélité ; cela se comprend, et dans notre épître nous avons tout particulièrement affaire avec cette responsabilité individuelle. Ce qu'est l'Assemblée sous ce rapport est révélé dans la première épître à Timothée (chap. 3: 15). Ici l'individu doit tenir ferme ce modèle des saines paroles qu'il a reçu d'une source divine ; car l'apôtre, dans sa fonction apostolique, était, comme instrument, une source divine de vérité. Ni Timothée, ni l'Assemblée ne pouvaient formuler un tel modèle des saines paroles ; leur part était de le tenir ferme après l'avoir *reçu*.

Et ici, comme nous l'avons dit, l'individu, quelque infidèle que soit l'Assemblée, l'individu est tenu à être fidèle, il y est toujours tenu.

Voici donc ce qu'il y a à faire : la vérité constatée par la Parole inspirée, nous devons — je dois — la retenir telle qu'elle est formulée dans ce qui a été révélé ; je dois la retenir, non comme proposition seulement, mais en union avec le Chef, dans la foi et l'amour qui est dans le christ Jésus. La force pour accomplir ce devoir vient d'en haut, car ici un autre point nous est présenté : le Saint Esprit a bien été donné à l'Assemblée, mais dans notre passage, il s'agit d'un temps d'infidélité (vers. 15). L'Esprit a été donné à l'homme de Dieu, à chaque chrétien et à chaque serviteur, en vue du service qui leur a été assigné. Par l'Esprit Saint, nous devons garder le bon dépôt qui nous a été confié : c'est donc là ce que l'homme de Dieu avait à faire dans des temps comme ceux d'alors ; or maintenant cette infidélité est allée bien plus loin. Possédant la promesse de la vie éternelle et abandonné par la masse des chrétiens,

le chrétien fidèle doit tenir ferme la vérité comme cette vérité *a été* formulée par l'autorité divine (c'est cette vérité que nous avons dans la Parole, non seulement la doctrine ; car on peut prétendre avoir la doctrine de Pierre ou de Paul, mais on ne saurait prétendre avoir leurs paroles, la *forme* de la vérité telle que Pierre ou Paul l'ont donnée, ailleurs que dans leurs écrits), et tenir cette vérité ferme dans la foi et dans l'amour qui sont en Christ. Ensuite il faut, par la puissance du Saint Esprit, garder la substance de la vérité, ce qui nous a été confié comme trésor, le dépôt des richesses et de la vérité divines qui nous a été donné comme notre part ici-bas.

Aux versets 15-18, nous voyons la masse des chrétiens tout à fait détournée de l'apôtre, de sorte que l'affection et la fidélité d'un seul étaient pour lui d'un grand prix. Quel changement s'était déjà opéré dans les chrétiens depuis le commencement de l'Évangile ! Comparez cela avec les Thessaloniciens, ou les Éphésiens : c'était le même peuple au milieu duquel (Éphèse était la capitale de ce qui est appelé ici Asie) Paul avait prêché, de sorte que tous ceux qui demeuraient en Asie avaient entendu l'Évangile (Actes 19: 10), et voyez comment tous l'avaient maintenant abandonné.

Il ne faut pas supposer toutefois que tous eussent abandonné la profession du christianisme ; mais leur foi s'était affaiblie, et ils n'aimaient pas à s'identifier avec un homme mal vu des autorités, méprisé, persécuté, prisonnier, avec un homme qui, par son énergie, attirait sur lui des injures et des difficultés personnelles. Ils se retiraient de Paul et le laissaient répondre seul pour lui-même. Triste suite de la décadence spirituelle ! Mais de quel sentiment ne faut-il pas que l'homme de Dieu soit animé en un pareil moment !

CHAPITRE 2

L'homme de Dieu doit se fortifier dans la grâce qui est dans le christ Jésus. Christ n'était pas changé, quoi qu'il en fût des hommes, et celui

qui souffrait de leur abandon pouvait, sans être découragé, exhorter son bien-aimé Timothée à persévérer fermement dans la Parole. Nulle part ailleurs nous ne trouvons l'homme de Dieu plus instamment exhorté à marcher avec courage et sans hésitation que dans cette épître, qui est le témoignage de la chute et de la ruine de l'Assemblée.

La vérité était le trésor spécial qui avait été confié à Timothée : il devait, non seulement la garder, ainsi que nous l'avons vu, mais prendre soin qu'elle fût propagée et communiquée à d'autres, plus tard, et peut-être plus loin. Ce qu'il avait entendu de Paul devant plusieurs témoins (qui pouvaient confirmer Timothée dans ses convictions quant à la vérité et affirmer aux autres que ce qu'il annonçait était bien ce qu'il avait reçu de Paul), Timothée devait le communiquer à des hommes fidèles, capables d'enseigner les autres. Il devait employer des moyens ordinaires : ce n'est pas l'Esprit dans l'Assemblée, de telle sorte que l'Assemblée fût une autorité ; ce n'est plus la révélation. Timothée, bien instruit dans la doctrine que prêchait l'apôtre, confirmé dans ces vues par plusieurs autres témoins qui avaient aussi appris cette doctrine de Paul, en sorte qu'elle était commune à tous comme vérité connue et reçue, devait prendre soin qu'elle fût communiquée à d'autres hommes fidèles. Il ne s'agit pas ici non plus d'une autorisation à accorder, d'une consécration, comme on dit, mais de ce que Timothée devait communiquer à des personnes fidèles : la vérité qu'il avait reçue de Paul.

Cette instruction de l'apôtre exclut l'idée de l'Assemblée comme propagatrice de la vérité : cette propagation était l'affaire du fidèle enfant dans la foi, de l'apôtre, ou du ministère.

Timothée lui-même n'était pas une autorité non plus : il était un instrument, et il devait rendre d'autres capables d'être aussi des instruments pour communiquer la vérité, ce qui est bien autre chose que d'être la règle de la vérité. Il devait communiquer à des hommes fidèles *ce qu'il avait entendu*, et les autres témoins servaient de garantie contre

l'introduction de ce qui était faux, ou celle de ses propres opinions, s'il avait été disposé à en avoir.

C'est ainsi que, dans son sens ordinaire, le ministère se perpétue ; des personnes compétentes s'occupent avec soin de la communication, non de l'autorité, mais de la vérité à d'autres fidèles personnes. Dieu peut susciter qui il veut et lui donner l'énergie de son Esprit ; et c'est dans cette énergie que se trouvent la force et une oeuvre efficace ; mais la Parole ici suppose la communication soigneuse de la vérité à des personnes propres pour cette oeuvre. Les deux principes, la libre action de l'Esprit, et la communication de la vérité à des hommes fidèles, excluent également l'idée de la communication de l'autorité officielle et l'idée que l'Assemblée fasse autorité à l'égard de la foi ou bien qu'elle soit propagatrice de la vérité. Si Dieu suscite qui il veut, comme il veut, le moyen qu'il emploie, quand il n'y a pas d'opération spéciale de sa part, est de faire communiquer la vérité à des personnes propres à la propager : c'est là tout autre chose que de conférer une autorité ou un droit exclusif ou officiel de prêcher. Et c'était la vérité révélée, connue, que Timothée devait communiquer, la vérité qui avait l'autorité directe de la révélation — ce que les écrits de Paul peuvent seuls nous fournir, ou bien, cela va sans dire, d'autres écrits inspirés.

Ensuite, l'apôtre montre les qualités nécessaires à Timothée pour continuer l'oeuvre dans les circonstances dans lesquelles lui et l'Assemblée elle-même se trouvaient. Il fallait savoir supporter les privations, les désagréments, les difficultés et les peines comme un bon soldat de Jésus Christ, et se garder de s'embarrasser dans les affaires de la vie : un soldat au service ne pourrait faire ainsi ; il doit être libre de tout pour plaire à celui qui l'a appelé sous les armes. Timothée devait aussi, comme un combattant dans la lice, combattre selon les règles, selon ce qui, à la fois, convient au serviteur du Seigneur, et est conforme à Sa volonté ; il devait premièrement travailler, pour jouir justement des

fruits de ses travaux. Telles sont les conditions pratiques du service divin, quand on s'y engage. Il faut prendre sa part des souffrances, ne pas s'embarrasser dans les choses du monde, combattre selon les lois, travailler premièrement avant d'attendre des fruits.

L'apôtre revient ensuite aux principes élémentaires, mais fondamentaux de la vérité, et aux souffrances des ministres de la Parole, qui du reste n'empêchaient nullement l'opération de l'Esprit de Dieu pour élargir la sphère dans laquelle se propageait la vérité et se répandait la parole de Dieu : nul ne pouvait lier la Parole, ce puissant instrument de l'opération de Dieu.

La vérité de l'Évangile (il ne s'agit pas ici du dogme) se divise en deux parties, dont l'apôtre parle aussi dans l'épître aux Romains, savoir l'accomplissement des promesses et la puissance de Dieu en résurrection : Jésus Christ, «de la semence de David», et «ressuscité d'entre les morts». Ce sont là, en effet, pour ainsi dire, les deux pivots de la vérité : Dieu fidèle à ses promesses (fidélité qui se montre spécialement en relation avec les Juifs), et Dieu puissant pour produire quelque chose de tout nouveau par sa puissance créatrice et vivifiante, manifestée dans la résurrection, qui mettait aussi le sceau de Dieu sur la personne et sur l'oeuvre de Christ.

Les souffrances qui se trouvent sur le chemin du service de l'Évangile prennent ensuite un caractère élevé et remarquable dans la pensée de l'apôtre affligé. Ces souffrances sont la participation aux souffrances de Christ ; et cette participation, chez l'apôtre, eut lieu à un degré tout à fait remarquable. Les expressions dont Paul se sert ici, par rapport à lui-même, sont telles qu'on peut se servir des mêmes paroles par rapport à Christ en ce qui regarde son amour. Quant à la propitiation, nul autre que Christ ne pouvait y prendre part : mais dans le dévouement et dans les souffrances pour l'amour et pour la justice, les chrétiens ont le privilège de souffrir avec Lui. Or ici, quelle part l'apôtre avait-il dans les souffrances du Christ? «J'endure tout, dit-il, pour l'amour des élus» ;

c'est bien ce que le Seigneur a fait. L'apôtre marchait de près sur les traces de Jésus et dans le même but d'amour, afin que les élus obtinssent «le salut qui est dans le christ Jésus, avec la gloire éternelle». Ici l'apôtre, cela va sans dire, devait ajouter : «qui est dans le christ Jésus» ; mais les paroles sont merveilleuses dans la bouche de tout autre que le Seigneur Lui-même ; car c'est ce que le Seigneur a fait.

Remarquez aussi que plus les souffrances sont grandes (combien les nôtres sont petites à cet égard !), comme fruit de l'amour pour les objets des conseils de Dieu, plus notre privilège est grand : plus nous avons part à ce qui était la gloire de Christ ici-bas.

Cette pensée soutient l'âme dans les afflictions pareilles : on a le même but que le Seigneur Lui-même. L'énergie de l'amour s'adresse dans la prédication de l'Évangile à tout le monde ; la persévérance au milieu des afflictions, des difficultés et de l'abandon, est soutenue par le sentiment qu'on travaille à l'accomplissement des conseils de Dieu : on supporte tout pour les élus, pour les élus de Dieu, afin qu'ils aient le salut et la gloire éternelle. Paul éprouvait ce sentiment ; il connaissait l'amour de Dieu ; il désirait, au prix de quelque souffrance que ce fût, dans la mer tumultueuse de ce monde, que ceux qui étaient les objets du même amour eussent part au salut et à la gloire que Dieu conférait. Cette parole était certaine — c'est-à-dire ce que Paul venait d'annoncer — car si l'on mourait avec Christ, on vivrait avec Lui ; si l'on souffrait, on régnerait avec Lui. Si on le reniait, il renierait celui qui le reniait ; les conséquences d'un tel acte demeuraient dans toute leur force, elles se rattachaient à l'immutabilité de la nature du Seigneur et de son être, et se montraient dans l'autorité du jugement qu'il prononçait. Il ne pouvait se renier Lui-même, parce que les autres étaient incrédules.

Timothée était fortifié pour maintenir ces grands principes qui se rattachaient à la nature morale du Seigneur, et ne pas se laisser entraîner par des spéculations qui ne faisaient qu'égarer les âmes et corrompre la foi. Il devait se montrer comme un ouvrier approuvé de Dieu,

bien nourri dans la vérité et sachant la développer dans ses diverses parties, selon la pensée et les desseins de Dieu, n'ayant pas honte de son travail devant ceux qui pourraient le juger (vers. 14 et suiv.). Quant aux vaines et profanes pensées des spéculations des hommes, il devait les éviter ; elles ne pouvaient, dans leur progrès, produire d'autre fruit que l'impiété ; elles pouvaient avoir une grande apparence d'élévation et de profondeur, comme celle qui déclarait que la résurrection avait déjà eu lieu, ne faisait que pousser la doctrine de notre position en Christ charnellement au-delà des bornes : ces doctrines rongeaient comme une gangrène. Déjà celles dont l'apôtre parle avaient renversé la foi de quelques-uns, c'est-à-dire leur conviction à l'égard de la vérité et la profession qu'ils en avaient faite. Mais en pensant à ce renversement de la foi de quelques-uns, l'âme de l'apôtre trouvait son refuge dans ce qui ne s'ébranle pas, quelle que soit la décadence de l'Assemblée ou l'infidélité des hommes. Le solide fondement de Dieu reste inébranlable, ayant ce sceau : «Le Seigneur connaît ceux qui sont siens». C'est là la devise du sceau, pour ainsi dire, du côté de Dieu, et rien ne peut le toucher (*) ; l'autre côté de ce sceau est celui de l'homme ; sa devise est celle-ci : «Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur !» C'est la responsabilité de l'homme ; mais cela caractérise l'oeuvre et le fruit de la grâce, partout où cette oeuvre est réelle et où un vrai fruit est produit.

(*) Tout en étant une très grande source de consolation, c'est une preuve de décadence ; car les hommes aussi devraient connaître ceux qui sont au Seigneur. Ce n'est plus : «Le Seigneur ajoutait tous les jours à l'Assemblée ceux qui devaient être sauvés».

Mais ici l'état de choses que l'apôtre contemple dans cette épître ressort clairement : l'Assemblée extérieure avait pris un caractère tout nouveau, tout autre que celui qu'elle avait eu au commencement ; et maintenant, l'individu était rejeté sur sa propre fidélité, comme ressource et comme moyen d'échapper à la corruption générale. Le solide fondement de Dieu demeure : la connaissance qu'a Dieu Lui-même de

ceux qui sont siens, et la séparation individuelle de toute iniquité ; mais l'Assemblée extérieure prend aux yeux de l'apôtre le caractère d'une «grande maison». Tout se trouve dans cette maison, des vases à honneur et des vases à déshonneur, des vases précieux ou vils. La conduite de l'homme de Dieu consiste à se purifier des derniers, à se tenir à part et à ne pas se souiller de ce qui est faux et corrompu. C'est un principe de toute importance que le Seigneur nous a fourni dans sa Parole. Il a permis que le mal se montrât assez aux temps apostoliques pour donner occasion à l'établissement, par la révélation, de ce principe comme devant gouverner le chrétien. L'unité de l'Assemblée est si précieuse, elle a une telle autorité sur le coeur de l'homme, que, à la suite de la décadence de l'Assemblée, il y avait danger que le désir de l'unité extérieure ne conduisît les fidèles mêmes à accepter le mal et à marcher en communion avec lui pour ne pas rompre cette unité. Le principe de la fidélité individuelle, de la responsabilité individuelle envers Dieu, est donc établi et élevé au-dessus de toute autre considération ; car il tient à la nature de Dieu Lui-même et à son autorité sur la conscience de l'individu. Dieu connaît les siens ; telle est la source de confiance. Moi je ne sais qui ils sont. Et que ceux qui prononcent le nom de Jésus se séparent du mal. Ici je trouve ce que je puis reconnaître. Maintenir en pratique la possibilité de l'union entre le nom de Jésus et le mal, c'est blasphémer ce nom.

L'ensemble de tous ceux qui se disent chrétiens est envisagé comme une grande maison : le chrétien fait extérieurement partie de cet ensemble malgré lui, car il se dit chrétien, et la grande maison consiste en tous ceux qui se disent tels ; mais le chrétien se purifie personnellement de tous les vases qui ne sont pas à l'honneur du Seigneur. C'est là la règle de la fidélité chrétienne : ainsi, personnellement purifié de communion avec le mal, il sera un vase à honneur, propre au service du Maître. Tout ce qui est contraire à l'honneur de Christ, en ceux qui portent son nom, voilà ce dont il faut se tenir à l'écart.

Il ne s'agit pas ici de la discipline pour les fautes individuelles, ni de la restauration des âmes dans une assemblée qui a perdu en partie sa spiritualité, mais d'une marche à suivre par l'individu quant à ce qui déshonore le Seigneur de quelque manière que ce soit.

Ces conseils sont solennels et importants ; ce qui les nécessite est triste dans sa nature : mais tout cela ne fait que montrer la fidélité et la grâce de Dieu ; et Dieu nous fournit ici une direction claire et précieuse pour notre conduite, quand nous nous trouvons dans des circonstances semblables. La responsabilité individuelle ne peut jamais cesser.

Quand le Saint Esprit agit énergiquement et triomphe sur la force de l'Ennemi, les personnes réunies dans l'Assemblée y développent leur vie, selon Dieu et dans sa présence, et la puissance spirituelle qui se trouve dans l'ensemble du corps agit sur la conscience, si cela est nécessaire, et conduit le coeur du croyant ; de sorte que l'individu et l'assemblée sont portés ensemble en avant sous la même influence. Le Saint Esprit, qui est présent dans l'assemblée, tient l'individu à la hauteur de la présence de Dieu Lui-même : les étrangers même sont obligés de reconnaître que Dieu est dans l'assemblée ; l'amour et la sainteté y règnent. Quand l'effet de cette puissance ne se trouve plus dans l'assemblée et que peu à peu la chrétienté ne répond plus au caractère de l'Assemblée telle que Dieu l'a formée, la responsabilité de l'individu envers Dieu n'a pas cessé pour cela ; cette responsabilité ne peut jamais ni cesser ni diminuer, car il y va de l'autorité et des droits de Dieu Lui-même sur l'âme.

Or, quand il en est ainsi, ce qui s'appelle chrétien n'est plus un guide, et l'individu est tenu de se conformer à la volonté de Dieu, par la puissance de l'Esprit, selon la lumière qui lui est donnée de la part de Dieu.

Dieu peut réunir les fidèles : c'est une grâce et c'est sa pensée ; mais la responsabilité individuelle demeure — responsabilité de ne pas

rompre l'unité, quelque faible qu'elle soit, là où elle est possible selon Dieu, mais responsabilité de conserver le caractère divin du christianisme dans notre marche et de répondre à la révélation qui nous a été faite de la nature et de la volonté de Dieu.

En se purifiant de tous ceux qui sont des vases à déshonneur, le serviteur de Dieu sera un vase à honneur, sanctifié et prêt pour toute bonne oeuvre ; car cette séparation du mal n'est pas seulement négative ; elle est l'effet de la réalisation de la parole de Dieu dans le coeur. Je saisis alors la sainteté de Dieu, ses droits sur mon coeur, l'incompatibilité de sa nature avec le mal, je sens que je demeure en Lui, et Lui en moi ; je sens que Christ doit être honoré à tout prix, que cela seul qui Lui ressemble l'honore, que la nature et les droits de Dieu sur moi sont la seule règle de ma vie. Ce qui me met à part ainsi pour Lui, selon ce qu'Il est, me sépare du mal. On ne peut marcher avec ceux qui déshonorent le Seigneur, et en même temps honorer le Seigneur dans sa marche.

Ce qui suit montre le caractère sanctifiant de l'exhortation que nous trouvons ici ; l'apôtre dit : «Mais fuis les convoitises de la jeunesse, et poursuis la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur» (vers. 22). C'est respirer l'atmosphère pure que l'on trouve dans la présence du Seigneur ; l'âme y jouit de la santé et de la force : tout ce qui corrompt est loin d'elle ; de plus nous trouvons ici, ce que l'on conteste si souvent, que nous pouvons et devons distinguer ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur. Nous ne décidons pas qui sont ceux qui appartiennent au Seigneur : Lui les connaît. Mais nous devons nous associer avec ceux qui se montrent tels, ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur. Ceux-là je dois les discerner, les reconnaître et marcher avec eux. Dire que je ne puis les discerner est, au mépris d'une règle expresse de l'Écriture, applicable seulement à un état dans lequel, en raison de la corruption, beaucoup ne sont pas manifestés comme vraiment chrétiens, tout en l'étant peut-être.

Comme partout ailleurs, dans ses épîtres, l'apôtre exhorte ici à fuir les questions vaines où l'instruction divine ne se trouve pas. Ces questions ne produisent que des discussions stériles, des contestations ; or l'esclave du Seigneur ne doit pas contester : il vient de la part de Dieu pour apporter la vérité, dans la paix et dans l'amour ; il doit conserver ce caractère de paix, attendant que Dieu, dans sa grâce, donne la repentance aux opposants (car il s'agit de la conscience et du coeur) pour reconnaître la vérité (v. 23-26).

La vérité de Dieu n'est pas affaire de l'intelligence humaine, c'est la révélation de ce que Dieu est, et des conseils de Dieu. Or on *ne peut pas* avoir affaire avec Dieu sans que la conscience et le coeur soient engagés : ce que l'intelligence saisit n'est pas pour nous la révélation de Dieu. Nous sommes mis en rapport avec l'Être divin lui-même, et dans des actes qui doivent avoir le plus puissant effet sur notre coeur et sur notre conscience ; si ces actes n'ont pas cet effet, le coeur et la conscience, l'un et l'autre, sont en mauvais état et endurcis. L'Esprit de Dieu, sans doute, agit sur l'intelligence, et par elle ; mais la vérité qui est déposée dans l'intelligence s'adresse à la conscience et au coeur : si elle ne les atteint pas, rien n'est fait, et rien même n'est réellement compris ; car dans la vérité divine on comprend les choses avant de comprendre les mots, celui-ci par exemple : «Être né de nouveau» (comp. Jean 8: 43). D'un autre côté, Satan, en occupant l'intelligence de l'erreur, en exclut Dieu et mène l'homme entier captif, pour lui faire faire sa volonté.

CHAPITRE 3

Or cette influence pernicieuse ne devait pas manquer de s'exercer. La puissance de la sainte vérité de Dieu devait se perdre dans l'Assemblée et parmi les chrétiens ; et ceux qui porteraient le nom de chrétiens devaient être (sous l'influence de l'Ennemi) l'expression de la volonté des passions des hommes, tout en conservant les formes de la piété, état particulier qui trahit d'une manière remarquable l'influence et

l'oeuvre de l'Ennemi. C'était à quoi il fallait s'attendre ; ce seraient des jours fâcheux.

L'opposition ouverte de l'Ennemi est pénible, sans doute ; mais par les apparences, dont l'apôtre parle ici, il *séduit* les âmes. Il les séduit par le moyen de ce qui porte le nom de christianisme, de ce qui, devant les yeux des hommes, a le caractère de la piété et que la chair accepte comme tel, bien plus volontiers qu'une piété vraie qui la contrarie. Cependant tous les plus mauvais traits du coeur de l'homme se rattachent au nom du christianisme. Que devient alors le témoignage ? Il est pour ainsi dire une prophétie individuelle, revêtu du sac.

Il y a de l'activité dans ce mal fâcheux des derniers jours : ces séducteurs s'introduiront dans les maisons et gagneront l'oreille des âmes faibles qui, gouvernées par leurs passions, apprennent toujours et néanmoins n'apprennent jamais. Ces ouvriers résistent à la vérité ; ce sont des hommes corrompus dans leur entendement, réprouvés quant à la foi, mais ils n'iront pas plus avant : Dieu manifestera leur folie et leur fausseté, par leurs prétentions mêmes qu'ils ne peuvent plus soutenir.

La part de l'homme de Dieu est de se détourner de pareils hommes pendant qu'ils séduisent et qu'ils exercent leur influence ; Dieu, plus tard, manifestera ces auteurs d'iniquité. Tous les hommes jugeront alors et feront justice de leurs prétentions ; l'homme spirituel les juge déjà, lorsqu'ils séduisent les autres en sécurité.

On peut faire remarquer ici ce qui manifeste, d'une manière bien claire, le triste et dangereux caractère des temps dont l'apôtre parle. Si l'on compare la liste des péchés et des abominations que l'apôtre donne au commencement de l'épître aux Romains, comme caractérisant la vie païenne et la dégradation morale des hommes dans les temps des ténèbres et de l'adoration des démons ; si l'on compare, dis-je, cette liste avec la liste des péchés qui caractérisent ceux qui ont la forme de la piété, on trouvera qu'elles sont toutes deux à peu près les mêmes, et

que, moralement, elles le sont tout à fait : seulement quelques-unes des fautes grossières et publiques qui mettaient en évidence l'homme sans frein manquent ici ; la forme de la piété bride ces fautes-là et les remplace.

Solennelle pensée : la même dépravation, qui a existé parmi les païens, se reproduit sous le christianisme et se revêt de son nom, et même prend la forme de la piété. Mais, en réalité, ce sont les mêmes passions, la même nature qui sont en activité dans l'homme, la même puissance de l'Ennemi : il n'y a ici que l'hypocrisie en plus. C'est l'abandon et la corruption de la vraie doctrine du Médiateur, comme le paganisme était l'abandon et la corruption de la vraie doctrine d'un seul Dieu.

Des directions différentes sont données pour la conduite de l'homme de Dieu à l'égard des vases à déshonneur et des hommes qui agissent selon l'esprit des derniers jours. Des premiers, l'homme de Dieu doit se purifier : il doit penser à la fidélité de sa propre marche ; en se purifiant de ces vases qui n'honorent pas le nom de Christ, et qui, tout en étant dans la grande maison, ne portent pas l'empreinte de la pure recherche de sa gloire, il sera un vase à honneur propre au service du Maître. En se tenant éloigné de tels vases, il est à l'abri des influences qui appauvrissent et ravalent le témoignage qu'il a à rendre au Christ ; il reste pur de ce qui détériore et fausse ce témoignage.

À l'égard de ceux qui forment la seconde classe, c'est-à-dire des hommes qui donnent aux derniers jours le caractère fâcheux que ces jours auront, hommes corrompus, qui résistent à la vérité, tout en ayant le nom de la piété, le témoignage de l'homme de Dieu doit être clair et net ; il ne s'agit pas seulement ici pour l'homme de Dieu de se purifier : il témoigne de son horreur morale, de son dégoût pour ceux qui, comme instruments de l'Ennemi, portent le caractère de la forme de la piété ; il se détourne d'eux et les abandonne au jugement de Dieu.

Timothée avait la marche et l'esprit de l'apôtre pour lui servir de guide. Il avait été avec lui ; il avait vu, dans les moments d'épreuve, sa patience et ses souffrances, les persécutions qu'il avait subies ; mais le Seigneur l'avait délivré de tout. Il en sera de même pour tous ceux qui cherchent à vivre selon la piété qui est dans le Christ Jésus (*) : ils souffriront la persécution. Les méchants et les imposteurs iront toujours en empirant, séduisant et étant séduits (vers. 10-13).

(*) Nous retrouvons dans ce cas-ci une différence dans l'état des choses. Ce ne sont pas tous les chrétiens qui seront persécutés, mais tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus.

Ici le caractère des derniers jours est fortement marqué, et ne donne aucun espoir de restauration à l'égard de l'ensemble de la chrétienté. Le progrès du mal est dépeint comme se développant sous deux caractères distincts, auxquels nous avons déjà fait allusion, savoir sous celui de la grande maison — la chrétienté comme un tout — dans laquelle il y a des vases à déshonneur dont il faut se purifier, et sous celui de l'activité positive de la corruption et des instruments qui la propagent en résistant à la vérité, bien que ceux qui se corrompent ainsi revêtent les formes de la piété. Sous cette dernière forme, les méchants iront toujours en empirant ; cependant la main de Dieu en puissance démontrera leur folie.

On peut reconnaître, dans cette dernière forme du mal, un caractère général d'orgueil et de corruption qui caractérise tous ceux qui subissent son influence maligne, mais aussi ceux qui se donnaient de la peine pour la répandre. D'entre ceux-ci, de cette classe, dit l'apôtre, sont ceux qui s'introduisent dans les maisons (vers. 6). L'apôtre parle en général du caractère de la masse des séduits, mais il y a des séducteurs. Ceux-ci résistent à la vérité, et leur folie sera manifeste. Il se peut que Dieu, pour en délivrer les siens, démontre cette folie partout où il y a de la fidélité, mais en général le travail des séducteurs continuera, et la séduction ira en empirant jusqu'au bout, alors que Dieu démontrera la

folie de ceux qui se sont éloignés de Lui et qui se sont livrés aux erreurs de l'esprit humain et appliqués à les maintenir et à les propager.

Ensuite l'apôtre dit à Timothée quelle est la sauvegarde et sur quoi il peut se fonder pour demeurer ferme, par la grâce, dans la vérité et la jouissance du salut de Dieu (vers. 14 et suiv.). La sauvegarde repose sur la certitude de l'origine *immédiate* de la doctrine qu'il a reçue, et sur les Écritures reçues comme documents authentiques et inspirés, qui promulguent la volonté, les actes et les conseils, et même la nature de Dieu. On demeure dans ce qu'on a appris, parce qu'on sait de qui on l'a appris : le principe est simple et bien important. On fait des progrès dans la connaissance divine ; mais le croyant, en tant qu'enseigné de Dieu, n'abandonne jamais pour de nouvelles opinions, ce qu'il a appris d'une source immédiatement divine, et qu'il sait être telle. J'appelle une source immédiatement divine une personne à laquelle Dieu Lui-même a communiqué la vérité par révélation, avec autorité de la part de Dieu pour la promulguer. Dans ce cas, je reçois ce qu'elle dit (quand je reconnais sa mission) comme une communication divine. Il est vrai que les Écritures demeurent toujours comme contre-épreuve ; mais lorsque, comme dans le cas des apôtres, un homme est démontré être le serviteur de Dieu, lorsqu'il est doué par Lui pour communiquer ses pensées, je reçois ce qu'il dit, dans l'exercice de son ministère, comme venant de Dieu. Il ne s'agit pas dans ce cas-ci de l'Assemblée. L'Assemblée ne peut être le vase de la vérité divine qui lui serait divinement communiquée de la part de Dieu. Ce sont toujours des individus qui sont ce vase. Nous avons vu que la part de l'Assemblée est de confesser la vérité, quand la vérité a été communiquée, non pas de la communiquer. Mais il s'agit, je le répète, d'une personne à laquelle et par laquelle Dieu révèle immédiatement la vérité — comme ont été les apôtres et prophètes. Dieu leur a communiqué, comme vases d'élection dans ce but, ce qu'il a voulu communiquer au monde ; et eux l'ont communiqué à leur tour.

Nul ne saurait le faire, s'il n'a pas reçu lui-même de Dieu, comme révélation, ce qu'il doit communiquer ainsi ; et si ce n'est pas le cas, l'homme entre pour quelque chose dans cette communication. Je ne peux pas dire à l'égard d'une doctrine : «Je sais de qui je l'ai apprise», sachant qu'elle vient immédiatement de Dieu et par une révélation divine.

Quand Dieu a voulu communiquer quelque chose à l'Assemblée elle-même, il l'a fait par le moyen des Paul, des Pierre, etc. L'Assemblée se compose d'individus ; elle ne peut recevoir en masse, comme Assemblée, une révélation divine, à moins que ceux qui la composent n'entendent en commun une voix divine, ce qui n'est pas la manière de faire de Dieu. Le Saint Esprit distribue à chacun en particulier comme il Lui plaît ; il y a des prophètes ; et l'Esprit dit : «Mettez-moi... à part Barnabas et Saul» (Actes 13: 2). Christ a donné des dons aux hommes : les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, etc. Aussi l'apôtre dit ici : «sachant» non pas «où», mais «*de qui*» tu as appris ces choses.

Ici donc est le premier fondement de certitude, de force et d'assurance pour l'homme de Dieu à l'égard de la vérité divine. La vérité n'a pas été révélée immédiatement à Timothée. Elle l'avait été à Paul et à d'autres instruments que Dieu avait choisis pour cette faveur spéciale ; mais Timothée sait de qui il l'a apprise ; il sait qu'il la tient de quelqu'un (ici de Paul) auquel elle a été directement communiquée par inspiration et qui a autorité de la part de Dieu pour la communiquer, de sorte que celui qui apprend de lui sait que c'est la vérité divine telle que Dieu l'a communiquée (comparez 1 Cor. 2), et comme il a plu à Dieu de la communiquer.

Une autre chose a un caractère propre : savoir les Écritures, qui constituent, comme telles, le fondement de la foi de l'homme de Dieu, et le dirigent dans toutes ses voies. Le Seigneur Jésus Lui-même a dit, en parlant de Moïse : «Si vous ne croyez pas ses *écrits*, comment croirez-vous mes *paroles* ?» Ces paroles étaient les paroles de Dieu. Il ne met pas en contraste l'autorité de ce qui est dit avec celle de ce qui est écrit,

mais les deux moyens de communication. Il a plu à Dieu d'employer celui des Écritures pour servir d'autorité permanente. «Aucune prophétie de l'Écriture», dit Pierre : il y a eu beaucoup de prophéties qui ne sont pas écrites, qui avaient l'autorité de Dieu pour les personnes auxquelles elles étaient adressées, car la Parole nous parle plus d'une fois de prophètes, qui ont prophétisé, sans qu'elle nous communique leurs prophéties. Ces hommes étaient des instruments pour communiquer la volonté de Dieu, à un moment donné, afin de diriger le peuple de Dieu dans les circonstances où il se trouvait, sans que cette communication fût une révélation nécessaire pour les fidèles de tous les temps ou applicable soit au monde, soit à Israël, soit à l'Assemblée, dans tous les siècles. Ce n'était pas une révélation générale et permanente venant de Dieu et qui dût servir d'instruction pour l'âme à toutes les époques.

Une foule de choses que Jésus a dites ne sont pas reproduites dans les Écritures ; en sorte qu'il ne s'agit pas seulement de savoir de qui l'on a entendu une vérité ; mais il s'agit aussi du caractère de la chose communiquée. Lorsqu'elle est pour le profit permanent du peuple ou de l'Assemblée de Dieu, Dieu la fait consigner dans les Écritures ; elle demeure pour l'instruction et pour la nourriture des fidèles dans tous les temps.

L'expression «sachant de qui tu les as apprises» nous donne comme fondement l'autorité personnelle d'un apôtre, en envisageant les apôtres comme docteurs autorisés du Seigneur. Ceux qui sont de Dieu, dit Jean, nous écoutent. Il n'est pas nécessaire que les Écritures soient l'oeuvre des apôtres. Dieu, dans les Écritures, a fait connaître sa volonté et sa vérité, et il a confié le dépôt de ses oracles à son peuple pour le profit de tous les temps. Les Écritures font autorité comme telles ; et cette autorité n'appartient pas seulement à ce qu'un homme, comme homme spirituel, peut en recevoir, ce dont nous avons profité (quant à l'application à l'âme c'est réellement tout) ; mais ce sont toutes

les saintes Écritures, telles que nous les possédons, qui ont cette autorité.

Dès son enfance, Timothée avait lu les saintes lettres ; et ces écrits, tels qu'il les avait parcourus comme enfant, le garantissaient — étant d'autorité divine — contre l'erreur et lui fournissaient les vérités divines nécessaires pour son instruction. Pour s'en servir comme il faut, la foi en Christ était nécessaire, mais ce dont Timothée se servait, c'étaient les Écritures, connues dès sa jeunesse. Ce qui est important à remarquer ici, c'est que ce dont il est parlé ici sont les Écritures en elles-mêmes, telles qu'un enfant les lit — non pas même ce qu'un homme converti ou spirituel peut y trouver, mais les saintes lettres elles-mêmes.

On dira peut-être que Timothée, comme enfant, n'avait que l'Ancien Testament ? — D'accord, mais il s'agit du caractère de tout ce qui a le droit d'être appelé saintes Écritures, ainsi que Pierre dit des écrits de Paul : Ils les tordent comme ils tordent «aussi *les autres Écritures*» (2 Pierre 3: 16) (*). Du moment que je reconnais les livres du Nouveau Testament comme ayant droit à ce nom d'Écritures, ils possèdent le même caractère, ils ont la même autorité que l'Ancien Testament.

(*) «Écritures» est le vrai sens du mot «écrits» en Romains 16: 26.

Les Écritures sont l'expression permanente des pensées et de la volonté de Dieu, munies comme telles de son autorité ; elles sont son expression de ses propres pensées ; elles édifient, elles sont utiles ; mais ce n'est pas tout : elles sont inspirées. Ce n'est pas seulement que la vérité y soit donnée par inspiration, ce n'est pas là ce qui est dit ici. Elles sont inspirées.

La plus grande partie du Nouveau Testament est comprise dans la première source d'autorité dont nous avons parlé, et indiquée dans l'expression de : «Sachant de qui tu les as apprises». C'est tout ce que les apôtres ont écrit, car je puis dire, en y apprenant la vérité : je sais de qui je l'ai appris ; je l'ai appris de Paul, ou de Jean, ou de Pierre, etc. Mais

outre cela, reçues comme Écritures, toutes les parties du Nouveau Testament ont l'autorité des écrits divins, auxquels, comme forme de communication, Dieu a donné la préférence sur la parole parlée par le Sauveur lui-même. Les Écritures sont la règle permanente d'après laquelle toute parole, dite de bouche, doit être jugée.

En un mot, les Écritures sont inspirées. Elles enseignent, elles jugent le coeur, elles corrigent, elles disciplinent selon la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli, c'est-à-dire instruit de la volonté de Dieu, que son intelligence soit formée d'après cette volonté et qu'il soit parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre. La puissance pour accomplir ces choses vient de l'action de l'Esprit. Ce qui garantit l'homme de Dieu de l'erreur, ce qui lui donne la sagesse pour le salut, ce sont les Écritures : elles sont capables de lui fournir tout cela. On doit demeurer dans ce qu'on a appris des apôtres, et se diriger d'après les écrits de Dieu.

Est-ce que cette autorité parfaite et suprême des Écritures met de côté le ministère ? Non certes ; au contraire, elle en forme la base : on est ministre de *la Parole*, on annonce la Parole, appuyé sur la Parole écrite, qui fait autorité pour tous, et qui légitime tout ce que le ministre dit, et prête à ses paroles l'autorité de Dieu sur la conscience de ceux qu'il exhorte ou enseigne. Il y a de plus l'amour en activité dans le coeur de celui qui exerce le ministère, si ce ministère est réel, et la puissante action de l'Esprit, s'il en est rempli ; mais ce que la Parole dit réduit au silence toute opposition du coeur du croyant.

Ainsi c'est par la Parole que le Seigneur a répondu à Satan ; et Satan même a dû se taire.

Celui qui ne se soumet pas aux paroles de Dieu se montre par là même rebelle à Dieu. La règle de Dieu est dans les Écritures, l'activité énergique de son Esprit dans le ministère, quoique Dieu puisse également agir directement sur le coeur par la Parole même. Par contre, le

ministère ne fait jamais autorité depuis que les révélations de Dieu sont complètes ; autrement il y aurait deux autorités ; s'il y en avait deux, la seconde serait une répétition inutile de la première ; ou bien si elles étaient différentes, elles s'annuleraient l'une l'autre.

Si les révélations n'étaient pas complètes, sans doute il pourrait y en avoir davantage. L'Ancien Testament ne racontait pas l'histoire du Christ, ni la mission du Saint Esprit, ni la formation de l'Assemblée, parce que ces faits, n'étant pas encore accomplis, ne pouvaient être le sujet de ses enseignements historiques et doctrinaux ; et l'Assemblée n'était pas même le sujet de la prophétie. Mais maintenant tout est complet, et Paul peut dire qu'il est serviteur de l'Assemblée « pour compléter la parole de Dieu » (Col. 1: 25). Les sujets de la révélation ont été alors complétés.

CHAPITRE 4

Remarquez que l'apôtre insiste, comme affaire de responsabilité, sur ce que Timothée devait se vouer à son ministère avec d'autant plus d'énergie que l'Assemblée déclinait et que la propre volonté des chrétiens prenait le dessus, mais sans mettre en doute que ce ne fût un devoir perpétuel de tous les temps, qu'ils fussent heureux ou malheureux. L'apôtre, ainsi que nous l'avons déjà vu, parle de deux époques différentes ; il parle du déclin de l'Assemblée tel qu'il avait déjà lieu, puis d'un état encore pire qui était à venir. L'application spéciale de l'exhortation que nous trouvons ici se rapporte à la première période. « Insiste en temps et hors de temps », dit l'apôtre ; « car il y aura un temps où ils ne supporteront pas le sain enseignement... et ils détourneront leurs oreilles de la vérité et se tourneront vers les fables ».

De quelle manière positive, et avec quelle clarté l'apôtre nous présente ici la chute de l'Assemblée ! Sa déchéance au temps d'alors n'était à ses yeux que le commencement du mal, qui, au jugement que l'Esprit

lui faisait porter, devait progresser vers une chute encore plus complète, alors que, tout en ayant le nom de chrétiens, l'ensemble de ceux qui porteraient alors le nom de Christ ne supporterait plus le sain enseignement du Saint Esprit. Quoi qu'il en fût, l'apôtre voulait que Timothée travaillât avec patience, diligence et énergie, aussi longtemps que les chrétiens voudraient écouter ; qu'il fût sobre, qu'il endurât les souffrances, qu'il cherchât les âmes encore inconverties (c'est une grande preuve de foi, quand le coeur est chargé du poids de l'infidélité de ceux qui sont au-dedans), et qu'il exerçât en plein son ministère, trouvant un motif de plus en ce que l'énergie apostolique disparaissait de la scène (v. 6).

Mais il reste encore une chose à remarquer au commencement de ce chapitre. La plénitude de la grâce, cela est clair, ne caractérise pas cette épître ; l'exhortation de l'apôtre à Timothée est « devant Dieu et le christ Jésus, qui va juger vivants et morts, et par son apparition, et par son règne ». Nous l'avons déjà dit, *l'apparition* de Jésus est en relation avec la responsabilité ; sa *venue* a pour but de nous appeler auprès de lui, en relation avec nos privilèges. Ici il s'agit de la première de ces deux choses, non pas de l'Assemblée, ni de la maison du Père, mais de Dieu, de l'apparition et du royaume. Tout ce qui est en relation avec la responsabilité, le gouvernement, le jugement, est rassemblé en un seul point de vue. Mais l'apôtre ne touche pas plus ici qu'ailleurs dans cette épître, au sujet de l'Assemblée : au reste, l'Assemblée, comme telle, n'est pas jugée, elle est l'Épouse de l'Agneau — les individus sont jugés. La chrétienté, qui en porte le nom et la responsabilité, et cela nécessairement tandis que le Saint Esprit est ici-bas, est jugée. Nous en sommes avertis dans ce qui est dit à Éphèse (Apoc. 2). C'est même là que commence le jugement. C'est l'Assemblée envisagée comme maison, non comme corps.

La part de l'Assemblée, et même de ses membres, comme tels, est la grâce et non le jugement : l'Assemblée va au-devant du Seigneur,

avant qu'il apparaisse. Ici l'apôtre parle de l'apparition de Jésus et de son royaume : c'est comme étant déjà entré dans sa gloire et revêtu de l'autorité du royaume qu'il jugera. La présentation de l'Assemblée à Lui-même met le comble à l'oeuvre de la grâce à son égard. Quand le Seigneur apparaîtra, nous apparaîtrons avec Lui en gloire ; mais cette gloire sera celle du royaume, comme on le voit dans la transfiguration ; et le Seigneur jugera les vivants.

Il maintiendra l'autorité de son royaume, comme étant d'un nouvel ordre de choses, pendant longtemps ; et le jugement s'exercera, le cas échéant, pendant toute la durée de cet état de choses, car un roi régnera en justice, le jugement étant réuni à la justice. Avant de remettre ce royaume à Dieu le Père, il juge les morts, car tout jugement est confié au Fils, en sorte que le royaume est un nouvel ordre de choses, établi par son apparition, et dans lequel le jugement s'exerce. Le royaume est fondé quand Satan est exclu du ciel : il est établi, et son autorité commence à s'exercer, lors de l'apparition du Seigneur.

La conscience que ce jugement va s'exercer donne son impulsion à l'amour, dans l'exercice du ministère ; elle rend sérieux, elle fortifie les mains par le sentiment de l'union du serviteur de Dieu avec Celui qui exerce le jugement, et même par le sentiment de sa propre responsabilité.

L'apôtre présente son prochain départ comme un nouveau motif pour engager Timothée à accomplir pleinement son service ; et son coeur s'épanouit dans la pensée de ce départ.

L'absence du ministère apostolique, fait si sérieux à l'égard de la position de l'Assemblée, rend donc le devoir de l'homme de Dieu plus pressant. Comme l'absence de l'apôtre était un motif pour que chaque fidèle travaillât à son propre salut avec crainte et tremblement, elle est aussi un motif pour que celui qui est engagé dans l'oeuvre se dévoue plus que jamais à son ministère, afin de remplacer autant que possible

l'oeuvre apostolique par le soin qu'il voue aux âmes et par l'enseignement de la vérité qu'il a apprise.

On ne peut pas être apôtre ni poser maintenant le fondement de l'Assemblée : cette oeuvre est déjà faite ; mais on peut édifier sur ce fondement et par la vérité qu'on a reçue des apôtres, par les Écritures que Dieu nous a données, par un amour dans la vérité pour les âmes, et qui ne se lasse pas. On ne peut pas fonder deux fois ; on donne sa valeur au fondement, on lui donne sa place en bâtissant dessus et en soignant les âmes et l'Assemblée auxquelles l'apostolat a donné devant Dieu une place et un fondement qui restent toujours là. C'est ce que nous avons à faire en l'absence du don qui a posé ce fondement.

Le caractère selon la pensée de Dieu a déjà été imprimé sur l'oeuvre ; le seul fondement a été posé ; l'Assemblée a sa seule et unique position selon les conseils de Dieu ; la règle donnée de Dieu est dans la Parole ; on n'a qu'à agir dans le sens de l'apôtre, selon l'impulsion déjà donnée par l'Esprit, mais on ne saurait avoir l'autorité apostolique ; personne n'est apôtre maintenant dans ce sens-là. Être apôtre maintenant est impossible, parce qu'on ne pose pas le fondement : le faire serait renier ce qui a été fait, car le fondement a été posé. On peut agir dans la mesure du don qu'on a reçu et d'une manière d'autant plus dévouée qu'on aime l'oeuvre de l'apôtre, et qu'il n'est plus là lui-même pour la soutenir.

Quant à lui, il avait fait son oeuvre ; si les autres étaient infidèles, lui avait été fidèle. Dans le bon combat de l'Évangile de Dieu, il avait combattu jusqu'au bout et résisté avec succès à toutes les attaques de l'Ennemi (vers. 7). Il avait achevé sa course ; il ne restait plus pour lui qu'à être couronné. Il avait gardé la foi qui lui avait été confiée ; la couronne de justice, c'est-à-dire celle qui venait du juste Juge, qui reconnaissait sa fidélité, était réservée et gardée pour lui : ce n'est qu'au jour de rétribution qu'il la recevra. Il s'agit, on le voit clairement, de récom-

pense pour l'oeuvre et pour la fidélité. L'idée de fidélité devant la responsabilité — ou aussi d'infidélité — donne son caractère à l'épître tout entière, et non l'idée des privilèges de la grâce.

L'oeuvre de l'esprit par notre moyen est récompensée par la couronne de justice, et chacun recevra sa récompense selon son travail. Christ nous place tous selon la grâce de Dieu dans la jouissance de sa propre gloire, avec Lui-même et semblables à Lui. C'est notre part commune, selon les conseils éternels de Dieu ; mais une place est préparée par le Père et donnée par le Fils selon l'oeuvre opérée par la puissance de l'Esprit en chaque croyant, dans sa position particulière. Ce ne sera pas Paul seul qui recevra cette couronne du juste Juge : tous ceux qui aiment l'apparition de Jésus apparaîtront avec Lui dans la gloire qui est personnellement destinée à chacun, et dont chacun sera revêtu lorsqu'il apparaîtra. Détaché de ce monde, sachant que c'est un monde pervers et rebelle, sentant dans son coeur le poids du règne de Satan, le fidèle désire l'apparition de Celui qui mettra fin à ce règne, à la rébellion, à l'oppression et à la misère, en apportant dans sa bonté — quoique ce soit par le jugement — la délivrance, la paix et la liberté du coeur sur la terre.

Le chrétien aura part à la gloire du Seigneur quand Il paraîtra ; mais ce monde aussi sera délivré.

On remarquera encore ici qu'il ne s'agit pas des privilèges de l'Assemblée comme telle, mais de la rétribution publique qui sera manifestée, quand Jésus apparaîtra à tous, et de l'établissement public de sa gloire. Le coeur aime son apparition, non seulement parce que le mal est ôté, mais l'apparition de Celui qui ôte le mal.

On voit, dans ce qui suit, quel progrès ce mal avait déjà fait et comment l'apôtre compte sur l'affection individuelle de son cher fils dans la foi. Il y avait probablement de bonnes raisons pour le départ de plusieurs, certainement pour celui de quelques-uns ; mais il est certain que

la première chose qui se présente à l'esprit de l'apôtre est le départ de Démas pour des motifs purement mondains : l'apôtre se sentait isolé ; non seulement la masse des chrétiens l'avait abandonné, mais ses compagnons d'oeuvre s'étaient éloignés. Selon la providence de Dieu, il devait être seul. Il prie Timothée de venir bientôt. Démas l'avait abandonné ; les autres l'avaient quitté pour divers motifs, quelques-uns de ceux-ci envoyés par lui dans l'intérêt de l'oeuvre. Il n'est pas dit que Démas eût cessé d'être chrétien, eût publiquement abandonné le Seigneur, mais il n'avait pas assez de courage pour porter la croix avec l'apôtre.

Au milieu de ces peines, un rayon de grâce et de lumière brille à travers les ténèbres : la présence de Marc, dont Paul avait dans le temps refusé le service, parce que Marc avait reculé devant les périls de l'oeuvre au milieu des gentils et s'en était retourné à Jérusalem, il la désire maintenant parce que Marc était utile pour le ministère. Il est extrêmement intéressant de voir, et c'est une preuve touchante de la grâce de Dieu, que l'affliction de l'apôtre, et l'oeuvre de grâce en Marc, se réunissent pour mettre en évidence comme fidèle et utile à Paul, celui qui avait manqué et avec qui l'apôtre n'avait rien voulu avoir à faire auparavant. Nous voyons aussi les affections et la confiance se déployer dans les plus petits détails de la vie. Puissant par l'Esprit de Dieu, l'apôtre est débonnaire, intime et confiant avec des esprits droits et dévoués. On voit aussi qu'à la fin de sa vie, tout dévoué qu'il fût, l'occasion s'était présentée pour étudier (en rapport avec son oeuvre, bien certainement) et pour écrire ce qu'il voulait soigneusement conserver (v. 13) : il se peut que ce fussent ses propres épîtres.

Cela a une place importante dans l'instruction scripturaire à l'égard de la vie de l'apôtre. Paul lui-même est perdu, pour ainsi dire, pour la plus grande partie, dans la puissance de l'Esprit ; mais étant seul et de sens rassis, il s'occupe intelligemment et avec soin des choses de Dieu.

Il avertit Timothée à l'égard d'un homme hostile et le met sur ses gardes contre lui.

On voit aussi que l'épître qui nous occupe porte le caractère de justice, la grâce ayant eu son cours : «Le Seigneur, dit-il, lui rendra selon ses oeuvres» (vers. 14). Il ne fait que prier pour ceux qui n'ont pas eu le courage de se tenir auprès de lui, quand il a eu à se défendre comme prisonnier. Il n'a pas été découragé. Son coeur, brisé par l'infidélité de l'Assemblée, a été ferme en confessant le Seigneur devant le monde ; et il peut rendre témoignage que, s'il est délaissé par les hommes, le Seigneur Lui-même s'est tenu auprès de lui et l'a fortifié (vers. 17). Qu'il soit devant l'autorité pour lui répondre n'est pour Paul qu'une occasion pour annoncer de nouveau publiquement ce pour quoi il a été fait prisonnier. Glorieuse puissance de l'Évangile là où la foi est en exercice. Tout ce que l'Ennemi peut faire tourne en témoignage, afin que les grands, les rois, ceux qui autrement seraient inaccessibles, entendent la Parole de la vérité, le témoignage de Jésus Christ.

Ce fidèle témoin était aussi délivré de la gueule du lion ; sa confiance simple et ferme comptait sur le Seigneur jusqu'au bout ; Lui le garderait de toute mauvaise oeuvre pour son royaume céleste.

Si le moment de son délogement était proche, s'il devait s'endormir au lieu d'être transmué, il n'avait pas cessé d'être de ceux qui désiraient l'apparition du Seigneur ; il allait en attendant être auprès de Lui pour avoir une place dans le royaume céleste.

L'apôtre salue les frères avec lesquels Timothée se trouvait en relation et prie celui-ci de venir avant l'hiver. On apprend ici que la puissance miraculeuse accordée aux apôtres s'exerçait dans le service du Seigneur, non pas dans leur intérêt propre ou selon leurs affections personnelles : l'apôtre avait laissé Trophime malade à Milet.

Il est clair que l'épître que nous venons de parcourir a été écrite lorsque l'apôtre attendait son prochain départ, et quand la foi des chrétiens avait baissé d'une manière bien affligeante, comme en témoignait l'abandon dans lequel ils l'avaient laissé. Sa foi se maintenait par la grâce. Paul ne se cachait pas que tout allait mal ; son cœur le sentait, en était brisé ; il voyait que les choses iraient en empirant ; mais son propre témoignage restait debout et ferme pour le Seigneur, par grâce. La grâce du Seigneur était avec lui afin qu'il confessât Christ et exhortât Timothée à un exercice de son ministère d'autant plus assidu et dévoué que les temps étaient mauvais.

Ceci est très important. Si l'on aime le Seigneur, si l'on sent ce qu'il est pour l'Assemblée, on sait que dans celle-ci tout est ruiné. Le courage personnel n'est pas affaibli, car le Seigneur demeure toujours le même, fidèle et exerçant sa puissance en notre faveur ; si ce n'est pas dans l'Assemblée, qui ne veut pas de cette puissance, ce sera dans ceux qui

tiennent ferme qu'il exercera sa puissance, selon les besoins individuels créés par cet état de choses.

Sachons nous en souvenir ! L'insensibilité à l'état de l'Assemblée n'est pas la preuve qu'on est près du Seigneur ou qu'on a de la confiance en Lui ; mais dans la conscience de cette ruine, la foi, le sentiment de ce qu'est Christ, donne de la confiance en Lui au milieu de la ruine dont on mène deuil. Cependant, remarquons-le, dans tout ceci, l'apôtre parle de l'individu, de la justice, du jugement, et non pas de l'Assemblée. Quand il parle de celle-ci comme étant la grande maison, cette maison contient des vases à déshonneur dont on doit se purifier ; mais l'apôtre prévoyait un état encore pire que celui au milieu duquel il se trouvait, et nous en avons vu l'accomplissement. Le Seigneur ne peut jamais manquer à sa fidélité.

La première épître à Timothée donne des directions quant à l'ordre dans l'Assemblée ; la seconde, quant au sentier du serviteur de Dieu lorsque l'Assemblée est en désordre et en décadence.

Commentaires de F.B. Hole

[1](#)[2](#)[3](#)[4](#)

Introduction

Nous ne savons pas combien d'années se sont écoulées entre les deux épîtres à Timothée, mais de toute évidence il s'était passé suffisamment de temps pour que se développe un grand mouvement de déclin dans l'église de Dieu. Les divers caractères des deux épîtres le montrent clairement. Dans la première épître, Timothée est enseignée sur le bon ordre dans l'assemblée, et il est exhorté à le maintenir en présence de désordres qui menaçaient. Dans la seconde épître, nous trouvons qu'outre la continuation de désordres, de graves abandons se développaient, et qu'en certains lieux les fondements de la foi étaient même en danger ; c'est pourquoi on ne trouve pas de mention de ce qui est officiel, et il est fait appel à la fidélité individuelle. Nous verrons cela au cours de notre lecture.

[Chapitre 1](#)

Pour commencer, dans la présentation de son apostolat, Paul met l'accent sur un point qui sera mis en avant tout au long de l'épître. Il est apôtre, non seulement « par la volonté de Dieu » — ce qui lui donne son autorité — mais aussi « selon la promesse de la vie qui est dans le Christ Jésus » — ce qui confère à son apostolat un caractère invincible. La nature nous fournit de nombreux exemples du pouvoir extraordinaire de la vie. Voici une jeune pousse d'arbre, si tendre qu'un jeune enfant pourrait l'écraser dans sa main ; pourtant, dans certaines conditions, la vie qui est dans cette pousse la fera pousser à travers du goudron de trottoir, ou lui fera déplacer de grandes pierres pesant des quintaux.

Ailleurs on trouvera aussi de la vie, mais d'un autre ordre, avec ses caractères propres. Personne ne la fera dévier de ses caractéristiques, même si on essaie. Ni l'éducation, ni la persuasion, ni le fouet ne pousseront un chien à exprimer son plaisir en ronronnant, ni un chat à le faire en remuant la queue. La vie de l'animal avec ses caractéristiques innées prévaudra sur tous les efforts.

Dans la nature la vie est une force immense, mais la vie dans le Christ Jésus est invincible. La vie de la nature sous toutes ses formes, y compris la vie d'Adam, c'est-à-dire la vie humaine, finit par trouver plus fort qu'elle, et est vaincue par la MORT. Par contre, la vie en Christ est hors d'atteinte de la mort, car c'est comme mort et ressuscité qu'Il est devenu la Source de vie pour d'autres. Cette vie était promise avant que le monde fût (Tite 1:2), et a relui dans l'évangile (2 Tim. 1:10). On en verra les fruits dans les âges à venir. C'est pourquoi il n'en est parlé ici que comme d'une promesse.

Nous commençons donc cette épître avec ce qui survivra à tous les manquements et à tous les abandons des croyants, et à tous les autres ravages du temps. Comme il est bon d'être rattachés à l'ancre de salut qui reste toujours immuable même face aux tempêtes indiquées dans l'épître ! Tout ce qui est « dans le Christ Jésus » demeure jusque dans l'éternité.

Après la salutation adressée à Timothée, l'apôtre exprime au verset 3 le souvenir qu'il a de lui dans ses supplications ; aux versets 4 et 5 il remémore ce qu'il fallait louer chez lui ; puis, à partir du verset 6, il l'exhorte et l'encourage dans la crainte de Dieu.

Paul et Timothée venaient tous deux de bonnes familles. Le premier pouvait parler de servir Dieu dès ses ancêtres avec une conscience pure, c'est-à-dire sans salir sa conscience en faisant ce qu'il savait être mal. Il était vrai selon la lumière qu'il avait, bien que, comme il le confesse ailleurs, celle-ci fût si défectueuse qu'il s'opposait à Christ avec un zèle consciencieux. Timothée était la troisième génération marquée par la foi. En fait, sa foi est qualifiée de sincère ; or une foi vraiment authentique est une nécessité majeure en temps de décadence et d'épreuves. En outre l'apôtre parle de ses larmes qui indiquent qu'il était un homme profond dans sa sensibilité et ses exercices spirituels.

Le souvenir des larmes de Timothée remplissait l'apôtre de joie. Que ressentirait-il à notre égard ? Se détournerait-il de nous, triste et déçu de notre faible foi, et de nos convictions et de nos sentiments généralement superficiels ? Soyez-en sûrs, une foi sincère, le maintien d'une conscience pure, et de profonds sentiments spirituels exprimés dans les larmes, — voilà un immense atout pour faire face aux difficultés et aux dangers des « derniers jours ».

Timothée possédait en outre un don spécial de la part de Dieu, qui lui avait été conféré par l'intermédiaire de Paul ; or un don s'accompagne de la responsabilité de s'en servir de manière convenable et adéquate. Quelqu'un de tranquille et de réservé, comme Timothée semble avoir été, est grandement tenté de mettre son talent [ou : sa mine] en réserve dans un linge quand il est confronté à des circonstances éprouvantes. Or au contraire, des circonstances difficiles sont en réalité un coup de clairon pour réveiller le don qu'on possède éventuellement, et ce réveil est rendu possible par ce que Dieu nous a donné Son Esprit Saint, ce qui fait que nous avons un esprit de puissance et d'amour et de conseil [ou : de sobre bon sens], et non un esprit de crainte.

La « puissance » ne signifie pas ici l'autorité, mais plutôt la force. Nous avons la force, mais elle doit être contrôlée par l'amour ; or la force et l'amour doivent être tous les deux gouvernés par « un esprit de

conseil » ou de « sage discrétion » si l'on veut que l'énergie que nous avons par le Saint Esprit soit utilisée correctement. Nous ne devons donc pas avoir honte du « témoignage de notre Seigneur ».

Aux jours d'autrefois, Timothée n'avait pas couru le danger d'avoir honte du témoignage : du temps des récits d'Actes 14 à 19, ce témoignage triomphait malgré une opposition acharnée. Mais maintenant, le témoignage était dans l'opprobre, les croyants se refroidissaient, et Paul, le plus grand de ses hérauts, était en prison, sans espoir de libération. Il n'y a rien de plus éprouvant que d'entrer dans un mouvement en phase ascendante de prospérité, puis de le voir passer la crête, et refluer ensuite fortement. C'est le meilleur critère pour tester le courage de quelqu'un.

Le courage de Timothée était en cours de test, mais l'apôtre l'appelait maintenant à prendre part aux souffrances de l'évangile. Nous sommes tous heureux de partager les bénédictions de l'évangile, et plusieurs d'entre nous sont heureux de participer à l'œuvre d'évangélisation pour participer aussi à ses succès, et finalement dans le règne à venir, de participer aux récompenses pour un service fidèle ; mais prendre part aux souffrances de l'évangile est tout autre chose. Ce n'est possible que « selon la puissance de Dieu ». Ici comme en Colossiens 1:11, la puissance n'est pas reliée à ce qui est actif mais à ce qui est passif — la souffrance.

La puissance en elle-même est une chose froide et impersonnelle. Dans ce passage cependant la touche chaude et personnelle est donnée aux versets 9 et 10. Dieu, dont c'est la puissance, nous est connu comme l'Auteur de notre salut et de notre appel. Ces deux choses vont toujours ensemble, car elles nous donnent ce que nous pourrions appeler le côté positif et le côté négatif du sujet. Nous sommes sauvés *de* quelque chose afin de pouvoir être appelés *à* quelque chose. Nous sommes dé-

livrés *de* la misère et *du* danger dans lesquels le péché nous avait plongés, afin d'être appelés à la position de faveur et de bénédiction qui doit être la nôtre selon le dessein de Dieu.

Ce que Dieu fait en sauvant et en appelant est toujours selon Son propos. Il en était ainsi quand Il sauvait Israël en le faisant sortir d'Égypte, car Il les appelait pour les introduire dans le pays qu'Il avait prévu pour eux dans Son conseil. Il y a cependant une grande différence entre le salut et l'appel d'Israël, et les nôtres. Ils furent sauvés en tant que nation, et sauvés d'ennemis ayant part au sang et à la chair dans ce monde. Nous sommes sauvés de tout ennemi spirituel et d'une manière individuelle. Ils étaient appelés pour le pays de la promesse avec son cortège de bénédictions terrestres. Nous sommes appelés à des relations célestes accompagnées de bénédictions spirituelles et célestes. Le royaume dont Israël sera le centre, était dans les propos de Dieu « dès la fondation du monde » (Matt. 25:34), et leur pays fut dessiné pour eux déjà « quand le Très-haut partageait l'héritage aux nations » (Deut. 32:8), c'est-à-dire depuis le temps de Babel. Notre appel, comme cela nous est dit ici, est selon le propos de Dieu qui remonte « avant les temps des siècles ».

En outre l'appel, dont nous jouissons comme chrétiens, est à la fois selon la grâce et selon le dessein de Dieu. En cela aussi nous voyons un contraste, car à la sortie de l'Égypte, Israël fut mis sous la loi, et étant ainsi placés sous leur propre responsabilité, ils déchurent rapidement de leur héritage. Notre appel repose sur ce que Dieu Lui-même est, et fait à notre égard, et il ne peut donc jamais disparaître. Répétons encore une fois que notre salut et notre appel nous ont été donnés « dans le Christ Jésus » ; or ceci ne pouvait pas être dit d'Israël dans l'Ancien Testament. L'alliance établie avec eux s'adressait à des hommes dans leur état naturel, et tout reposait sur la base de ce qui est selon la nature, et c'est pourquoi cela n'a pas pu durer longtemps. Tout ce que nous avons est à nous, non pas en tant qu'homme naturels ayant notre position en

Adam, mais comme ceux qui se tiennent devant Dieu dans le Christ Jésus.

Notre saint appel était donc dans le propos de Dieu avant le commencement du monde, et sa pleine bénédiction demeurera quand le ciel et la terre auront passé. Nous ne sommes pas encore entrés dans cette pleine bénédiction, mais elle a été rendue manifeste par l'apparition de notre Sauveur, et nous en avons un avant-goût du fait que la mort a été annulée par Sa mort et Sa résurrection, et que la vie et l'incorruptibilité ont été mises en lumière dans l'évangile.

La mort a été « annulée » (selon la traduction correcte), et non pas « abolie ». Il est plus qu'évident que la mort n'est pas encore abolie, mais sa puissance est annulée pour ceux qui croient en Jésus.

L'incorruptibilité est aussi la traduction correcte, et non pas l'immortalité. Les âmes des méchants ne sont pas soumises à la mort, mais nous avons l'immense espérance d'être finalement placés au-delà de la corruption, là où le dernier souffle de celle-ci ne peut jamais nous atteindre.

Paul avait été désigné comme héraut de cet évangile dans le monde des nations, et son travail diligent l'avait amené à toute cette souffrance et à cet opprobre. Les hommes commençaient à hausser les épaules et à dire que sa cause était une cause perdue. Lui-même commençait à voir la lueur de la hache du bourreau au bout du sombre tunnel de son emprisonnement. Que ressentait-il à ce sujet ? « Je n'ai pas de honte », telles sont ses paroles. Bien sûr qu'il n'avait pas honte ! Comment l'aurait-il pu ? L'évangile qu'il apportait était la bonne nouvelle de la vie dans le présent, et un état glorieux d'incorruptibilité pour l'avenir, comme résultats de l'annulation du pouvoir de la mort. Qui pourrait avoir honte de ce qu'il croit et comprend vraiment de telles nouvelles ? De plus, la mission et l'autorité de Paul provenaient de Celui

que nous connaissons et croyons, et cette connaissance lui donnait la conviction que tout était en sécurité dans Ses mains.

Paul s'était confié tout entier à Christ : il avait « exposé sa vie pour le nom de notre Seigneur Jésus Christ » (Actes 15:26). Il avait fait la perte de tout (Phil. 3:8). Il avait déposé sa réputation et sa cause dans les mains de son Maître, et il avait la pleine assurance qu'au jour de Christ, il serait pleinement justifié et récompensé. Avec cette assurance bénie dans son cœur, comment aurait-il pu avoir honte ?

Tout cela a été mentionné par l'apôtre pour appuyer son exhortation précédente à Timothée de ne pas avoir honte du témoignage dans des jours où l'opprobre augmentait. Au verset 13, il lui donne une seconde exhortation de grande importance. Si l'adversaire ne peut pas nous faire abandonner la vérité en nous intimidant, il peut néanmoins y arriver en escamotant la vérité.

Or la vérité, pour être de quelque utilité pour nous, doit être donnée à connaître dans des paroles, et c'est là que le diable peut trouver son opportunité. Timothée avait entendu la vérité des lèvres de l'apôtre auquel elle avait été révélée en premier. C'était une bonne chose, un bon dépôt qui lui était confié et qui devait être gardé par le Saint Esprit habitant en lui ; mais il ne pouvait être préservé intact que si Timothée tenait fermement le modèle, ou sommaire, des saines paroles dans lesquelles Paul lui avait communiqué ce bon dépôt. Il y a beaucoup de trompeurs aujourd'hui qui, sous couvert de zèle pour « l'idée », le « concept », « l'esprit » de la vérité préconisent un laxisme extrême quant aux mots utilisés. Ils ridiculisent la précision verbale et spécialement l'inspiration verbale, mais ils le font pour se faciliter la tâche qui consiste à soustraire les pensées divines aux esprits de leurs dupes, et à y substituer les idées de leur cru. Nous n'avons jamais entendu Paul personnellement, mais nous avons le modèle des saines paroles dans ses épîtres inspirées.

Il nous dit, ainsi qu'à Timothée, « Aie un modèle des saines paroles que tu as entendues de moi » ; seulement nous les avons reçues, non de sa bouche en direct, mais par le moyen de sa plume qui est, après tout, le moyen le plus fiable. Si elle est gardée fermement « dans la foi et l'amour qui est dans le Christ Jésus », la vérité sera active en nous, et efficace chez les autres.

Hélas ! Il est très facile de se détourner. Tous ceux d'Asie l'avaient déjà fait. Le contexte semble indiquer qu'ils s'étaient détournés de Paul à cause de la vérité inspirée qu'il développait, et à laquelle il vient d'être fait allusion. Ceux d'Asie avaient, de toute évidence, honte de Paul et du témoignage. Inversement, il y avait Onésiphore, qui n'avait pas honte, et qu'une récompense éclatante attendait en « ce jour-là ».

Chapitre 2

Le premier verset du deuxième chapitre apporte devant nous un troisième élément nécessaire au maintien de la vérité de Dieu. Un bon dépôt avait été confié par Paul à Timothée sous forme d'un modèle de saines paroles, et il devait être gardé par le Saint Esprit habitant en nous, comme les versets 13 et 14 du chapitre 1 nous le disent. Or avoir la vérité inscrite (comme enchâssée) dans un modèle de saines paroles, c'est bien, et pourtant un tel modèle ne suffit pas, en soi, à garder la vérité vivante ; car c'est du Saint Esprit qu'il est besoin pour cela. En dehors de Lui, les saines paroles ne font que momifier la vérité, comme on le voit dans certaines confessions orthodoxes où le credo est complètement dissocié de la pratique. C'est par le Saint Esprit qui habite en nous, que la vérité peut être gardée dans sa puissance vivante.

Même ainsi, une troisième chose est nécessaire, car la vérité ne doit pas être seulement gardée, mais aussi propagée : elle ne peut vraiment pas être maintenue efficacement si elle n'est pas propagée — et pour cela nous devons être fortifiés « dans la grâce qui est dans le Christ

Jésus ». Il nous faut être gardés en contact personnel et direct avec Lui pour pouvoir être participants de Sa grâce.

Les trois choses sont donc :

1. Le modèle, ou sommaire, de la vérité, que nous avons dans les Saintes Écritures,
2. Le Saint Esprit demeurant en nous comme vie et comme puissance,
3. La grâce de Christ ressuscité, comme fruit de la communion avec Lui, et active pour fortifier le croyant.

Nous ne pouvons nous passer d'aucun de ces trois points. Deux ne suffisent pas si la troisième est absente.

Fortifié ainsi, Timothée devait enseigner diligemment les autres, et spécialement commettre la vérité à des hommes fidèles qui la transmettraient à d'autres à leur tour. Aux trois points déjà mentionnés, nous serions presque tentés d'ajouter « des hommes fidèles » en quatrième point, mais bien sûr un homme fidèle c'est quelqu'un qui est fortifié dans la grâce de Christ ; il fait donc partie en réalité du troisième point. Rappelons-nous quand même que l'élément humain ne peut être éliminé du sujet. Quand les hommes fidèles manquent, la grâce de Christ reste inutilisée, le Saint Esprit est contristé, et la lumière et la sauvegarde de l'Écriture sont négligées.

Or quiconque est vraiment identifié de cette manière avec la vérité — que ce soit un apôtre inspiré comme Paul, ou un envoyé apostolique comme Timothée, ou des hommes fidèles, ou même des croyants très ordinaires comme nous — aucun d'eux ne peut s'attendre à avoir une vie facile dans ce monde. Il faut nous attendre à de l'opposition et des épreuves de toutes sortes, et le reste de notre chapitre est consacré à des instructions en rapport avec de telles circonstances ; nous mettrons

l'accent sur les caractéristiques qui, lorsqu'elles sont présentes chez le croyant, lui permettent de faire face à de telles circonstances.

La question des conflits vient en premier. Ils sont absolument inévitables, car nous sommes sur le terrain de l'ennemi, et le chrétien est un soldat. Deux qualités sont nécessaires à cet égard : nous devons être prêts à souffrir, c'est-à-dire que nous ne devons pas nous plaindre si nous subissons beaucoup de coups durs et si nous souffrons bien des dérangements au service du Seigneur.

Ensuite nous devons réellement nous tenir à la disposition de Celui que nous servons, et il nous faut donc nous débarrasser des entraves du monde. Bien sûr, nous traitons les affaires de la vie, et peut-être même très largement, mais nous devons refuser d'y être empêtré.

Le chrétien a aussi un caractère d'athlète, il est comme ceux qui « combattent dans la lice ». À cet égard, l'accent est mis sur l'obéissance. À moins de combattre loyalement, à moins de courir selon les règles du combat, on n'est pas couronné même si on arrive le premier. Gardons-nous cela suffisamment à l'esprit quand nous servons le Seigneur ? À moins de servir selon Ses instructions et dans l'obéissance à Sa parole, nous ne pouvons pas espérer une pleine récompense.

Le chrétien est en outre comme un laboureur, un agriculteur. Cela a été la toute première occupation de l'homme, et elle requiert un maximum de travail physique vraiment dur. C'est un véritable labeur. Il en est de même pour le serviteur du Seigneur. Il doit être prêt à un travail vraiment dur, mais quand les fruits d'automne sont engrangés, il est le premier à y avoir droit, et à juste titre. Au milieu du luxe du 20ème siècle, on commet une grave erreur si l'on s'imagine avoir le privilège spécial de faire exception à cette règle, et pouvoir aller vers le ciel en étant portés sur les lits douilletts de nos aises.

Ces simples illustrations contiennent plus qu'il n'y paraît au premier coup d'œil ; c'est pourquoi nous sommes priés au verset 7 de les

considérer attentivement, et si nous le faisons, nous pouvons compter que le Seigneur nous donnera de l'intelligence.

Au verset 8, l'apôtre rappelle à Timothée l'idée dominante de l'évangile qu'il prêchait. Le verset se lit ainsi : « Souviens-toi de Jésus Christ, ressuscité d'entre les morts, de la semence de David ». Nous devons nous souvenir de Lui comme le Ressuscité, plutôt que de nous souvenir simplement du fait de Sa résurrection, aussi importante soit-il. Étant de la semence de David, Il a légalement droit au trône de Dieu sur la terre, et Il introduira, en son temps, toutes les bénédictions promises qui se rattachent à ce titre, mais comme ressuscité d'entre les morts, des domaines plus vastes de bénédictions nous sont ouverts. Si nous Le considérons comme le Ressuscité, nous serons préservés d'innombrables perversions de la vérité de l'évangile.

Or c'était justement parce que Paul lui-même maintenait si fermement la vérité de l'évangile qu'il souffrait autant de troubles, allant même jusqu'à l'emprisonnement. Mais même dans sa captivité, il trouvait des consolations dans trois directions.

En premier lieu, les adversaires pouvaient bien le lier lui, le messager de la parole de Dieu, mais ils ne pouvaient pas lier la parole de Dieu, car elle était aux mains du Saint Esprit qui pouvait susciter des messagers pour la porter comme Il voulait et où Il voulait.

En second lieu, ses souffrances n'allaient pas être en vain. Elles étaient « pour l'amour des élus », c'est-à-dire de ceux qui recevraient l'évangile, pour qu'ils puissent avoir le salut en Christ avec la gloire éternelle. Paul souffrait pour que la vérité de l'évangile soit établie et propagée. Le Seigneur Jésus a souffert en expiation pour qu'il y ait un évangile à prêcher. Nous ne devons jamais laisser nos pensées confondre les souffrances de Christ et celles de Ses serviteurs, même les plus grands d'entre eux.

En troisième lieu, il y avait le travail certain du gouvernement de Dieu selon les versets 11 à 13. Ceux qui sont identifiés avec la mort de Christ dans ce monde jouiront de vivre ensemble avec Lui. Ceux qui souffrent pour Ses intérêts seront identifiés avec Lui quand Il règnera en gloire. Ceux qui Le renient seront reniés par Lui. Le gouvernement de Dieu agit dans ces deux directions : il y aura approbation et récompense pour le croyant fidèle, tel que Paul, et combien cela a dû être un grand encouragement pour lui ! De même il y aura désapprobation et rétribution pour les infidèles, et cela peut être un sujet très sérieux pour certains d'entre nous. Il n'y a cependant qu'une réserve dans l'exécution du gouvernement de Dieu : c'est que si nous sommes infidèles (meilleure traduction qu'incrédules), Lui demeure fidèle. Donc, aucun acte de Son gouvernement ne peut aller à l'encontre, ou outrepasser, Son propre dessein et Sa propre grâce. Son gouvernement est nécessaire pour notre bien et pour Sa gloire, mais Sa grâce se fonde sur ce qu'Il est en Lui-même et, « Il ne peut se renier Lui-même ». Une faible illustration de ceci se voit dans les actions de tout père sensé, sur la terre, qui discipline son enfant, mais ne permet jamais que cela obscurcisse la relation fondamentale qui existe entre eux.

Au verset 14, Timothée est exhorté à faire se ressouvenir les croyants de ces solennelles considérations pour qu'ils ne perdent plus leur temps à des sujets sans profits, qui ne font que nourrir les disputes, et à cet égard Paul fait appel à lui sous la figure d'un ouvrier. Être approuvé de Dieu, en exposant justement (ou : découpant droit) la parole de vérité, tel devait être son but. Il faut un charpentier expérimenté pour couper selon une ligne vraiment droite, et il faut de l'habileté spirituelle pour découper la parole de Dieu pour l'exposer en détail.

Quand les Écritures sont traitées correctement, quelle lumière et quelle édification en résultent ! Quand, d'un autre côté, elles sont découpées de travers, quelle confusion et quelle subversion des audi-

teurs ! Qui peut estimer la perte soufferte par les croyants assis à écouter des prêches mélangeant les choses juives et les choses chrétiennes, confondant la loi et la grâce, et manquant de discerner la différence entre l'œuvre de Christ opérée pour nous et le travail de l'Esprit opéré en nous ? Ce ne sont, hélas, que quelques exemples modérés des ravages qui peuvent être faits en manipulant la Parole de Dieu.

L'apôtre continue en citant à Timothée un cas patent survenu en ces premiers temps de l'église. Hyménée et Philète avaient exposé la parole de vérité tellement de travers qu'ils avaient propagé la notion que « la résurrection a déjà eu lieu ». En enseignant cela, ils portaient atteinte aux fondements mêmes de la foi de l'évangile, et ils renversaient la foi individuelle de ceux qui venaient sous leur pouvoir. Bien sûr, ils ne pouvaient pas renverser la foi du christianisme car son fondement est divin, et tout ce que Dieu fonde demeure ferme pour toujours comme un roc. Ils ne pouvaient non plus rien renverser de ce que Dieu avait fondé dans les cœurs de Son peuple. Cela demeure toujours quoi qu'il arrive, et « le Seigneur connaît ceux qui sont Siens » même s'ils sont induits en erreur par de faux enseignements, et qu'on ne peut donc plus les distinguer des autres.

Le double sceau du verset 19 est presque certainement une allusion à Nombres 16:5 et 16:26, et nous ferons bien maintenant de lire et de considérer cet incident comme une illustration du sujet qui nous occupe. Les deux principes mis devant nous sont tout à fait clairs et distincts :

- en premier lieu, Dieu est souverain dans Sa grâce et dans Ses actes ; Il connaît donc toujours ceux qui sont Siens, et finalement les dégage ;
- en second lieu, l'homme est néanmoins responsable ; quiconque donc prononce le nom du Seigneur est sous l'obligation solennelle de se retirer de l'iniquité. Le chrétien ne doit jamais se trouver complice d'un mal d'aucune sorte, que ce soit pour de petites choses ou de grandes choses.

Le cas placé devant nous dans ces versets était très grave, car il s'agissait d'une erreur portant sur une vérité fondamentale, et d'une erreur de nature contagieuse, car, dit l'apôtre, « leur parole rongera comme une gangrène ». Des instructions nous sont donc données quant au chemin à suivre par le croyant qui désire être fidèle au Seigneur et à Sa parole. Ces instructions évidemment considèrent que l'erreur s'est répandue comme une gangrène jusqu'au point où l'église est sans force pour la traiter comme on avait traité le triste cas de mal moral à Corinthe (voir 1 Cor. 5 ; 2 Cor. 2:4-8). D'autres passages de l'Écriture, notamment 1 Jean 2:18-19, fournissent la preuve que ces premières attaques de l'erreur furent repoussées par l'assemblée, de sorte que, jusqu'alors, il n'avait pas été nécessaire pour Timothée d'agir selon ces instructions. S'il en est ainsi, cela met d'autant plus en évidence la bonté de Dieu qui a saisi l'occasion fournie par cette situation dangereuse survenue, pour nous donner des instructions dont nous avons tellement besoin de nos jours.

En relation avec cela, une autre image est utilisée, celle des vases. Le verset 20 est une illustration que l'apôtre utilise pour préciser et donner de la force à ses instructions. Dans une grande maison, il y a des vases de différentes qualités, et destinés à des usages divers. Cependant, seuls ceux tenus à l'écart des usages déshonorants sont propres au service du Maître. Le verset 21 applique cette illustration au cas qui nous intéresse. Un homme doit se purifier de ceux-ci, c'est-à-dire d'hommes tels que « Hyménée et Philète », et des fausses doctrines qu'ils enseignent, s'il veut être « un vase à honneur », propre au service du Maître.

Arrivés là, récapitulons. Les versets 17 et 18 du chapitre 2 nous ont parlé en quelques mots du cas de la grave erreur doctrinale dont il est question ici. Le verset 19 établit en termes généraux la responsabilité qui repose durablement sur ceux qui prononcent le nom du Seigneur. Le verset 20 appuie cette responsabilité par une illustration. Le verset

21 applique le principe général du verset 19 au cas en question, de manière très définie et détaillée.

Dans le texte original, le mot traduit par « se purifie » est très fort. Il ne signifie pas seulement purger ou nettoyer, mais purifier entièrement. Le même mot est utilisé en 1 Corinthiens 5:7 où il est justement traduit par « ôter ». Le mal devait être ôté en excluant la personne méchante du milieu d'eux, selon 1 Cor. 5:13. Ici le croyant individuel (« quelqu'un ») doit se purifier entièrement d'avec les personnes méchantes et d'avec leurs enseignements ; ainsi il se retirera de l'iniquité, et sera préparé pour tout ce qui est bon.

Ces instructions sont très importantes, car l'expérience, comme les Écritures, nous enseignent combien il est impossible de maintenir la sainteté personnelle et un bon état spirituel en étant associé au mal. Le juste Lot avait pu tisser des liens avec Sodome, Josaphat qui craignait Dieu a pu s'allier avec Achab qui adorait Baal, mais ce faisant, les deux se sont inévitablement abaissés et souillés. Il en sera de même pour nous aujourd'hui. Soyons donc vigilants.

Ne nous attendons pas cependant à un isolement complet parce que nous rompons nos liens avec le mal ; en effet nous allons trouver une heureuse association avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur, ou d'un cœur purifié, car c'est le même mot qui est utilisé ici à nouveau, mais sans le préfixe signifiant « complètement ». En faisant ainsi, nous avons à « fuir les convoitises de la jeunesse », c'est-à-dire à être très soigneux quant à la pureté et à la sainteté personnelles, car sans elles, tout ce soin quant à la pureté dans nos associations ne ferait que dégénérer en pure hypocrisie. Nous avons aussi à poursuivre « la justice, la foi, l'amour, la paix » avec le plus grand soin. Cela nous préservera de devenir de simple séparatistes dans l'esprit de « Tiens-toi loin, ne me touche pas, car je suis plus saint que toi » (És. 65:5). Nous ferons mieux d'être activement et heureusement occupés de ce qui est bon et d'une valeur éternelle.

Les quatre choses à poursuivre sont intimement liées. La justice est ce qui est juste devant Dieu, et si nous la poursuivons, nous serons certainement marqués par l'obéissance à Sa vérité et à Sa volonté. Poursuivre la foi signifie rechercher ces grandes réalités spirituelles qui nous sont révélées dans les Écritures, car la foi sert de télescope à l'âme et les rend visibles. Poursuivre l'amour c'est suivre ce qui est la véritable expression de la nature divine. La paix suit naturellement les trois autres. Une paix séparée de la justice, de la foi et de l'amour, ne serait pas du tout une vraie paix.

Le verset 23 indique qu'après avoir appliqué les instructions apostoliques que nous venons de considérer, il y avait encore besoin, pour Timothée ou d'autres serviteurs, d'éviter les pièges que l'ennemi placerait dans leur chemin. Celui-ci introduira encore, s'il le peut, « les questions folles et insensées » pour créer des conflits. Le sens littéral du mot n'est pas tout à fait « ignorant » mais « indiscipliné » ; il indique un esprit qui n'est pas soumis à Dieu, un homme qui suit sa propre idée et sa propre volonté. Rien n'est plus à craindre que l'activité de nos propres pensées et de nos propres volontés dans les choses de Dieu.

Le serviteur du Seigneur doit éviter la contestation à tout prix. Il ne peut pas éviter les conflits s'il reste vrai pour son Maître, mais il ne doit pas disputer, c'est-à-dire il doit éviter l'esprit de contestation, n'oubliant jamais qu'il n'est qu'un serviteur, même s'il représente le Seigneur, et qu'il doit donc être marqué par la douceur (ou : débonnairité) qui sied à cette position. En lisant le début du chapitre, nous remarquons que diverses figures sont utilisées pour montrer les différents caractères que porte le croyant. Il est un soldat, un athlète, un laboureur, un ouvrier, un vase, et maintenant il nous est rappelé qu'il est un serviteur, et non seulement cela, mais il est un serviteur du Seigneur, et donc il doit veiller à ne pas démentir le caractère du Seigneur qu'il sert.

Nous aurions pu supposer que quiconque obéirait aux instructions des versets 19 à 22 serait complètement à l'écart de tous ceux qui seraient susceptibles de s'opposer. Les versets 24 à 26 nous montrent qu'il n'en est pas ainsi. Le serviteur du Seigneur sera encore en contact avec des opposants, et il doit savoir comment y faire face. Il doit être apte à enseigner, et se donner lui-même la peine de les instruire plutôt que d'argumenter avec eux. Il doit être armé de l'amour qui lui permettra d'avoir à faire à eux avec douceur, patience et humilité ; avec la foi qui gardera la vérité claire et ferme dans son esprit et chez les autres ; avec l'espérance qui compte sur Dieu pour leur accorder la miséricorde de la repentance et la délivrance de l'emprise de Satan.

Chapitre 3

Au début du chapitre 3, l'apôtre passe des instructions au sujet des dangers qui menaçaient à ce moment-là, aux conditions qui prévau-draient aux derniers jours. Il en fait un tableau particulièrement sombre.

Au premier verset, il donne le caractère général des derniers jours en trois mots : « des temps fâcheux ». Nous ferons bien de garder cet avertissement constamment présent à l'esprit vu qu'il n'est pas douteux que nous soyons maintenant aux derniers jours, et que les périls spirituels s'accroissent autour de nous.

Les versets 2 à 5 décrivent les caractéristiques des hommes des derniers jours. Cette liste est terrible ; elle rivalise avec celle donnée en Romains 1:28-31 où sont décrits les péchés de l'ancien monde païen. La chose la plus effrayante de la liste de notre chapitre est que ce mal est recouvert d'une « forme de piété », c'est-à-dire que le peuple ainsi décrit se prétend chrétien, et en a les apparences ; mais il renie entièrement la puissance réelle du christianisme.

« Les hommes seront égoïstes » ou ayant l'amour de soi, c'est le premier point de la liste. Le second est « avarés » ou aimant l'argent. La liste se termine par « amis des voluptés plutôt qu'amis de Dieu ».

L'amour de soi, l'amour de l'argent et l'amour des voluptés caractérisent les gens religieux des derniers jours, et quant aux choses mauvaises mentionnées entre ces deux pôles, elles indiquent les différentes manières de s'exprimer de l'esprit orgueilleux, plein de suffisance et sans frein de l'homme déchu — et tout ceci, rappelez-vous en, chez des personnes qui se disent disciples du Jésus humble et débonnaire. Tout ce que nous connaissons de l'état actuel des nations soi-disant chrétiennes, nous amène à conclure que nous sommes déjà arrivés aux derniers jours.

L'attitude du croyant fidèle en face de tels gens est très simple : il doit s'en détourner, plutôt que d'aller avec eux dans l'espoir de les ramener. La séparation nous est ordonnée pour la sixième fois dans ce court passage à l'aide des mots : « éviter » (2:16), « se retirer » (2:19), « se purifier » (2:21), « fuir » (2:22), « éviter » (2:23), et maintenant « se détourner » (3:5). Notre siècle actuel aime particulièrement le compromis, aussi le mot « séparation » n'est naturellement pas du tout populaire. Pourtant ici, c'est bien ce que le mot veut dire, et elle est placée devant nous comme un commandement du Seigneur. Notre affaire c'est d'obéir, non pas de raisonner.

La description des versets 2 à 5 s'applique en général aux gens des derniers jours. Au verset 6 apparaissent deux classes spéciales de personnes, — la première, des trompeurs actifs, et la deuxième, des proies faciles qui tombent par leurs fourberies. La parole de l'apôtre indique qu'on trouvait de son temps des gens de ces deux classes. Les trompeurs, dit-il, sont « d'entre eux », c'est-à-dire qu'ils font partie des personnes décrites aux versets 2 à 5, et leur œuvre se poursuit de manière semi-privée, car ils « s'introduisent dans les maisons ». Cette parole inspirée jette une lumière très significative sur la propagande intense de maison en maison propagée par les agents de fausses religions, tels que les Mormons, les Adventistes du septième jour, les Témoins de Jéhovah,

etc., et ils le font avec un succès considérable en s'introduisant dans les maisons et en séduisant des âmes instables,

Ceux qui sont séduits sont qualifiés de « femmelettes », sans doute un terme de mépris applicable à ce genre de personnes qui s'enquiert toujours sans jamais arriver à aucune conviction stable, qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes. La raison de leur aveuglement et l'absence de conviction qui s'ensuit, c'est leurs péchés et les convoitises qui amènent au péché. Il est frappant que ces « femmelettes » se recrutent tout autant chez les gens éduqués et raffinés que chez ceux qui sont grossiers et illettrés. L'homme de la rue, tout rude qu'il soit, a en général des opinions bien définies, justes ou fausses, qu'il peut exprimer avec vigueur. Ce sont souvent les gens très éduqués qui se perdent dans des dédales de spéculations, et finissent par accepter des absurdités remplies de prétentions et qui sont aux antipodes de la vérité. Regardez, par exemple, la manière dont la Science Chrétienne attrape ses victimes — presque toutes des gens riches et qui se prétendent intellectuels.

Nous ne pouvons cependant pas exclure de tout cela le pouvoir de Satan, comme les versets 8 et 9 le montrent. Jannès et Jambres étaient évidemment les meneurs de la bande de magiciens influents à la cour du Pharaon et qui résistèrent à Moïse, opérant des miracles avec l'aide des démons. Les trompeurs des derniers jours seront comme eux, résistant à la vérité comme des agents du diable. Dieu a cependant établi une limite à leur pouvoir, et à la fin leur folie sera manifeste à tous. Cela ne signifie pas que ce genre de mal va connaître un arrêt immédiat, car selon le verset 13 les hommes méchants et les imposteurs iront de mal en pis, jusqu'à la fin des temps. Nous ne sommes pas laissés dans l'incertitude quant à ce qui nous attend.

Nous ne sommes pas non plus laissés dans l'incertitude quant à nos ressources en présence du mal. On les trouve à partir du verset 10. En face du caractère de ces hommes des derniers jours, et par contraste, l'apôtre a été inspiré à placer devant nous son propre caractère, bien

connu de Timothée. Quel contraste extraordinaire que celui des versets 10 et 11 après les versets 2 à 5 ! D'un côté égoïsme, orgueil, opposition à ceux qui font le bien, et persécution contre eux, — de l'autre côté foi, amour, support patient de la persécution. D'un côté, l'épanouissement de l'esprit du monde ; de l'autre, l'esprit de Christ. On a toujours vu que « celui qui était né selon la chair persécutait celui qui était né selon l'Esprit » (Gal. 4:29). Ceux qui veulent donc « vivre pieusement dans le Christ Jésus » doivent toujours s'attendre à être persécutés, la forme de la persécution variant toutefois selon les pays et selon les époques. Le type de piété produit par la loi de Moïse ne produit que peu ou pas d'opposition, tandis que la piété « dans le Christ Jésus » suscite une résistance acharnée.

La conduite de Paul était basée sur sa doctrine ; elle en était l'expression pratique ; c'est pourquoi la doctrine vient en premier au verset 10. Timothée la connaissait bien, et il n'avait qu'à poursuivre dans la vérité apprise d'une telle source. Il avait aussi le privilège inestimable d'avoir connu les Saintes Écritures (l'Ancien Testament, bien sûr) depuis son enfance. Voilà où se trouvaient les deux ressources de Timothée.

Ces deux choses sont aussi nos ressources aujourd'hui ; seulement pour nous, les deux n'en font pratiquement qu'une. Timothée possédait la doctrine reçue des lèvres de Paul sous forme d'« un modèle des saines paroles » (1:13), illustrées et renforcées par sa merveilleuse manière de vivre. Nous avons sa doctrine dans ses épîtres inspirées, conservées dans le Nouveau Testament, et aucun modèle des saines paroles n'est plus fiable que celui-ci. Dans le Nouveau Testament nous avons aussi un récit inspiré de la merveilleuse vie de Paul, et aussi d'autres écrits apostoliques. Nous avons donc un peu plus que ce que Timothée avait, et nous avons aussi l'Ancien Testament comme lui, bien qu'hélas ! nous ne le connaissions de loin pas autant que Timothée, ni la doctrine de Paul non plus. Pour nous donc, la grande ressource, c'est l'Écriture sainte au complet.

Ceci étant, le Saint Esprit saisit l'occasion pour nous assurer de l'inspiration de toute Écriture. Le profit à en tirer pour des usages variés dépend entièrement de ce fait. Qui peut enseigner, ou reprendre, ou corriger, ou instruire dans ce qui est juste, dans un sens parfait et absolu, si ce n'est Dieu ? La raison pour laquelle l'Écriture peut faire ces choses, c'est qu'elle est « inspirée de Dieu », qu'elle « vient de Sa respiration ».

Il est incontestable que le Livre que nous appelons la Bible est revendiqué ici comme étant inspiré de Dieu. Le texte exact est bien « Toute écriture est inspirée de Dieu et utile... » et non pas « Toute écriture qui est inspirée de Dieu est utile... ». Certes dans le texte original grec, le verbe « est » n'apparaît pas ; il est implicite. En français, il doit apparaître, et la question se pose de savoir où le mettre. Il y a huit autres passages dans le Nouveau Testament ayant une construction tout à fait similaire, et il n'y a pas d'exception de traduction à faire pour le cas présent. Hébreux 4:13 est l'un de ces huit passages. Si l'on voulait suivre la seconde manière de traduire 2 Timothée 3:16, on devrait traduire Hébreux 4:13 de la manière suivante : « toutes choses qui sont nues sont aussi découvertes aux yeux de Celui à qui nous avons à faire », ce qui réduit cette affirmation solennelle au niveau d'une désolante banalité ; on ne ferait guère mieux avec 2 Timothée 3:16.

Ce dont Timothée avait besoin, c'était d'être assuré qu'il avait dans les Écritures ce qui était de Dieu, et qui était donc complètement fiable — quelque chose sur quoi s'appuyer en toute sûreté quand il serait confronté aux dangers et aux séductions attendus aux derniers jours. C'est exactement ce dont nous aussi nous avons besoin, et grâce à Dieu, nous l'avons dans la Bible.

Dans les Écritures, nous avons une norme infaillible parce qu'elles sont inspirées de Dieu. Par cette norme nous pouvons tester tout ce qui nous est présenté comme vérité, détecter et dévoiler toutes les tromperies des « hommes méchants et des imposteurs », bien qu'ils aillent de mal en pis. Mais nous avons plus que cela dans les Écritures, comme

les versets 15 et 17 nous le montrent. Elles peuvent nous rendre sages à salut, bien qu'il ne soit question que d'un enfant au verset 15. Elles peuvent également rendre l'homme de Dieu accompli, et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre (3:17).

En lisant le verset 15, nous ne devons pas restreindre nos pensées sur le salut à celui qui arrive à la conversion. Le salut dans ce sens est bien sûr inclus dans cette expression du v. 15, mais il va jusqu'à embrasser aussi le salut journalier dont nous chrétiens avons besoin de si nombreuses manières. Toute l'Écriture — et particulièrement l'Ancien Testament, qui est principalement en vue ici — abonde en exemples qui exposent devant nous les pièges et les chausse-trappes qui nous assaillent, et les manœuvres de nos propres cœurs, et la manière d'agir de Dieu en grâce et en gouvernement. Si nous sommes éclairés par la foi en Christ et si nous tenons compte de ces avertissements, nous sommes rendus sages à salut pour les pièges similaires qui existent de nos jours.

C'est une chose d'être préservé du danger, c'en est une autre d'être parfaitement instruits dans ce qui est juste. Le plus dévoué des serviteurs de Dieu, l'homme de Dieu, trouvera dans l'Écriture le plus complet des équipements. Par elle il peut être rendu « parfait » ou « accompli », et être « parfaitement accompli » pour toute bonne œuvre. Ces affirmations sont une revendication de très haut niveau quant à la capacité de l'Écriture. Elles impliquent clairement qu'en elle il y a des conseils à l'égard de toute œuvre qui peut être appelée bonne, et que l'homme de Dieu, celui qui de tous les croyants a le plus besoin de la lumière d'en haut, n'a pas besoin d'autre lumière en dehors de celle que l'Écriture fournit.

Nous ne méconnaissons pas le fait que nous avons besoin de l'enseignement et de l'éclairage du Saint Esprit pour tirer profit de l'Écriture. Cela est affirmé dans d'autres passages. Ici nous avons devant nous la nature et la puissance des Écritures. Nous pouvons bien nous

réjouir, et remercier Dieu que la Bible nous a été préservée, et que l'Esprit de Dieu demeure avec nous pour toujours.

Chapitre 4

En vue de tout cela, Paul adjure solennellement Timothée de prêcher la parole. Ses pensées l'entraînent vers cette heure fantastique où le Seigneur Jésus apparaîtra en gloire pour juger les vivants et les morts, et il désire que Timothée serve et parle en vue de ce moment, et qu'il ne succombe pas à la tentation de parler pour plaire à ceux qui ont des oreilles qui leur démangent.

Dans les quatre premiers versets de ce chapitre 4 (versets bien frappants !), l'apôtre utilise trois expressions, toutes étroitement liées avec les Écritures, à savoir « la parole » (4:2), « le sain enseignement » (4:3), « la vérité » (4:4). En contraste avec elles, nous trouvons « les fables » qui sont désirées par ceux qui ne veulent qu'entendre ce qui nourrit et flatte leurs convoitises. Cependant Timothée ne devait pas simplement prêcher la parole, mais il devait l'amener à peser sur les consciences et les cœurs de ses auditeurs, soit pour les convaincre, soit pour les réprimander, soit pour les encourager ; et il devait insister en temps et hors de temps.

Le mot « convoitises » signifie ici simplement « désir ». Le temps viendra, dit l'apôtre, où les hommes insisteront pour entendre, non pas ce qui est vrai, mais ce qui leur plaît, et « ils s'amasseront » pour eux-mêmes des docteurs qui leur donneront ce qu'ils veulent. Ce temps est arrivé maintenant. Bien des caractéristiques de la doctrine de l'apôtre telles qu'elles sont consignées dans le Nouveau Testament sont tout à fait répugnantes pour « l'esprit moderne » ; et elles doivent donc, nous dit-on, être mises de côté par les penseurs et prédicateurs progressistes, lesquels doivent apprendre à harmoniser leurs paroles avec les dernières modes de la pensée scientifique, et les derniers cris de folie

des plaisirs populaires. L'apôtre rejette donc toute cette prédication moderniste d'avant-garde par un seul mot : ce sont des FABLES !

D'un autre côté, le serviteur du Seigneur doit poursuivre avec persévérance son ministère. Il a à « être sobre » en toutes choses : le mot utilisé signifie « cette sobre lucidité d'esprit qui résulte de l'absence de mauvaises influences — qui n'est pas embrouillée sous l'influence de ce qui intoxique ». C'est une expression très importante pour nous tous, car il n'y a rien qui intoxique autant l'esprit et qui embrouille autant les perceptions que ce faux enseignement moderniste auquel il vient d'être fait allusion. De plus le serviteur doit être prêt à souffrir, car il ne peut pas s'attendre à être populaire, ni chez ceux qui propagent les fables en chaire, ni chez ceux qui les gobent sur les bancs de l'auditoire. Timothée devait faire l'œuvre d'un évangéliste, et remplir ainsi la pleine mesure de son ministère.

Les paroles de l'apôtre semblent indiquer ici que Timothée avait reçu un ministère de caractère tout à fait général. Il n'était pas seulement doué pour enseigner et prêcher la parole en vue d'instruire, de corriger et d'exhorter les croyants, mais il était aussi doué pour prêcher l'évangile en vue de la conversion des pécheurs ; et il ne devait négliger aucune partie de ce travail très vaste. S'il avait raisonné humainement, il aurait pu conclure qu'avec autant de mal menaçant à l'intérieur de l'église, il devait concentrer toute son énergie sur le travail à l'intérieur de l'église pour faire face à la situation, et abandonner ainsi tout effort pour atteindre ceux en dehors de l'église. Mais ce n'est pas ce qu'il fallait, et nous avons une leçon à en tirer aujourd'hui. C'est évidemment la volonté de Dieu que le travail d'évangélisation se poursuive quoiqu'il arrive dans l'histoire de l'église. Celui qui est la Tête de l'église est vivant, et il est bien capable de faire face en son temps à toute situation qui pourrait survenir, aussi désastreuse qu'elle puisse apparaître ; entre temps il faut maintenir un ministère de la vérité dans toutes les directions, tant pour les croyants que pour les pécheurs.

De plus, le fait que le temps du départ de Paul soit arrivé, devait être un stimulant tout spécial pour Timothée. Il savait très bien que son martyre était imminent, et que, comme un guerrier, il allait quitter le champ de bataille. Timothée avait d'autant plus besoin de se ceindre les reins comme un homme, et de s'engager pleinement dans le combat. Plus la situation est difficile, moins nombreux sont ceux qui combattent le bon combat, et plus fort est l'appel aux fidèles à s'y engager. C'est ainsi que nous devrions justement voir les choses de nos jours.

La terre est pleine de combats qui sont le fruit du péché, et aucun n'a peut-être été plus féroce et pire que ceux qui ont été livrés dans l'arène de « l'église ». Quel tragique détournement d'énergie il y a eu tout au long des siècles quand tel frère tirait l'épée contre son frère pour des sujets relativement insignifiants et souvent égoïstes, pour le plus grand plaisir et le plus grand profit de l'ennemi commun ! Conscients et fatigués de cela, nous ne devons pas glisser dans l'erreur inverse de penser qu'il n'y a vraiment rien qui vaille la peine de se battre. Le bon combat existe bien, comme le verset 7 le fait ressortir. L'apôtre avait combattu un bon combat vu qu'il avait agi pour Dieu et pour Sa vérité, et non pas à des fins égoïstes ; de plus il avait utilisé dans cette lutte, des armes spirituelles, et non pas charnelles (voir 2 Cor. 10:3-6). Si nous allons à la guerre pour nous-mêmes, ou si, en luttant pour Dieu, nous employons des armes charnelles, notre combat n'est pas un bon combat.

Paul n'avait pas seulement « combattu le bon combat », mais il avait « achevé la course » et « gardé la foi ». L'ayant gardée, il pouvait la transmettre intacte à ceux qui le suivraient. La foi du christianisme est le grand objet des attaques de l'adversaire. S'il nous attaque, c'est justement pour pouvoir nuire à la foi. Il semblerait presque que l'apôtre, dans ces versets, avait à l'esprit une course de relais. Le bâton de la foi avait été placé dans ses mains, et repoussant les attaques de l'ennemi, il avait couru jusqu'au bout de sa section, et maintenant il passait le bâton-relais intact à un autre, avec l'assurance qu'au jour de l'apparition

de Christ, la couronne de justice lui serait attribuée, et non seulement à lui, mais aussi à tous les autres qui, comme lui, courent leur bout de course les yeux fixés sur le but. Les récompenses des fidèles se verront à l'apparition de Christ, et ceux qui cherchent diligemment Son plaisir aiment ce moment. Pour ceux qui cherchent leur propre plaisir, Son apparition n'est pas une pensée bienvenue.

Pour tous les croyants qui lisent ces lignes, la pensée qui doit nous inspirer, et nous pénétrer, est que nous sommes maintenant engagés à courir notre petite section dans la grande course de relais, avec la responsabilité de porter le bâton de la foi, de le préserver et de le tendre intact aux futurs coureurs, ou de le remettre directement au Seigneur lui-même s'il vient au cours de notre vie.

À partir du verset 9, l'apôtre passe à des sujets personnels, le concernant lui ou ses relations. Or ces sujets personnels sont pleins d'instruction et d'intérêt. Timothée devait s'efforcer de rejoindre rapidement l'apôtre à Rome puisque Luc seul était avec lui. D'autres l'avaient quitté, certains, comme Crescens, Tite et Tychique, de toute évidence pour servir le Seigneur. Avec Démas le cas était différent. Il avait aimé le monde, et avait par conséquent abandonné Paul, car Paul prêchait un évangile qui apportait la délivrance du présent siècle mauvais (Gal. 1:4). Son abandon de Paul n'était donc que l'expression visible de ce qu'il avait abandonné de cœur la vraie puissance de l'évangile.

Démas est donc comme un signal d'alarme, illustrant le fait que chuter dans le péché peut avoir lieu même chez quelqu'un qui a connu l'influence d'un grand serviteur tel que Paul. En heureux contraste, nous avons Marc, mentionné au verset 11. Dans sa jeunesse, il avait été mis dans une position dépassant sa foi, à la suite de quoi il s'était retiré au bout de peu de temps, selon le récit d'Actes 15:37-39. Cela n'avait pas seulement été une blessure pour lui, mais cela avait aussi suscité une brouille entre ces éminents serviteurs de Christ, Paul et Barnabas. Mais maintenant nous le trouvons pleinement restauré et rétabli. Paul, qui

avait lui-même émis précédemment des objections contre lui, déclare maintenant que Marc lui « est utile pour le service ». Le cas de Marc est donc plein d'encouragement car il montre que celui qui s'écarte peut être restauré.

Alexandre est un opposant à l'apôtre et à la vérité. Rien ne nous permet de déterminer s'il était un ennemi public ou secret. Une seule chose est dite à son égard : « le Seigneur lui rendra selon ses œuvres ». Ceci semble la meilleure manière de traduire. Paul le laissait aux mains du Seigneur, qui s'occuperait de lui au temps propre et selon Sa parfaite justice. Nous pouvons bien tous demander au Seigneur d'être préservés d'œuvrer en aucune manière en mal contre Ses serviteurs ou Ses intérêts.

Le verset 16 nous montre qu'il y en avait d'autres qui ne s'étaient pas opposés à Paul comme Alexandre, ni ne l'avaient abandonné définitivement comme Démas, mais qui l'avaient abandonné temporairement, en ne le soutenant pas dans la crise de son procès. Ils ne pouvaient pas supporter la flétrissure entraînée par une pleine identification avec ce prisonnier méprisé. Pourtant leur lâcheté ne faisait que rendre encore plus manifeste la fidélité du Seigneur pour Son serviteur ; et la puissance fournie à Paul dans cette heure éprouvante avait été telle qu'il se concentrait sur le témoignage à rendre à l'évangile, pour qu'il soit le plus complet et le plus clair possible, au lieu de faire appel à toute l'intelligence dont il était doué, et de tendre toute son énergie pour établir son innocence. Son procès était devenu l'occasion pour que « la prédication soit pleinement accomplie et que toutes les nations

l'entendent ». Paul avait saisi avec empressement l'occasion d'annoncer pleinement l'évangile devant le rassemblement le plus majestueux qui pouvait se trouver sur terre. Ses paroles avaient été enregistrées là, dans le rapport officiel du procès, disponible pour tous les Gentils.

Pour le moment, l'apôtre avait « été délivré de la gueule du lion ». Au moment précis où son cas semblait sans espoir, il avait été arraché à l'étau des mâchoires de mort, par la main de Dieu, car c'est Lui qui agissait, même s'Il s'était servi d'un soudain mouvement d'humeur de Néron, cet impie capricieux. Au verset 18, son regard se détache complètement des hommes. Aucune œuvre mauvaise des hommes ne pouvait finalement prévaloir contre lui. Adviennent ce qu'il pourra, et le martyr sous Néron vint effectivement bientôt, — il serait porté en triomphe vers Son « royaume céleste ». Le royaume à venir de notre Seigneur a un côté céleste et un côté terrestre ; comme Paul, nous sommes destinés au royaume céleste.

Quelques salutations supplémentaires, et l'épître se termine.

Le verset 20 conduit à penser que Paul fut libéré de sa captivité après son procès, puisque son premier voyage à Rome se déroula selon les circonstances du récit d'Actes 27 et 28, sans avoir aucune occasion de laisser Trophime à Milet. Le fait de l'y avoir laissé malade montre que ce n'est pas toujours la volonté du Seigneur de guérir immédiatement les croyants malades, comme certains l'affirment. De la même manière, le verset 13 nous montre que la plus haute spiritualité va parfaitement de pair avec le soin apporté aux petits et humbles détails de la vie quotidienne. C'est une chose dont nous ferons bien de nous souvenir.